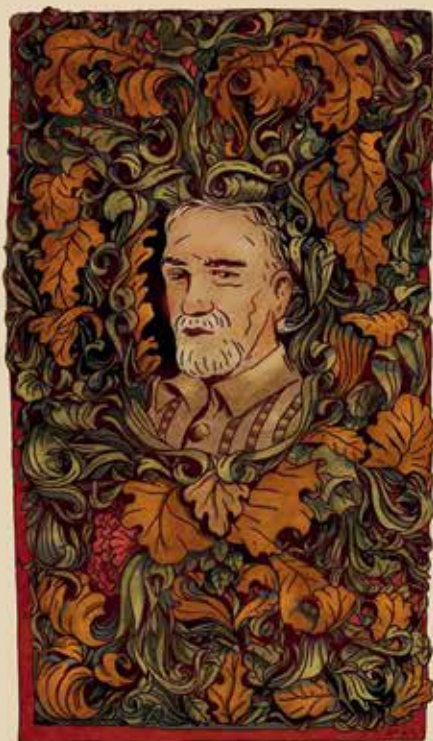


La trilogie

# CORVUS

opus 3/3

## LES CARTOUCHES



**DRAC Berthiaume**



**MOELLE GRAPHIK**





« Je répare ma pelle l'été. J'attends la neige pour la tester. » (Dans la barbe de David Wells.)

### Remerciements

Je désire remercier **Claude Beaugrand** qui, tout au long de mon adolescence, m'a éveillé et encouragé dans mon parcours artistique. Je lui dois de m'être engagé dans ce chemin périlleux, mais oh combien exaltant!

D'un même élan, je dois remercier ceux qui plus récemment m'ont soutenu de leur confiance et de leur patience à travers le projet *Corvus*. Je crois que, sans leur concours, je ne me serais pas lancé dans cette aventure très particulière qu'est la trilogie:

**Denis Bachand**, mon « coach », ami de longue date et complice avec qui l'idée du magazine *L'Écran* est née au début des années 70!

**Julien Poitras** qui, avec son équipe, a eu le courage et l'audace de publier *Corvus*, un projet atypique, audacieux et certainement risqué. Jamais pendant plus de deux ans, il n'a fléchi devant son engagement.

Je dois remercier également **Roberpierre Monnier**, architecte, qui m'a fait découvrir la petite histoire locale. Une passion que nous partageons depuis plus de quarante ans!

**Marcel Morin** photographe et ami qui me demandait il y a dix ans ce que je faisais et à qui je répondais, une bande dessinée sur une histoire de train. Tu voudrais la traduire en Chinois?

N'échappent pas à ma gratitude **Jean Bélanger** et sa compagne, **Madeleine Roy**, que j'ai rencontrés à travers mes sorties de photographie.

**Jaan Kull** qui, presque tous les dimanches, supporte mes doléances!

**Pascal Bouleau**, **Cédric Loth**, **Roger Bernier**, **Richard Morasse**, **Sylvain Lemay** qui tous ont cru en ce projet, de ses balbutiements jusqu'à la fin!

La brigadière **Nathalie** et son inséparable amie, **Isabelle**, qui chaque matin lors de mes promenades avec Jade (mon chien), supportaient mes plaisanteries!

Je ne peux pas laisser sous silence l'apport essentiel de mon propriétaire, monsieur **François Coderre**, sans lequel ce travail n'aurait pas été facile, voire, possible.

**Jean Kergoat** à qui je dédie cet ouvrage.

Je remercie également **tous les lecteurs** qui oseront découvrir la trilogie!

Je tiens à préciser que **ce travail n'est pas le fruit de l'IA** (intelligence artificielle) mais celui de la sensibilité, de la créativité, de l'effort et de l'intelligence humaine (IH)!



MOELLE GRAPHIK

COLLECTION



*Trilogie Corvus*  
*Opus 3*  
*Les cartouches*

Première édition

© Daniel Racine et Moelle graphik

Tous droits réservés

Montage: Julien Poitras et DRAC Berthiaume

Édité pour Moelle graphik par Julien Poitras

Les éditions Moelle graphik  
[www.moelegraphik.ca](http://www.moelegraphik.ca)

ISBN 978-2-923701-82-0

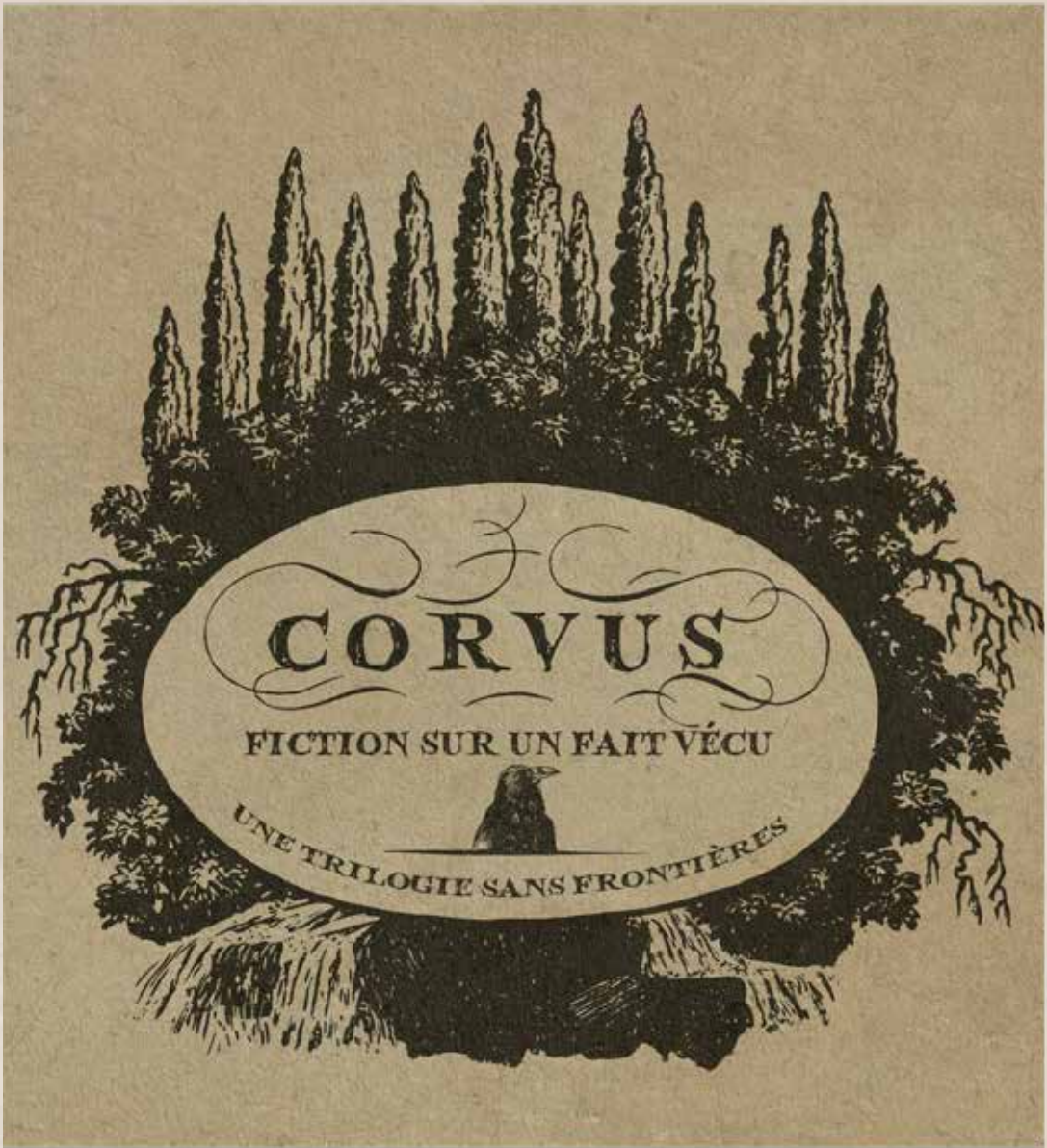
Dépôt légal 2<sup>e</sup> trimestre 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Moelle graphik est une structure éditoriale sans but lucratif  
Ce livre est présenté sans support financier gouvernemental

# *Les Cartouches*



*Opus 3*





### À quoi ressemble ton visage ?

Il y a si longtemps que la douceur de ton regard s'est endormie sur moi.

Je te cherche dans les nuages, dans le jeu d'ombres et de lumières des feuillages, dans les dentelles de l'herbe.

Je ferme les yeux, le bruit, j'enferme toutes mes agitations et j'espère ainsi te retrouver, j'espère entendre encore la musique de ta voix.

Tu m'apparais furtive et tu disparais comme ces fragiles papillons.

Quelques semaines encore et je pourrai te respirer !...

## Ce que je n'ai jamais vu



Elle est drôle cette madame Shaw, de me demander si ma mère me manque? Pourquoi elle voudrait savoir ça?

J'ai pensé lui demander si sa mère lui manquait aussi? Peut-être que oui? Peut-être qu'elle était triste et qu'elle voulait que je sois triste avec elle?

Elle m'a regardé partout, comme si ma réponse était cachée sur moi, dans une poche, sous ma tuque.

C'est une question à laquelle il faut réfléchir, on ne sait jamais ce qu'elle va faire, si je lui donne une mauvaise réponse!

Souvent, je me dis, les gens me demandent des questions que je ne comprends pas.

« C'est une belle journée, n'est-ce pas?... »

J'imagine qu'ils ne sont pas certains si la journée est belle, peut-être qu'ils ne voient pas très bien?

Pour les rassurer, je dis « bien sûr, très belle! »

« Où vas-tu comme ça mon garçon?... »

Je ne sais jamais où je vais parce que rien ne m'oblige à aller quelque part, là où on saurait où je suis alors que je ne peux pas savoir où je serai avant d'y être!...

C'est des questions qui sautillent dans ma tête comme des oiseaux qui ne savent pas sur quelle branche se percher!

Alors j'ai dit à madame Shaw, j'espère que votre maman ne vous manque pas!

Moi ce que je n'ai jamais connu ne me manque pas...

Et j'étais certain que c'était la mauvaise réponse!

Peut-être que madame Shaw est trop vieille pour avoir une maman?

Je n'ai pas vraiment étudié cette question!





## Fragile

Nous sommes tous les deux fragiles, surtout à l'approche de l'automne.

J'ai planté, il y a quelques années, de petits arbres fruitiers pour lui et pour ses proches, à cinquante pas de mon nid, entre les buissons afin qu'il se sente protégé, à l'abri.

Je le vois régulièrement, mais surtout vers la fin septembre. Il est très méfiant, très prudent. Moi aussi. J'ai évité que le vent d'ouest ne souffle mon odeur vers son buisson. J'espère toujours le revoir.

Parfois il arrive avec un faon, un petit. Parfois seulement la biche. Parfois il disparaît et un autre prend sa place. Alors il faut tout recommencer pour nous apprivoiser.

Il n'y a rien de prévisible ici, pas plus qu'ailleurs! Rien de rassurant non plus.

Je ne veux pas qu'il s'habitue à ma présence, même si j'espère le voir. Je crois qu'il a compris, mais je tremble aussi pour lui parce que tous les deux pattes ne l'aiment pas comme moi, debout et bien vivant! Alors que le soleil se cache, il apparaît.

Je sais le repérer très vite avec le reflet de la lumière dans ses yeux magnifiques, si grands, si confiants, si fragiles.

Il m'observe et il sait que j'en fais autant. Je reste le plus immobile et le plus silencieux possible, tout comme lui. Je retiens mon souffle.

Cela dure de longues minutes, comme une éternité, puis il se retire doucement, par petits pas. Je sens qu'il voudrait me parler de la forêt, du plaisir qu'il éprouve à la traverser à grands bonds avec toute sa famille. De la crainte qu'il a des chasseurs. Du repos qu'il trouve ici.

C'est l'être le plus noble que je connaisse, le plus gentil, le plus fier, le plus élégant sous ses bois magnifiques.

Nous sommes, lui et moi, innocents, naïfs et vulnérables.

Il le sait.

Je le sais.

Et nous espérons que personne d'autre ne le sache!



### Ces pauvres malheureux

Ces pauvres malheureux qui s'humilient et se dégradent en crachant sur moi avec des regards méprisants, en me frappant comme on frappe un chien parce qu'ils ne savent plus comment se respecter...

Je sais qu'un jour je les reverrai peut-être, encore plus appauvris qu'ils ne sont maintenant, mais j'aurai appris à calmer ma rage, à retenir mon mépris, ils n'auront plus d'emprise sur moi. Ils auront tout perdu au plus profond de leur dignité...

Mais jamais je ne les plaindrai.

J'ai plus de respect pour l'arbrisseau qui lutte pour trouver la lumière que j'en ai pour le cœur et l'esprit de ceux qui restent tapis comme des pierres dans la noirceur de leur arrogance.

C'est la voie qu'ils ont choisie et je n'oublierai rien!



## Ces temps sont difficiles

Je me suis rasé ce matin, après avoir reçu cette lettre il y a une semaine.

Ce n'est pas une coquetterie.

Je vais partir dans deux jours pour une longue marche en forêt. Tout ce fouillis va repousser d'ici peu, dès que j'arriverai à destination. Je devrai m'en défaire.

Je me suis rasé par respect, par dignité, d'une manière symbolique et de façon concrète par égard envers celui que je vais retrouver.

Je lui avais dit : « tu ne devras jamais faire un pas sans t'assurer de poser le pied au bon endroit et de la bonne manière.

Tu ne devras jamais lever les yeux du fer de ta hache lorsque tu l'utiliseras.

Ne crains pas les animaux, fuis les pékans et n'engage aucune dispute avec eux. S'ils te réclament une prise, offre la... »

Je lui avais répété plusieurs fois toutes ces précautions ! Je suis convaincu qu'il a toujours respecté mes recommandations.

La lettre disait qu'on avait trouvé la dépouille de mon fils au fond d'un ravin... Je ne comprends pas.

Heureusement, sa mère est disparue bien avant Jérôme et elle ne souffrira pas du décès de son fils unique !

Ces temps sont difficiles, inexplicables et cruels !

## Cette terre qui m'a tout donné

« Je sais depuis quelques temps que mon heure approche. Mon corps le sait, il m'en donne tous les signes. Ma raison le sait, elle s'y prépare et mon cœur lui, encore voudrait battre.

Tu as fait ton temps crient mes os. Tes enfants viendront bientôt poursuivre ton ouvrage, reprendre la hache, ouvrir des sentiers pour leurs enfants, des routes, habiter ta maison puis fabriquer la leur, contempler le ciel, aimer, mourir en paix avec leur âme.

J'attends cet instant comme on attend une amie, le printemps, le soleil. L'esprit léger comme un carouge qui vole près des marais, comme une tortue qui sort le bec de l'eau pour prendre le pouls du monde.

Je m'étendrai sur la terre avant qu'elle ne m'avale. J'appartiens désormais aux fourmis, aux corneilles, à tous ceux que je pourrai nourrir. Je l'écouterai respirer, palpiter jusqu'à mon dernier souffle.

J'avalerais à mon tour les étoiles au plus profond de ma mémoire pour me souvenir que je ne suis qu'un grain de sable dans l'océan de l'univers.

Rien d'autre.

Et je remercierai le ciel de m'avoir offert toutes ses lumières et le bonheur de les avoir contemplées comme si elles m'appartenaient, chaque soir de ma vie.

J'en trouverai une qui sera la mienne et d'où je pourrai regarder cette terre qui m'a tout donné... »





## Au début je comptais les minutes

Elles étaient interminables et je me croyais en enfer.

Puis les heures.

Je me disais que mon dos n'allait plus tenir et qu'on me ramasserait sur un tas de pierres.

Je levais les yeux sur mon frère, qui tout autant que moi semblait s'enfoncer dans la terre, attiré par des racines invisibles.

Deux heures seulement s'étaient écoulées et j'étais déjà mort.

Que pourrais-je raconter à mon père? Que j'étais un lâche?

Alors j'ai fixé mon regard sur le fer de cette pelle qui me déchirait les mains.

Je me répétais que plus je l'enfonçais, plus elle disparaissait, plus j'avais de chance de la faire éclater!

Alors je ne comptais plus rien, ni les minutes ni les heures et même plus les coups de cette pelle déchaînée...

Puis les jours.

Les semaines.

Le corps se détache de l'âme et de l'esprit.

Les mois...

Six mois s'étaient écoulés depuis novembre.

Bientôt, mai.

J'étais devenu quelqu'un d'autre. J'avais fait de la douleur une esclave, une compagne, une amie...

## Crédit chez Adams

Je suis allé demander crédit chez Adams pour acheter une hache.

Ils ont refusé de croire que j'allais les rembourser avant la fin du mois, moi, John Booth, dix-sept ans! Comme si je n'étais pas responsable!

Comme si je ne savais pas travailler et comme si j'étais un pauvre misérable incapable de gérer son avenir!...

Alors je suis parti.

Jusqu'en Outaouais.

J'ai travaillé avec mes bras, mais aussi avec ma tête, mon imagination, mon audace!

Et des années plus tard, je suis revenu.

J'ai invité à dîner dans « mon » train le fils du propriétaire Adams qui avait mon âge et je lui ai dit: « ce train, je l'ai acheté avec la hache sur laquelle votre père a refusé de me faire crédit! »

J'ai savouré sa gêne, son embarras et le rouge qui irradiait de ses joues, puis j'ai dit: « à votre santé! »

Nous sommes restés bons amis.





## Dans ce pays d'oubli

Moi Corvus, je vous le dis, il fut un temps où les hommes parlaient aux pierres et les dressaient en monuments.

Un temps où ils dormaient sous les arbres parmi les ours, les pékans et les loups.

Un temps où le vent, incapable de les rompre, s'agenouillait à leur passage et murmurait aux rivières avant qu'elles n'atteignent les lacs, le reflet agité de leur entêtement et de leur courage.

On les reconnaissaient sous les lueurs de la lune et dans les pires tempêtes qui les couvraient de rides.

Ils parlaient seuls et jamais ne revenaient.

Je vous le dis, reconnaissez dans les sillages de leur visage, les larmes qu'ils ont semées en silence.

Et à travers toute la beauté qui aujourd'hui vous enchante, n'oubliez jamais ceux qui l'ont façonnée.

Retrouvez à chaque pas leur peine, leur solitude, retrouvez leur souffrance, sans laquelle vous ne sauriez marcher dans ce pays, sourds, indifférents et muets. Si vous ne voyez que ce que vous êtes c'est qu'alors, vous êtes aveugles!

Moi Corvus, je vous le dis.

## De bon sens et de discipline

Crois-tu, mon garçon, que si j'espère de toi un peu de bon sens et de discipline, c'est pour brimer de ta liberté?

Pour quelle raison t'accorderais-je mon fils, un privilège qu'aucun de tes frères n'a reçu? Qu'as-tu fais de si extraordinaire pour mériter une telle attention?

Si le travail de la terre n'est pas pour toi, alors ta chambre non plus, ni les repas que tu partages ici avec nous, ni la chaleur, ni l'amitié que nous te donnons sans condition.

Va et vole de tes propres ailes puisqu'il semble que tu puisses le faire!

Ne demande rien à personne, reste libre de toute responsabilité, de toute attache, de tout engagement.

Tu construiras seul ta maison, tu défricheras seul la terre qui te nourrira et tu compteras toutes les pierres que tu devras seul, chasser de tes champs et de ton cœur en pensant à nous!

Et peut-être, un jour, souhaiteras-tu retrouver les liens qui tissent notre famille et renouer avec l'affection que nous avons toujours pour toi.

Mais avant ce jour-là, obéis aux mêmes exigences qui nous unissent tous, ta mère, tes frères et moi. Ne cherche pas à recevoir avant d'avoir donné.

Ne demande pas, si tu ne t'es pas déjà beaucoup oublié!

Mon fils, je ne suis pas très instruit comme tu le déplores, je ne sais rien des choses qui t'intéressent, mais je peux te donner tout ce que tu désires pour autant que tu saches en reconnaître la valeur, même si elle te semble pauvre!





Endoctriner





## Être intelligent

C'est quoi, être « intelligent » ?

Qui décide qu'on l'est ou qu'on ne l'est pas ?

Comment le sait-on ?

## Je m'ai demandai



On trouve aussi parmi les cartouches, des idées qui sont rivées au simple stade de proposition. Vous venez d'en voir quelques exemples.

Bien que peu développés et figés au stade larvaire, ils restent néanmoins attachants et l'auteur n'a pas voulu les ignorer totalement. Ils feront sans doute leur chemin à leur manière ou à celle des lecteurs!

## Henri Welldge

J'ai demandé à un jeune paysan qui fauchait dans un pré, la direction pour Waterloo.

Il m'a répondu en français, en gesticulant du doigt vers l'est.

Je n'ai rien compris de ce qu'il disait, mais la direction de l'index était très claire.



J'ai fait quelques pas, puis j'ai tourné la tête vers le jeune homme qui se dessinait en silhouette devant la montagne de Shefford. Il gesticulait de la main! Je lui ai rendu ses salutations.

Après une heure de marche, j'ai aperçu quelques clochers et je savais que je me trouvais sur place!

Un village très prospère, au nombre d'usines, d'hôtels et d'églises! Quatre clochers!

J'ai traîné tout mon attirail à dessin jusqu'au sommet d'une colline et j'ai sorti mes carnets de croquis, sans même passer par l'hôtel Waterloo où on m'avait suggéré de réserver une chambre et où j'attendais la livraison d'une pierre à lithographie.

## Prudence

Je savais qu'un jour, par manque de prudence et d'attention, un tel désastre pourrait se produire. Je le sentais et je restais vigilant. Toujours.

J'étais confiant. On n'est jamais assez confiant! On se croit invincible, exceptionnel.

«Jamais à moi!»

Je me répétais «jamais à moi! Jamais!»

Je suis toujours vigilant, toujours prudent, toujours attentif. Comme un aigle, comme un loup. Comme un renard.

Puis un jour, surexcité, je cherchais une référence au milieu des pages rangées dans cette enveloppe de cuir que j'appelle carnet, et tout m'est tombé des mains lors d'un grand coup de vent.

Ce coup, je ne l'avais ni vu ni senti venir! Une mini tornade. Lancée du ciel par je ne sais quelle main hostile! Elle m'a tout arraché!

Vous n'avez jamais vu quelqu'un courir comme moi pour rattraper son travail envolé!

Des pages partout, virevoltant au dessus de ma tête, comme les feuilles qui tombent à l'automne!

Même mon chien Tubby s'est mis en mode poursuite!

Enfin un jeu stimulant!





## Quelle liberté?

« Je ne sais pas pourquoi ils cherchent à me faire croire que ma famille c'est autre chose que l'herbe et le foin dans lequel je suis né. Autre chose que la terre qui m'a accueilli alors que j'étais impuissant et nu comme un ver.

Ils voudraient m'attacher à leur monde, mais les seules attaches qui me retiennent ce sont le vent, la terre, l'eau et le soleil.

Je ne comprends pas leur langage autant qu'ils ne cherchent pas à comprendre le mien et, même si je le comprenais, que pourrais-je leur dire ?

Je ne réponds qu'à la terre et aux arbres. Je connais tous les arbres qui m'attendent partout, par ici ou par delà la butte, sur des kilomètres de forêt.

Je connais leur histoire et, parfois, je la change.

Ils craignent le tout petit porc-épic bien juché sur une branche. Moi, je le salue.

Pourquoi devrais-je posséder tout ce qu'ils possèdent et qui les encombre ? Pourquoi n'écouter que le chant d'un seul oiseau alors que le ciel en est plein ?

La seule chose que je leur envie parfois, c'est la chaleur d'un feu l'hiver, mais jamais je ne quitterais ma liberté, même pour un feu ! »

Dave, 54 ans

Je croyais que l'amitié c'était quelque chose d'humain, mais à cinquante quatre ans, je pense que c'est quelque chose d'animal.

Parfois, dans l'un de mes nids, je trouve « Picot », un porc-épic.

Je m'installe en boule comme lui dans un coin et je lui souris.

« Ne chie pas dans la cabane Picot ! » je lui dis.

Il ne répond rien, mais jamais il n'a salit son nid qui est aussi le mien.

Il n'a pas besoin de me demander « est-ce que je peux entrer ? » Il sait que mon nid n'a pas de porte et il entre. Il n'a pas besoin de me demander.

Chez les humains, c'est différent.

Jamais je n'ai vu d'humain me demander « est-ce que je peux entrer dans votre nid ? »

Je sais que mon nid leur répugne et qu'ils n'ont pas envie d'y entrer.

Je croyais que Picot était un mâle, mais un jour, j'ai trouvé d'autres petits Picot dans le nid. Ils sont amusants.

Je ne voulais pas les déranger, alors je me suis construit un autre nid pas très loin et, souvent, j'allais voir les petits.

Eux, c'est aussi mes amis.

Les humains ne me laissent pas approcher leurs petits, ils les éloignent et ils leur apprennent à me lancer des cailloux pour m'éloigner.

C'est bien les humains, ça !

Mais il y a des Picot chez les humains.

Ils ne viennent pas dans mes nids, mais ils m'invitent dans leur nid.

Ils sont rares mais ils sont quand-même là !

C'est des questions qui me trottent dans la tête, les histoires d'amitié, surtout lorsqu'il neige.

L'hiver c'est la saison des questions ! Mais j'ignore quelle est la saison des réponses !



## La pierre

Je regarde cette pierre et tout ce qui bouge autour d'elle.

Depuis longtemps, je l'observe parce qu'il pleut depuis que j'ai mangé les pommes de terre qui ont poussé à quelques pieds de la cabane.

Elle me semble un peu triste pour une pierre, et perdue comme moi quand je me demande ce que je fais là, aujourd'hui. Je traîne pourquoi?

Elle ressemble à une île dans son petit lac creusé par l'orage.

Il y a plein de petites îles toute neuves qui se demandent aussi ce qu'elles font ici, toutes seules sans la forêt.

Des petites îles qui parfois se noient sous les torrents de pluie.

Pas un brin d'herbe ne s'inquiète. Les foins sont couchés comme des nouilles, battus à coups de gouttelettes répétées...

La pluie tambourine sans arrêt, et bientôt les pierres disparaîtront dans un océan de boue avec toutes leurs questions sans réponses.

Je prends cette pierre qui m'attire sans raison et je la serre au creux de ma main.

Mes yeux sont rivés sur elle, mon âme aussi.

Cette pierre, elle n'a rien demandé à personne!

Moi non plus...

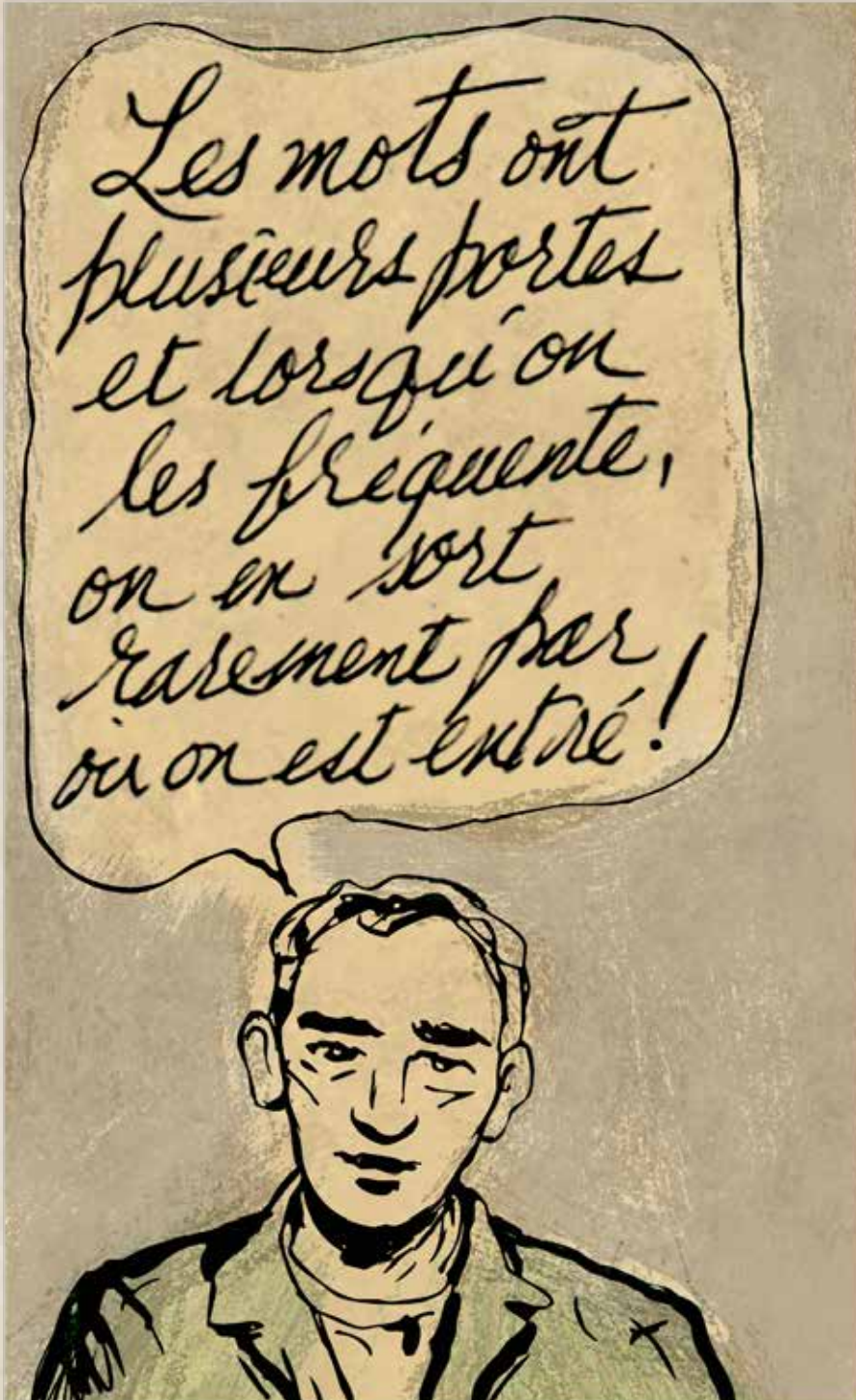
Je la glisse dans ma poche et elle viendra rejoindre les autres cailloux bien disposés sur la petite tablette au dessus de la table.

Elle perdra son lustre aussitôt séchée...

Moi aussi!







Les mots ont  
plusieurs portes  
et lorsqu'on  
les fréquente,  
on en sort  
rarement par  
où on est entré!

## Le corps comprendra

Chère Agnès, tu me le reprocheras toujours, je le sais, ton regard me le répète avec insistance!

Tu sais que j'aime autant que toi les garçons que tu m'as donnés.

J'ai tout fait pour qu'ils grandissent droits et pour qu'ils résistent aux violences du vent qui agenouille les esprits devant toute la lâcheté que nous traînons en nous.

Je ferai tout pour qu'ils résistent aux pires tempêtes.

Il n'y a pas d'autre façon pour eux de traverser la vie.

Ils sont assez grands désormais pour assumer le choix qu'ils ont fait de joindre les cheminots sur le tronçon Shefford.

Si leur esprit ne comprend pas, leur corps lui, comprendra!

Les hommes apprennent plus facilement avec leur corps qu'avec leur âme parce qu'ils sont faits ainsi.

Mais ils apprennent.

Fais leur confiance et pardonne-moi de les enlever à ta bienveillance.

Ils reviendront plus grands qu'avant.

Fais-leur confiance!



## Le feu

Cette soirée du cinq novembre est particulièrement douce et je pourrais presque dormir sous les étoiles sans faire de feu.

Il faut bien cependant occuper ces quelques heures avant la nuit avec quelque chose de réconfortant, alors je laisse brûler lentement les branches accumulées toute la journée.

J'écoute le crépitement du feu mêlé aux murmures de la forêt comme un concert donné par une chorale faunique.



Je laisse toutes les idées se chamailler dans ma tête, sans chercher à les retenir, mais il y en a toujours une qui s'attarde, qui s'ancre avec plus d'insistance et qui finit par bombarder mon esprit et par troubler mon cœur.

Mon regard se fixe alors au milieu des flammes, vacille, s'alourdit et s'envole vers un souvenir, il chavire vers une question irrésolue, un rêve, un visage...

## Le sel

Il avait dit, quatre jours de marche aller-retour, parfois un peu plus selon la température et l'humeur de la forêt! L'humeur de la forêt? Et mon humeur à moi?

— Pour les ours et les loups, c'est compliqué. Tu tires, mais si tu rates...

— Avec quarante livres sur les épaules, comment on fait pour tirer sans rater?

— Tu ne tires pas alors, tu lances un vieux croûton de pain qui a baigné dans le sucre et le jus de poisson...

— Quoi?

Et il m'a raconté un baratin!

— Tu cours à t'arracher la rate, tu trouves un arbre et tu grimpes plus vite que l'ours!

Et j'allais croire ça? Comme si j'ignorais qu'un ours, ça court vite!

— Mais pour le reste, le sentier est très bien indiqué! Tu longes les ruisseaux la plupart du temps! Pour l'aller, tu as les mains vides ou presque, alors tout va bien!

Oui, pour aller, tout allait très bien... sous la pluie! J'ai eu de la chance parce qu'il a cessé de pleuvoir au retour et le sel n'a pas fondu.

Pas d'ours.

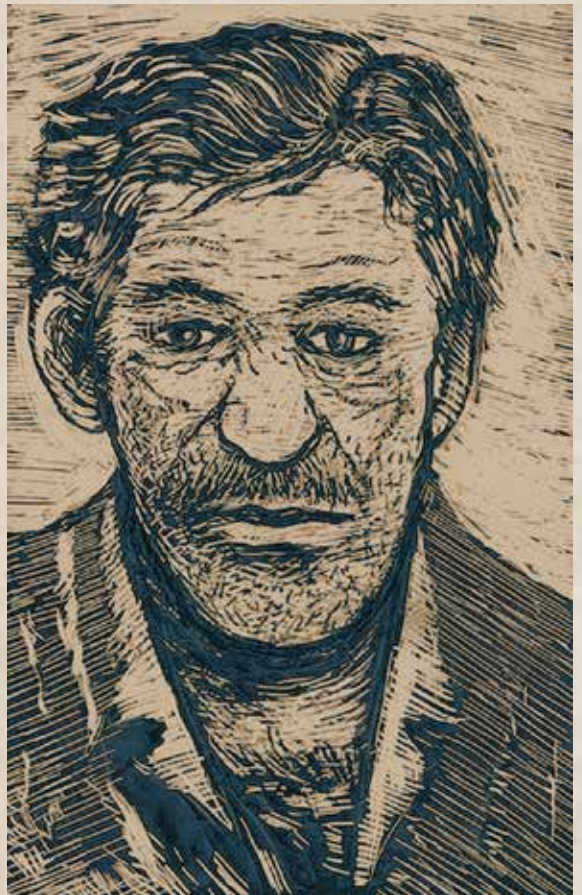
Pas de loup!

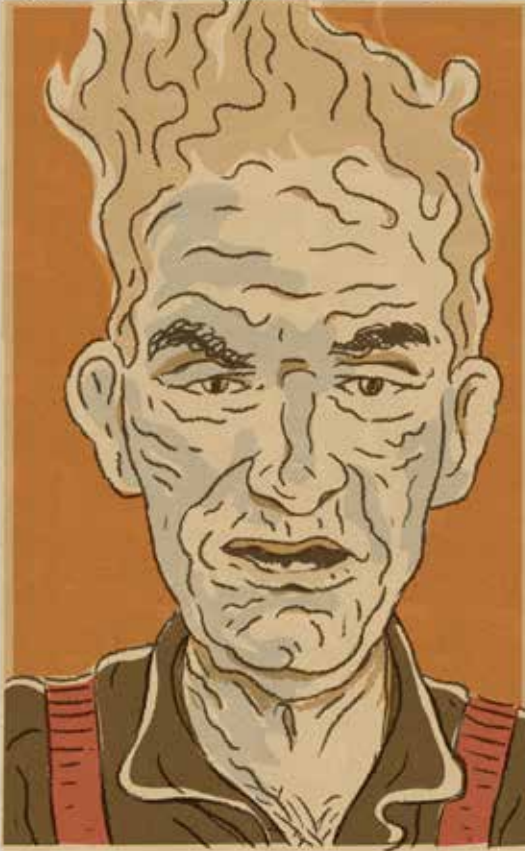
Pas de croûton de pain... j'ai tout mangé. Je n'avais rien trempé dans le jus de poisson! Quelle horreur!

Mais quarante livres de sel sur les épaules, ça finit par peser!...

Alors, maintenant que tu sais tout, mon garçon, c'est à ton tour. N'oublie pas tout ce que je t'ai dit et sois prudent à chaque pas. À chaque pas!

Je te revois dans quatre jours, et il vaut mieux que ce soit avec un sac de sel!





## Les vieux

« Souviens-toi mon garçon qu'un jour tu seras vieux!

Ne sois jamais arrogant envers ceux qui t'ont préparé le chemin. Sans eux, tu n'irais nulle part!

Ne les bouscule pas parce qu'ils sont faibles et lents avant que toi-même ne le deviennes.

Je te connais mon fils, je sais que tu es sensé, bon et fier.

Je sais que tu n'es pas aveugle et que ton cœur bat pour les bonnes raisons.

Alors ajoute à ce qu'ils ont construit pour que plus tard, d'autres vivent mieux que toi.

Ce que tu laisses ce n'est pas ton nom, mais ta lucidité, la grandeur de ton cœur, la force de tes bras, mais surtout, ta bienveillance. »

N'importe pas laisser rien d'autre!



Longley

... Foster, vous me mettez dans l'embarras! Comment vais-je pouvoir annoncer à mes hommes ce que vous me demandez?

Ils vont se révolter!

## Lettre à Alban

« Monsieur Miller, combien me coûterait-il pour que vous écriviez une lettre à mon fils Alban au Vermont, à Richford ?

Vous savez monsieur Miller, ma femme me lisait tous vos papiers dans le journal et j'aimais bien votre plume. »

*« Depuis que son Créateur a ramenée Esther vers lui, la vie s'est vidée dans mon corps et je sais que bientôt, j'irai la rejoindre. »*

*Alban, je voudrais te laisser ce message, toi qui a les yeux d'un renard, mon fils ! Tu te souviens de ces renardeaux qui sautillaient dans les herbes au mois de juin ?*

*Comme j'étais sourd et aveugle, tout centré vers le vide de ma petite vie, cher Alban.*

*J'étais sourd au chant des carouges qui égaient les rives, à celui des grives, à celui des ruisseaux qui avalent les neiges de nos longs hivers en torrents tumultueux.*

*J'étais si aveugle que je ne pouvais ni reconnaître ni nommer, autour de moi, toute la vie qui foisonnait.*

*Je n'avais de nom que pour ce qui nourrissait mon corps. Aucun pour ce qui nourrissait mon âme !*

*Découvre la vigueur et la magie de l'érable si dur, si solide, qui fabrique pourtant des feuilles souples et soyeuses au printemps !*

*Toutes ces plantes, qui doivent avoir un nom mais que je ne connais pas, apprends à les nommer. Ne meurs pas ignorant comme moi !*

*Au bout du fil de ma vie, à cinquante-cinq ans, j'ai compris que tout se tenait comme la trame d'une toile.*

*Si courte et cruelle qu'elle soit, la vie, cher Alban, s'est offerte à moi comme un spectacle étonnant où chaque être, chaque plante, chaque insecte, chaque poussière sans nom avait un rôle, une place et une raison.*

*Je ne serai pas malheureux de quitter cette terre lorsque mon heure viendra.*

*Ouvre les yeux Alban. Ouvre les yeux, ceux de ton cœur. Je sais que tu as tout ça !*

*Qui sait, peut-être que dans un « au-delà » je retrouverai le souvenir touchant de cette vie qui a fait mon bonheur malgré toutes les souffrances qu'elle a semées ?*

*C'est monsieur Miller qui a trouvé, pour moi, les mots de cette lettre. Il écrit de belles choses dans l'Advertiser.*

*Tu la reliras si parfois ton âme est triste.*

*Je te laisse la maison et la terre. Comme tu sais, je n'ai pas d'héritier sauf toi, cher fils.*

*Monsieur Miller te remettra les papiers du notaire. »*



## Moi Savage

Le vent ce jour-là  
arrachait aux arbres  
leurs dernières  
feuilles.

On aurait cru  
pendant un instant  
assister au spectacle  
d'une neige dorée  
qui balayait le ciel et  
j'ai pensé, naïvement  
sans doute, que la  
providence m'envoyait  
un signe pour me  
réconforter.

J'avais débarrassé le  
cheval de son lourd  
bagage et j'approchais  
lentement de la forêt  
avec l'essentiel, une  
hache, une pierre  
pour aiguiser et tout  
le courage que je pouvais déployer pour  
entreprendre une autre journée d'élagage.

Jusqu'à ce jour, j'avais suivi les pistes  
déblayées par d'autres avant moi et  
désormais, c'était à mon tour qu'incombait  
la responsabilité d'ouvrir le chemin, de tracer  
la voie.

Je sentais une sorte d'émotion comme jamais  
auparavant je n'avais connue, quelque chose  
en moi qui rendait mon âme plus noble, sans  
que je sache pourquoi.



Le vent faisait chanter  
les feuilles et la  
terre répandait leur  
parfum.

Je m'étais arrêté le  
temps de goûter ce  
moment comme si  
cette magnifique  
Nature m'accueillait,  
comme si elle me  
l'imposait. Comme  
si elle me disait  
« approche, viens,  
nous allons vivre  
ensemble ».

Et j'ai compris que  
je ne pourrais jamais  
avancer en luttant  
contre elle.

J'ai compris que je  
devais lui obéir, l'écouter, apprendre à la  
connaître, et que seulement ainsi, je pourrais  
survivre avec elle.

J'ai pensé un instant que tout ce qui me  
remuait s'appelait l'amour.

Je suis descendu du cheval et j'ai pris la  
hache, la pierre, en avançant doucement vers  
les arbres. J'ai vu dans ces arbres, l'avenir.

C'était moi, Savage\*, moi qui allait ouvrir  
ce premier chemin entre les feuilles qui  
dansaient !

\* John Savage a été le premier colon à explorer les Cantons-de-l'Est  
(l'Estrie) en 1792.



## Mon arrêt de mort

Je lui ai dit : « monsieur, j'ai seize ans et mon frère, dix-huit. Nous sommes de bons travailleurs. Nous avons de bons bras et nous sommes... » Le contre-maître m'a interrompu en pointant un doigt sous mon nez.

— *Sorry young man, I don't speak French.*

Et alors, je lui ai tout expliqué en anglais. « *We are good workers, strong and solid...* » Il m'a montré un grand cahier et m'a demandé de signer mon nom et celui de Théo.

C'était la seule ligne où des noms étaient écrits. Partout, il y avait des « X ».

Nous étions engagés et j'ai pensé sur le coup que maman serait contente de voir que j'avais trouvé du travail pour nous deux, que nous ne serions plus un fardeau !

Je venais de signer mon arrêt de mort et celui de Théo !

Maman était désespérée et papa n'a pas voulu céder à ses prières pour annuler notre contrat avec Longley.

— Ça lui apprendra à respecter ses engagements et à réfléchir avant de signer. On ne recule pas devant notre parole.

En fait, papa était aussi triste que maman devant ma bêtise !

Théo. Pauvre Théo !





## Norma Clarck au sujet de David Wells

Le printemps a été pluvieux chère sœur et l'été s'annonce torride. J'ai hâte de te retrouver à la fin mai, lorsque tu termineras tes études.

Maman trouve que je devrais suivre tes pas, mais j'ai autre chose en tête, et surtout, je n'ai pas ton talent pour l'étude ni ton ouverture aux autres.

Parfois je me demande si d'aimer le travail de la ferme ne serait pas une maladie que, même toi, tu ne saurais soigner ?

Alors que tu détestes t'agenouiller au potager pour désherber, j'aime plonger les doigts dans la terre, sentir sa fraîcheur, deviner ses états d'âme.

J'aime cette routine quotidienne qui m'imprègne du parfum de la nature et de celui des animaux qui répugne à bien des gens !

Je dois être délurée comme papa le répète et, parfois, je pense que je suis un peu comme ce beau David Wells qui traverse les terres de Brome, d'Iron-Hill... Son petit baluchon à l'épaule comme le roi de la route avec le bleu du ciel badigeonné dans les yeux !

Ce garçon Wells je t'en parle Elizabeth parce qu'il m'intimide et me fascine à la fois.

Sa grande liberté m'effraie parce que personne ne peut dire comment il peut vivre toujours seul sans devenir fou. Comment il peut vivre nulle part et partout à la fois.

C'est ce qui m'effraie de lui qui me fascine. Tu vois comment je suis. Si simple et si compliquée !

Il me vient parfois l'envie de sillonner la région comme lui, libre de tout, de ne partir qu'avec le nécessaire au bout d'un bâton dans un bagage de rien. De ne vouloir aller nulle part et d'arriver partout !

Même si je ne l'écrivais pas, chère sœur, tu devinerais que parfois mon cœur bat pour quelqu'un, pour ce petit bonhomme qui ressemble à un roi lorsque, torse nu, il vient aider papa aux foins, le corps tout rouge et buriné comme son visage.

Je pense toujours à toi au temps des lilas et des mugets, et j'espère que ceux de tante Anna qui t'héberge seront aussi radieux que ceux qui poussent sous les fenêtres de nos chambres ! Dans quelques mois, tu seras là !

Tu me retiendras sans me raisonner, de partir avec ce David Wells. Je n'ai pas son audace, mais je l'envie terriblement !

Norma ta petite sœur délurée !

## Orthie gisante

Le docteur demanda à madame Beard si elle avait de la parenté. Sans répondre, elle a fait signe que non de la tête.

Orthie était étendue, presque inconsciente, les yeux à peine entrouverts, indifférente à tout.

C'est à peine si elle bougea la tête sur son oreiller pour observer madame Beard et le médecin, sollicité de toute urgence il y a quatre jours, lorsqu'elle avait trouvé la jeune femme inconsciente dans un banc de neige près de l'écurie.

Son mari l'avait aidée à rentrer Orthie pour la mettre au chaud. Il faut croire que la chaleur l'avait ranimée.

Elle a murmuré d'un seul élan quelque chose qui semblait annoncer qu'elle avait rapporté le carrosse emprunté il y a vingt ans, ainsi qu'un nouveau cheval, puis elle s'évanouit de nouveau après une épouvantable quinte de toux!

Orthie dépérit dans cet état pendant quatre jours.

Le médecin la visitait régulièrement.

Monsieur Beard, sans rien dire, avait logé le jeune cheval et le carrosse fraîchement peinturé dans l'écurie.

Le cinquième jour, après avoir écouté les râles dans sa poitrine, le docteur Philps déclara qu'il ne lui restait que quelques heures à vivre. Ses poumons se noyaient et aucun miracle ne la ramènerait.

Il avait appris des Beard, avec étonnement, que ces derniers l'avaient hébergée il y a vingt ans, et qu'un matin elle avait abandonné son garçon en attelant Biskit, un rosse, au vieux carrosse vert qui traînait près de l'écurie.

Madame Beard avait dit à son époux, alors qu'ils mettaient la jeune dame au chaud dans la chambre de l'une de leur fille, « je t'avais dit qu'elle n'était pas une voleuse! » Puis elle avait versé quelques larmes sur le sort de cette pauvre enfant.

Le médecin, insista encore « Vous avez de la famille, madame Orthie? » Madame Beard s'approcha de la jeune femme et lui caressa les cheveux « Vous vous souvenez du petit David, Orthie? C'est un bon garçon, docile et honnête. Il a grandi. Il doit avoir vingt-cinq ans aujourd'hui! Il vit peut-être dans les bois d'Iron Hill... »

Orthie saisit la main de madame Beard. « David! Mon petit roi! Mon petit David! Je n'ai rien à lui laisser... rien que de la tristesse ». Elle ferma les yeux et s'éteignit comme une chandelle sur laquelle on souffle délicatement.

Elle était âgée d'à peine trente-six ans, mais elle avait usé la chandelle, comme on dit, par les deux bouts!





## Pour passer l'hiver

Je crois avoir trouvé l'endroit idéal pour passer l'hiver.

Une source, quelques arbres morts qui brûleront bien, bois franc et mou, une petite rivière pas très loin...

J'ai abattu presque tout le bois nécessaire pour construire un abris près d'un talus qui me protégera du vent du nord.

Le gibier sera facile à prendre avec toutes ces pistes au sol.

Avant de tout ranger près du lit de pin, je fais un feu, le regard tourné vers l'ouest.

J'ai trouvé cette plume de corneille, seul signe de vie qui m'accompagne pour l'instant.

Cet oiseau me suit depuis quelques jours, j'en suis convaincu. Il lance des cris. Je l'écoute.

J'aimerais lui répondre... mais je ne parle pas corneille et j'ai peur de l'épouvanter!

On entend tout dans ce vaste silence ponctué par quelques appels et les crépitements de la vie sauvage.

La queue d'un renard qui froisse les feuilles d'une branche devient presque une musique!

Je n'ai pas encore rencontré ce monstre de carcajou et j'enterre tous les restes de lièvres loin de ma cabane.

J'apprends à aimer cette corneille et je lui cherche encore un nom!



## Pelleteur

J'ai dix-huit ans.

Il m'a fallu dix-huit ans pour  
avoir dix-huit ans!

Il m'a fallu dix mois pour  
apprendre à marcher.

Un peu moins de deux ans pour  
apprendre à parler.

Je n'ai jamais appris à écrire  
parce que la terre m'enchaînait à  
l'épierrage.

Dix secondes pour que le voisin signe mon nom  
sur une feuille d'embauche.

Et depuis que je suis ici, il m'a fallu deux mois  
pour que mon dos devienne une machine à  
pelleter.

Deux mois pour que mon cerveau devienne un  
cerveau à pelleter, pour que mes mains deviennent  
des mains à pelleter...

Je ne sais pas combien de temps il me faudra pour  
me retrouver!



### Petit renard

Il faisait un froid de loup.

Je suis sorti chercher  
quelques bûches pour garder  
le feu bien vivant.

J'ai peut-être rêvé, mais j'ai  
aperçu entre les branches  
un petit renard qui, tout  
comme moi, cherchait la  
chaleur.

Il aurait bien voulu entrer...

Ses yeux brillent

Je l'aurais bien invité!...

Mes yeux brillent

Puis brusquement en un seul bond, il a disparu derrière une épinette.

L'odeur humaine, le craquement du froid?

Domage...

J'ai refermé la porte pour ne pas perdre la chaleur.

J'ai rêvé au petit renard, près de moi, au pied de mon grabat.



## Picou

Le pauvre petit s'était pris la patte dans un piège, pas très loin de mon nid. Encore heureux que le collet n'ait meurtri que la patte! Le « pauvre petit » était « une pauvre petite », ce que je découvris beaucoup plus tard.

Je me suis approché doucement, très doucement. Il a fallu un certain temps pour qu'elle comprenne que je ne lui voulais aucun mal, au contraire!

L'animal ne devait pas avoir plus de trois mois. Je ne comprends pas pourquoi il s'était laissé piéger. Où était sa mère? Lorsque je vois des collets je les arrache. Tout le monde le sait et on ne m'aime pas.

Les petits, il faut que je les protège, c'est plus fort que moi!

Je l'ai transportée dans mon nid et, heureusement, la blessure n'était pas trop grave.

Une plaie qui s'est cicatrisée en quelques jours.

Je ne voulais pas qu'elle soit dévorée par un pékan.

Elle dormait près de moi comme si j'étais devenu sa mère. Ou plutôt, son père. Les Picou dorment toute la journée!

Il a bien fallu lui trouver un nom et la nourrir pendant quelques jours.

Picou!

Et nous sommes devenus amis.

Je sais qu'elle ne vivra pas très longtemps, à peine cinq ou sept ans, mais peut-être aura-t-elle des petits? J'aimerais bien les connaître!

J'aime bien Picou et je crois qu'elle me le rend bien! Elle dort sur sa branche près de mon nid, et parfois même dans mon nid.

On s'entend très bien!

Mes amis ne vivent pas assez longtemps, alors j'en prends bien soin avant de les perdre. Et eux, ils prennent soin de moi comme ils peuvent.

Sur la manche gauche de mon manteau, les épingles, c'est pour mes amis animaux.

La droite, c'est pour les humains.

Chaque fois qu'un ami s'efface, je mets une épingle à gauche ou à droite.

Je sais que tout le monde se demande pourquoi j'ai tant d'épingles sur les manches!

Ils se demandent bien des choses à mon sujet.

Mais jamais ils me le demandent à moi. Ce serait bien plus simple!



## Pionnier

Tu m'avais prévenu, chère Marie, en me répétant sans cesse avant mon départ que si j'avais su ce qui m'attendait, jamais je ne te quitterais... Tu avais raison.

Mais je ne m'attendais pas à découvrir autant de beauté, d'émerveillement... malgré les difficultés, la lourdeur de la marche, malgré tous les inconforts, tous les obstacles.

Malgré la soif. Malgré les jambes qui tremblent. Malgré le dos qui se courbe, enflammé.

Malgré les mouches, le fouet des branches sur le visage...

J'ai appris à contempler le silence, à le goûter. À écouter la forêt...

Si je ne suis pas prêt pour passer la nuit, alors je dormirai au sol sur quelques branches de pin, de sapin. Je chasserai la rosée avec un feu et je ne m'accrocherai pas au désespoir de ne pas voir le soleil se lever.

On s'habitue plus facilement à la douleur si on lui laisse moins de place et c'est toi, chère Marie, qui réchauffe cette place, c'est toi qui l'occuperas, jusqu'à ce que tu me rejoignes!



**Qui est Théo?**  
(Journal de Léo)

J'écris toujours comme si je  
voulais continuer, comme si la  
vie m'intéressait encore, alors que  
depuis quelques semaines, depuis  
ton départ vers l'au-delà, tout s'est  
arrêté autour et en moi!

Je te parle toujours, mon frère,  
comme si tu allais me répondre.

Je n'aurais pas imaginé que l'abîme  
dans lequel tu m'as laissé effacerait  
même ta voix!

Je n'ai rien compris de ton univers,  
je n'en connais que l'insoutenable  
silence!

J'ai le souvenir de toi enfant, assis sur une pierre près de la rivière, rêveur, prêt à plonger. Toi, partagé entre deux univers, le tien et le nôtre. Aussi heureux dans l'un que dans l'autre peut-être?...

J'avance simplement pour ne pas reculer en espérant un jour, te rejoindre, Théo, mon frère bien-aimé.





## Racine

... et le vent s'acharne encore furieusement contre ce frêle arbrisseau, à coups de fouet qui le font ployer, le courbent jusqu'à ce que ses petites racines s'agrippent au sol pour résister de toutes leurs forces.

Plus il s'agrippe, plus il devient fort et plus ses racines résistent aux affronts, aux tempêtes.

Pour être fort Léo, enracine-toi, agrippe-toi, résiste aux épreuves comme ce petit arbre. Ne soit pas triste lorsque la tristesse te réclame!

## Pousser

Par moments, je crois que tout est fini, que je n'ai plus la force ni l'envie de continuer.

Je ferme les yeux de rage et de dépit, comme si cela pouvait m'empêcher de voir la détresse dans le regard de mon petit frère derrière moi, plus profonde encore que la mienne. Je cherche une raison de rester encore ici, ancré sur ces rails.

J'ai parfois le sentiment que tout le monde ferme les yeux pour les mêmes raisons!

Pour se cacher peut-être de la dérision, autant que de l'embarras de pousser ce train à bout de bras, parce qu'on a bien profité de notre naïveté! On nous a bien eus!

Lorsque ce train sera livré à la gare, plus personne ne se moquera de nous.

Tout le village nous regardera avec étonnement en se disant « ces pauvres fous ont dû pousser un train pour être payés! Mais ils l'ont fait! » Et on nous oubliera.

Alors, je pousse. Après une profonde respiration, je pousse encore davantage! Et nous poussons tous comme des imbéciles. Nous n'arrêtons pas!

Mais des imbéciles courageux qui ne lâcheront jamais devant les sarcasmes!

Et bientôt, tout cela sera en moi, dans mes os, dans mon sang et jamais vraiment derrière moi.





**Chez-nous, on ne ment pas!**

Le train, composé de cinq wagons, fut livré à la gare six mois avant que l'assemblage de la locomotive qui devait le tirer fut complété.

C'est ce que m'a raconté mon grand-père, qui le tenait de son grand-père qui avait poussé ces wagons. Dans ma famille, on ne ment pas et on n'oublie pas!



## Soixante-dix ans

J'ai soixante-douze ans, un petit chien qui en a deux et, lorsqu'il terminera sa vie, dans dix ou douze ans si tout va bien, j'en aurai quatre-vingt-deux ou plus!

La plupart de mon entourage aura disparu, et je serai seul dans un monde qui ne sera pas fait pour moi. Ce monde n'est déjà plus le mien tellement je ne le comprends pas. Les choses se sont érodées au fil du temps!

Les gens ne se tiennent plus debout comme avant. Ils fabriquent des machines qui travaillent pour eux. J'ignore comment ils ont perdu leurs vertèbres!

Je ne sais plus quel espoir ils entretiennent pour l'avenir, quelle perspective ils offriront à leurs enfants. Ils ne savent que se plaindre, se regarder et attendre.

Ils sont bruyants, agités, ils ne cherchent qu'à sautiller en riant comme des brutes... Je ne veux plus les voir ni les entendre. Je ne descends plus au village. En mon temps, l'effort était valorisé. Aujourd'hui, on l'a évacué!

Je ne reconnais pas le monde qui me rendait heureux. Je ne reconnais personne, personne ne me voit. Je n'ai d'âme que pour un petit chien.

Tout est passé si vite, je n'ai rien vu et il ne me reste rien à voir que la beauté de la terre, de la nature, loin de ce village qui s'étend comme une gangrène.

Mes fils sont loin, ailleurs. Je leur avais préparé une ferme, mais ils ont préféré l'aventure des villes, assis toute la journée à faire je ne sais quoi?

Ma femme, au paradis sûrement, elle doit m'attendre en m'observant picosser dans la terre du potager avec le petit chien qui veille à mes côtés, qui me protège de trop de tristesse. Je crains les jours qui viennent!

Et cet été qui ne veut pas venir!



### Tête de linotte

Enfant, je craignais de me réveiller un matin avec une tête de linotte.

Lorsque j'agissais de manière étourdie, ma mère me traitait de « tête de linotte ».

À vrai dire, j'ignorais ce qu'était une linotte.

Un oiseau, lequel ?

Et comment ma cervelle vide pouvait-elle se transformer en tête d'oiseau ?

Les oiseaux n'ont-ils rien dans la tête, vraiment ?

Et si jamais la métamorphose s'opérait, serait-elle irréversible ?

Toutes des questions dont les réponses me paraissaient par moments terrifiantes.

De toute évidence, j'ai été éduqué dans une autre époque étrange et mystérieuse.

Aujourd'hui, cinquante ans plus tard, je me dis parfois qu'une tête de linotte m'irait très bien !



### **Théo dans l'eau**

Petit frère Léo, ne cherche pas à comprendre.

J'aurais dû naître poisson, peut-être même tortue... et vivre sous l'eau !

Ne me suis pas et ne crains rien, il n'y a que sous l'eau où je suis bien !

Si seulement j'avais des branchies, je m'immergerais toujours ici.

Je sais que maman t'a demandé de veiller sur moi. Il m'arrive parfois de perdre un peu le fil de ce monde, lorsque je suis sous l'eau.

Léo, mon monde n'est pas le tien et il n'y a de place que pour moi.

Ton monde n'est pas le mien, mais je sais que tu gardes une place pour moi, et c'est assez.



## Vermont

Quelques semaines encore  
avant la fin de l'hiver.

La rivière frémit sous la glace  
où je n'ose plus mettre le pied.

Les journées plus longues me  
réconfortent et m'attristent à la  
fois.

Comme j'étais heureux dans le  
confort de tes bras!

À la fin mai, je reviendrai vous  
chercher. Toi, toute attendrie, et  
les enfants qui ne sauront plus  
comment se calmer!

La cabane sera prête pour trois  
et nous pourrons amener le  
bœuf attelé à une charrette, un

petit poêle de fonte, et tout ce qui me manque  
pour être en paix...

Les cerisiers parfumeront le vent.

Tu m'apprendras à lire comme tu me l'as promis?



## Un matin je ne me réveillerai pas

Depuis trois jours, il neige et je dois dégager la porte pour pouvoir sortir, mais je ne vais pas très loin parce que je n'ai plus la force de pelleter et je ne sais plus où lancer la neige!

Le fils Beard m'a permis de construire une cabane dans le bois, à dix minutes de marche de la ferme.

C'était le nouvel an il y a trois jours et j'ai dit au fils Beard « peut-être que je ne pourrai pas venir aider pour la traite, ma jambe gauche me fatigue et je tousse trop. Je ne veux pas vous donner ma toux, mais je vous donnerais bien ma jambe! ».

Il a ri et il m'a répondu qu'il ne voulait pas plus de ma jambe que de ma toux et de ne pas m'en faire. Il a ajouté que je reviendrais quand je serai mieux et que son garçon allait me remplacer. De toute façon, il le faisait déjà!

Puis, avant que je disparaisse dans la neige, il a crié « Willy viendra voir comment vous allez. OK? » OK!... Merci!

Longtemps j'ai rêvé de savoir écrire, de connaître les mots pour comprendre ce que j'ai dans la tête, mais je suis trop vieux maintenant, soixante et quinze ans!

Je ne comprends pas grand chose après tout ce temps, et ce que je comprends, pas besoin de beaucoup de mots pour le dire!

L'hiver c'est bien pour geler les perdrix, les lièvres, mais pas pour les légumes. Parfois je pêche des poissons et je peux attraper un canard sur le lac.

Quand j'étais petit, pas plus haut qu'une chèvre, j'ai vu madame Labonté ranger des choux, des patates, des navets et des carottes dans un grand cercueil de bois remplis de brin de scie, de foin et d'un peu de terre.

J'ai vu bien des choses qui m'ont été utiles, et j'ai marché dans toute la région pour les découvrir d'un endroit à l'autre. Les choses changent d'un endroit à l'autre!

C'est comme ça que j'ai appris, en silence, marche après marche.

Madame Labonté m'a répété sans arrêt que les légumes n'étaient pas dans un cercueil mais dans un bac. Moi je pense que ça ne change pas grand chose! Ils vont tous mourir!

J'ai ramassé beaucoup de bouts de chandelles l'automne dernier. C'est très important les chandelles, surtout l'hiver lorsque la noirceur s'agrippe au ciel vers quatre heures! L'automne, c'est ma saison.

J'aide les autres à ramasser et ils me donnent un peu de leurs récoltes et, en extra, des chandelles, des vêtements, des choses que je ne peux pas acheter au magasin général ou que je n'ose pas demander. Pour le reste, je me débrouille.

Avec mon canif, j'ai gratté des amis dans des bouts de bois. Un écureuil, Picou le porc-épic, un canard, un poisson, une moufette et une corneille.

J'ai fait une forêt avec des cailloux, des aiguilles et des cônes de pin et je place mes « grattages » dans cette forêt, et j'allume quelques chandelles pour écouter leur histoire avant d'aller dormir.

Et je me dis qu'un matin, je ne me réveillerai pas et que mes grattages resteront aussi seuls que moi, sans personne pour leur parler!

J'ai oublié qui était la deuxième épingle...

Chaque épingle sur mes collets porte le nom d'un ami disparu.





## Je ferme les yeux

Certaines nuits le froid s'installe comme un ami.

J'essaie de l'endormir et de le repousser gentiment en lui demandant de ne pas revenir demain, lorsque la porte sera bien fermée.

Mais il insiste.

Il cherche à me faire croire que bientôt il disparaîtra, qu'il me manquera!

Alors, je ferme les yeux, je m'enrobe d'écorces et je m'endors comme un arbre en espérant que la bûche dure jusqu'à l'aube!



## Seul

Et puis, subitement, les choses se sont bousculées dans son esprit.

Une sorte de tsunami, un obus qui vient tout ravager, et puis, impossible de comprendre!

Les souvenirs se sont décomposés, les pensées, déchiquetées. Tout a éclaté sens dessus dessous.

Tout, pulvérisé!

Après?

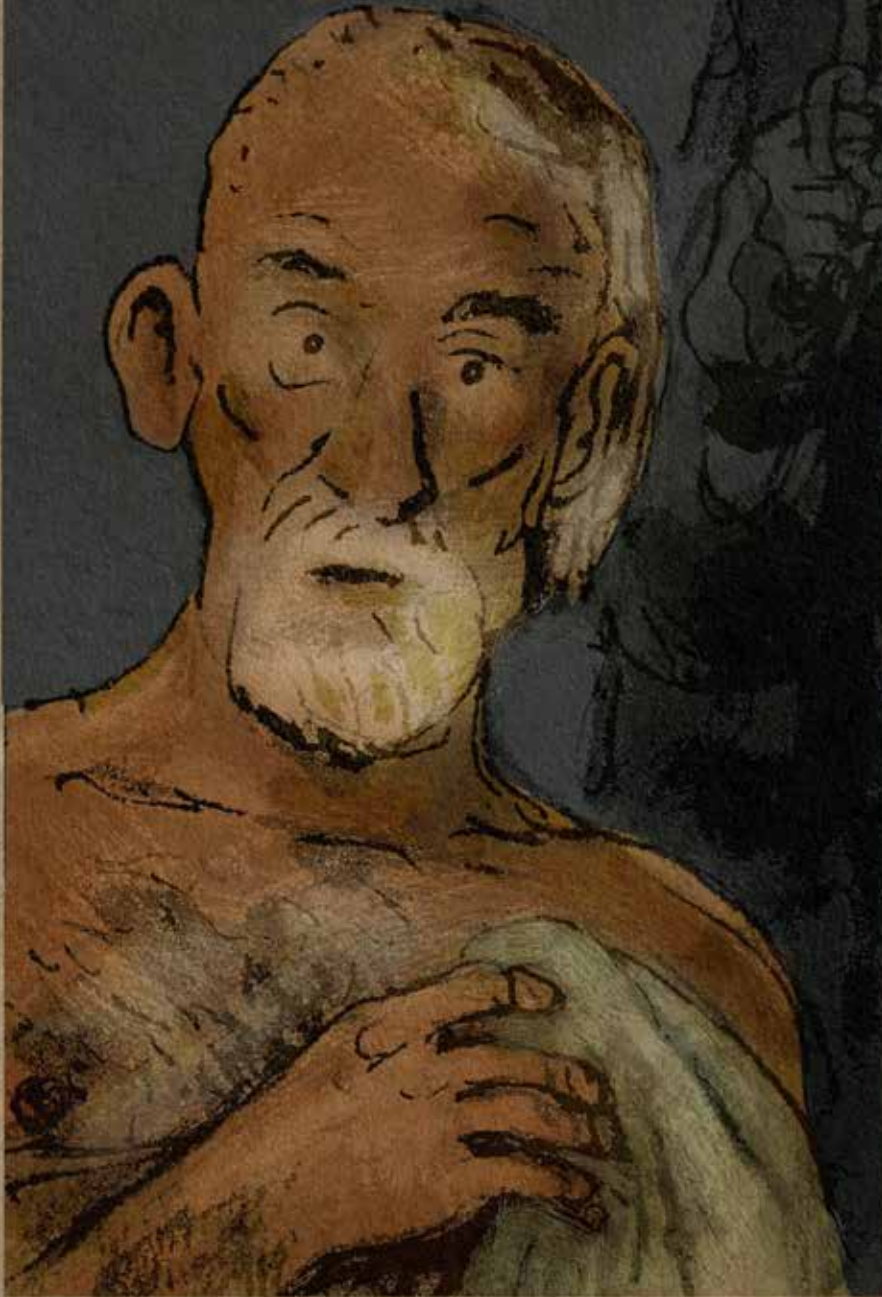
Après, un univers en décomposition, irréparable! Sa vie a sombré dans un gouffre où nulle part le regard ne pouvait s'ancrer, l'âme, se reposer.

Une prison aux murs lisses et gluants.

Depuis?

Une sorte de résignation amère, incontournable! Il était seul dans son domaine, abandonné par ses enfants, à se laisser décomposer par le vide sous le regard des plantes qui mouraient avec lui.

Je n'aime pas quand on me rase



Madame Beard s'approche de moi, affiche son plus gentil sourire et me dit : « David, je vous ai préparé trois tourtières et trois tartes, une aux fraises sauvages, une au sirop d'érable et une à la rhubarbe, qui sont congelées dans la remise près de l'écurie. »

Monsieur Beard et ses deux garçons me retiennent et me déshabillent. Je ferme les yeux pour cacher mon humiliation...

Madame Beard sourit et, avant de quitter la salle de bain, elle insiste : « Ces plats sont pour vous David, à condition qu'on vous lave, qu'on vous rase et qu'on vérifie qu'il n'y ait pas de saletés dans vos vêtements que je vais aller laver ! Soyez gentil avec mes fils, ils font ça pour votre santé ! »

Je n'aime pas qu'on me déshabille comme un poulet qu'on déplume avant de l'embrocher ! Le père et les garçons me plongent dans un grand baril rempli d'eau chaude comme s'ils me jetaient en enfer ! Madame Beard prépare toujours deux grandes serviettes avec lesquelles j'ai hâte de me couvrir parce que mon derrière, il est privé, autant que mon devant !

Je sors de ce baril tout ramolli, plissé et tremblant !

Monsieur Beard père me commande de sa voix autoritaire de ne pas bouger la tête, sinon il va me couper les oreilles en me rasant les cheveux ! J'ai intérêt à me calmer, parce que mes oreilles, j'en ai que deux et elles ne repoussent pas comme les ongles ! Les ongles !

Le plus vieux des garçons prend des ciseaux pendant que le plus jeune me tire sur les doigts et, tantôt, sur les orteils !

Je ne peux pas fermer les yeux plus que maintenant, et je fais des grimaces à chaque coup de ciseau !

Monsieur Beard s'empresse d'ouvrir la fenêtre alors qu'il fait un froid de pékan !

Chacun son tour, les garçons tournent la tête et se cachent le nez dans la manche de leur chemise avant de prendre une grande respiration. Je ne peux pas expliquer pourquoi ! Je n'ai pas besoin de me cacher le nez dans la manche pour respirer, même nu !

Après toutes ces opérations, je ne reconnais plus mon odeur, je sens comme les feuilles mortes à l'automne ! Madame Beard fabrique des savons avec de la cendre et ça enlève toutes les odeurs. C'est affreux.

Mais je sais qu'après ces tortures, je serai plus léger et je pourrai aller prendre les provisions laissées par madame Beard dans la remise. Madame Beard a fait sécher mes vêtements et me donne quelques chemises de son mari et un pantalon du plus vieux. Tout sent rien ! C'est déroutant.

Je rassemble mes vieux vêtements lavés dans mon baluchon, j'enfile mes bottes qui sont les seules à me rappeler mon odeur, je m'efforce de faire un sourire à toute cette gentille famille qui aime me torturer une fois par année avant de m'offrir des gâteries.

C'est le prix à payer ! Les tourtières de madame Beard sont divines et valent bien quelques minutes en enfer !

Et puis, je cours à la remise !



## Attiré par la lumière

Pour la première fois depuis des jours, je tourne la tête vers le crépuscule, attiré par la lumière à l'horizon.

Il y a si longtemps que je marche dans cette forêt, que je me faufile entre le grillage des branches auxquelles s'accrochent mes vêtements, tout mon bagage.

Je ne vois plus rien d'autre que des branches, des feuilles, des arbres et, rapidement, la nuit.

Par moment, j'oublie qui je suis, d'où je viens et pourquoi je suis ici, comme si toujours j'avais été en cet endroit, immuable.

Comme si le ciel m'avait appelé pour que je reconnaisse son étendue, sa grandeur, son immensité!

Je m'arrête soudain avec l'envie de m'asseoir et de passer la nuit ici, devant la majesté de ce paysage d'automne. Je suis envahi par un profond sentiment de légèreté!

Détaché de moi, détaché de mes peurs, de mes attentes et de mon corps.

Je ne saurais pas traduire le flot d'impressions dans lesquelles mon regard et mon âme se perdent.

Mais de tout mon cœur, je veux m'en imprégner avant de reprendre la route demain.

On m'avait demandé de tracer un sentier et je voudrais effacer toutes les traces qui m'ont conduit ici pour rester seul devant ce spectacle, pour que personne ne vienne le troubler!



## Le courage d'être lâche

Peut-être j'aurais pu acheter un coin de terre sur la colline à Sutton d'où l'on voit le mont Pinacle ?

Peut-être j'aurais pu construire une cabane avec fenêtres et poêle de fonte ? Peut-être aussi un foyer de briques avec cheminée et des lits pour les chats autour ? Et une table avec une chaise, peut-être deux ?

Pas plus !

Et dehors côté Abercorn, peut-être j'aurais pu planter un potager avec navets, oignons, patates, carottes, choux... et avoir quelques poules pour les œufs ?

Peut-être quelques chèvres et quelques moutons et un chien pour garder le troupeau ?

Partout dans la région les gens font ça et ils ont l'air contents. Peut-être pas toujours heureux, mais souvent contents lorsqu'ils attrapent une poule pour la manger avec un bouilli de légumes du potager...

Un bœuf, une vache ou deux pour le lait et peut-être des veaux ? Ils sont contents d'avoir tout ça, les gens autour. Peut-être je serais content aussi avec tout ça ?

Mais pour acheter un bout de terre, même grand comme une nappe, il faut des sous et je n'ai que des épingles...

Une cabane, des fenêtres, ça ne bouge pas beaucoup, ça reste sur place avec le poêle de fonte et les lits pour les chats ! Alors il faudrait que je reste là aussi, pour prendre soin des chats, des poules, du potager, des vaches !

## Le courage d'être lâche

Les gens ils sont contents des choses qui ne bougent pas, des animaux qui restent avec eux et qu'ils peuvent garder, et ils n'ont plus le temps de vagabonder!

Peut-être je suis lâche?

Peut-être je préfère suivre les ruisseaux, les rivières, et longer les montagnes?

Peut-être j'ai envie de regarder les pommiers pousser à Dunham ou à Frelishburg et grimper sur Pinnacle pour voir la frontière de Richford au Vermont? Peut-être je préfère cueillir les mûres et les fraises sauvages, et les framboises et les raisins sauvages?

Ça pousse tout seul, pas besoin de toujours être là pour surveiller. Être là au moment de cueillir, c'est tout!

Tous les jours au même endroit, tous les jours, du matin au soir! Avec les enfants qui aident la ferme. Il faut les nourrir, au moins deux fois par jour! Tous les jours pareil!

Les gens ne bougent pas, sauf parfois à l'automne pour aller à la foire de Brome ou au marché. Ils y amènent leurs vaches, leurs chevaux, leurs cochons, leurs poules, du foin, du miel, plein de choses qu'ils veulent vendre et qu'ils n'aiment plus...

Et ils reviennent à la maison avec d'autres animaux, ou sans animaux, et de nouvelles choses qu'ils n'aimeront plus et qu'ils revendront à la prochaine foire!

Leurs enfants grimacent, tristes d'avoir perdu un poulet ou un chaton ou un porcelet. On leur avait fait croire qu'il leur appartenait.

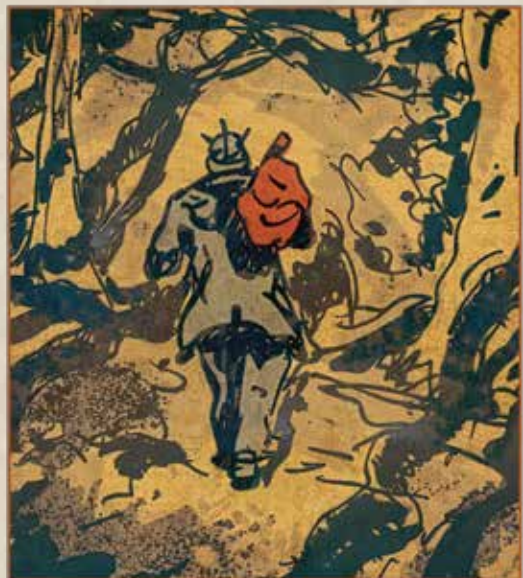
Une autre promesse dans le trou des promesses invisibles! Il faut du courage pour traîner tout ça!

Si la lâcheté me fait marcher, voir chaque jours de nouveaux paysages, parfois de nouveaux visages, de nouveaux animaux, de nouveaux nuages, alors, je suis très lâche!

Je ne pourrais pas être lâche avec tous ces bagages, ces moutons derrière moi, et un chien qui court et les poules qui voudraient se sauver poursuivies par les chats... Et que ferais-je des chaises, du poêle de fonte?

Je suis fait pour rester lâche et pour humer le parfum des champignons dans les sous-bois, l'automne, pour cueillir ce que la Nature a fait pousser pour moi sans me retenir! Je n'ai qu'à marcher, tout simplement, comme un lâche!

Peut-être je suis heureux et très content comme ça après tout! Le courage de rester sur place, ça n'est pas pour les lâches!





## Edgar Allan Poe

À l'époque (1860-1900), Agnès (Fourdrinier-Labonté), la mère des garçons (Léo et Théo), cumulait plusieurs petits emplois et, entre autres, elle vendait des livres dans une librairie.

Chose étonnante, il y en avait plusieurs, trois, peut-être même quatre, alors qu'aujourd'hui de librairies, zéro!

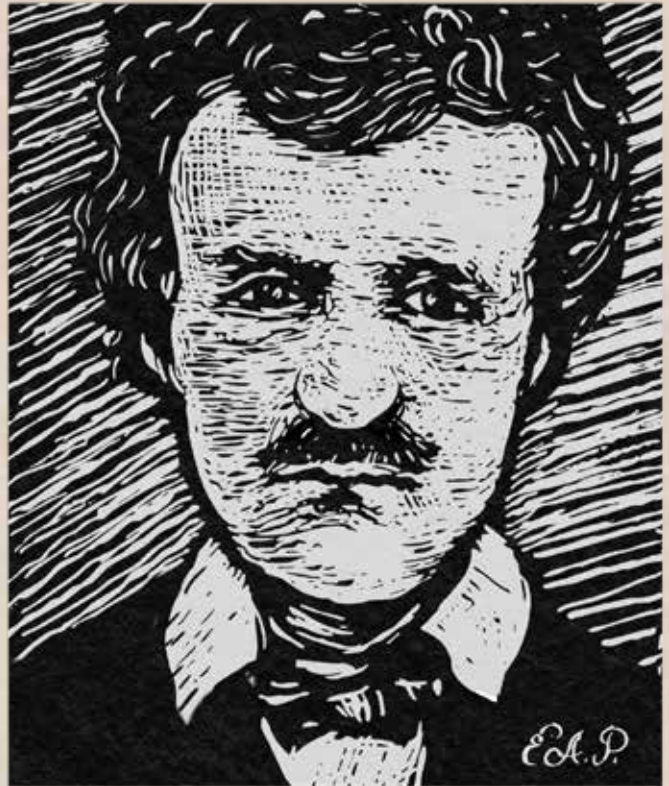
Comme on l'imagine, Agnès était une passionnée de « lecture » (je crois que la « littérature » n'était pas un terme à la mode, mais je peux me tromper!).

Il n'était certainement pas très utilisé dans ce village en effervescence qu'était Waterloo, où l'on devait parler plutôt de réseaux ferroviaires, d'usines de fabrication de briques, de chaussures, de poêles, et de toutes ces nécessités indispensables aux premiers habitants-pionniers.

Néanmoins, Agnès adorait la lecture, et elle avait découvert d'un certain monsieur Poe un poème étrange qui la fascinait, *The Raven* (traduit, étrangement selon moi, par Baudelaire, et pire, par Mallarmé; chacun ses goûts!).

Peut-être est-ce là la source de sa propre sympathie pour les *Corvus* (voir l'opus 2, *Le huis clos*)?

Si bien qu'Agnès en avait fait une « gratouille » (carton noir gratté), que voici.



## Ils m'ont convaincu

Ils m'ont convaincu de prendre la direction  
des Cantons-de-l'Est.

Après l'incendie de ma ferme, je me suis  
finalement décidé à prendre la route après  
toutes les recommandations qu'on me  
prodiguait.

Sois prudent!

Tu ne peux pas te permettre la moindre  
blessure en forêt, la moindre entorse.

Regarde où tu mets les pieds, les mains, la  
tête. On n'y pense pas, la tête, mais sans elle,  
que faire?

Si tu suis un cours d'eau, évite les pierres  
poisseuses et verdâtres.

Aiguise bien ta hache et ton couteau!

En hiver, assure-toi que l'eau soit bien gelée.

Ouvre l'œil, mais aussi les deux oreilles!...

Et sans doute l'autre œil!

N'oublie pas d'apporter une corde,  
des pierres d'allumage pour le feu, des  
chandelles, quelques chiffons...

C'est à croire qu'on voulait se débarrasser de  
moi!

Et je suis parti.

Pendant la marche, on réfléchit.

Il n'y a que ça à faire à part être vigilant.

Toujours vigilant...





### À quoi tu sers

«Théo, à partir du moment où tu sauras comment servir les autres, tu n'auras plus besoin de savoir à quoi tu sers!»

Maman Agnès, numéro 18300206, me répétait toujours la même chose lorsqu'elle voyait sur mon visage un regard d'impuissance et de tristesse, et lorsque je lui demandais, un débile comme moi, à quoi ça sert ?

Maman Agnès, numéro 183000206, nous a quitté, Léo et moi, il y a un mois déjà.

## Monsieur Polish

Maman nous racontait comment elle avait demandé la permission à « Mister Polish » de poser pour elle, mais surtout, celle de pouvoir photographier son chat, « Mister Polish ».

Nous étions confus, Théo et moi, parce que nous ne savions pas si « Mister Polish » était le nom du chat ou celui de son propriétaire. Les gens avaient fini par appeler monsieur Kaminski du nom de son chat ! Vas donc comprendre les gens, ma chère nièce !

Monsieur Kaminski l'avait autorisée à le photographier avec son chat, « Mister Polish », dans les mains. Elle le remercia gentiment et lui demanda pourquoi il avait baptisé son chat « Mister Polish ».

Il lui raconta alors qu'avant de partir de New-York pour s'installer dans les Cantons-de-l'Est, il était débardeur au port de New-York.

Un jour, celui-là même où il avait décidé de quitter cette ville, il « débarquait » un navire qui arrivait d'Europe, et il avait appris qu'il y avait à bord des passagers venus de Pologne et, parmi eux, un petit chat dont personne ne voulait.

Le lendemain, il prenait la route vers le Québec avec dans ses bagages, c'est à dire quelques vêtements, une hache, des ciseaux et tout ce qu'il pouvait transporter facilement, le chaton qu'il avait baptisé « Mister Polish ».

Lorsqu'il est arrivé ici, monsieur Kaminski a fait barbier et guérisseur pour ceux qui le voulaient, mais il était surtout un excellent forgeron !

Je te raconterai un autre jour l'histoire de « Mister Polish », et des photos que maman a prises de lui, ma chère Angèle (voir l'opus 2, *Le huis clos*) !





## Ma vanité

J'ai cru, comme tous les faibles,  
que j'avais quelque chose à dire  
et, comme tout les faibles, je l'ai  
dit.

Les faibles, je crois, ont droit à leur  
parole.

Leur faiblesse, c'est de ne pas y  
croire.

Mais qui sont les faibles ?

Ceux qui ne comptent pas en biens  
ce que d'autres appellent réussite ?

Ceux qui ne voient pas dans la  
possession, dans l'accumulation  
de choses, la route de leur  
épanouissement ?

Peut-être seulement ceux qui ne veulent pas porter sur  
leurs épaules tout le fardeau de la bêtise humaine !

Peut-être aussi ceux qu'on ne voit jamais même lorsqu'ils  
sont devant nous ?

Ceux qui ont le courage d'exister dans le silence et de  
résister à la soumission matérielle par la force de leur  
créativité ?

Leur faiblesse alors est une grande richesse !

## Le chant du merle

Cette nuit-là, au beau milieu de juillet, quelque chose s'est gravé à jamais dans l'âme et dans les os du petit David Wells.

Était-ce l'appel des corneilles au lever du jour, ou le chant plus mélodieux du merle d'Amérique?

Depuis quelques jours, il avait observé les silences plus prononcés d'Orthie, cette femme qu'on disait sa mère. Cette mère qu'il reconnaissait à peine.

Mais qu'est-ce qu'une mère?

«Viens le petit, marche, tiens-toi debout, avance... Tu pues! Il faut encore te torcher!»

Madame Beard était peut-être une mère. Elle prenait ses petits, les cajolait, leur souriait. Elle leur parlait, comme elle parlait aux brebis, aux chats, aux poules et aux vaches.

Orthie, jamais.

C'était, oui, le chant du merle qui l'avait réveillé. Mais le petit Wells ne dormait pas vraiment dans l'humidité de cette grange où le foin lui piquait le dos à travers une vieille couverture de laine qui lui collait à la peau.

Il le connaissait, ce merle. Il avait appris à mémoriser son étrange phrasé en sifflements harmonieux. Il avait même repéré son nid. Ce sont des choses que peuvent faire des enfants de cinq ans qui respirent la Nature.

C'était bien le « ventre orange » qui chantait près du poulailler. On le distinguait aisément à travers l'œil de bœuf de la grange, perché sur une branche bien visible, découpée devant un ciel rose, comme un coup de plume sur une feuille de papier. Et si on tourne la tête, on découvre que le grabat d'Orthie est vide. On comprend qu'il

se passe quelque chose. En réalité, on ne comprend pas ce qui se passe. On cherche.

Le menton appuyé sur le dos de la main agrippée au cadre de bois de la fenêtre sans vitre, David Wells sait déjà où poser son regard alors qu'il entend le hennissement de la vieille jument dans l'écurie.

Il reconnaît bien les plaintes de cette jument. Il en connaît aussi l'odeur.

Tout près de la porte de l'écurie, au pied du puits, il aperçoit un baluchon.

Déjà, il devine la suite comme on lit les images d'un livre, lui qui ne lira jamais.

Elle va atteler la jument, prendre le baluchon et disparaître.

Elle va disparaître comme un fantôme dans ses rêves, et il ne la reverra plus jamais. Il ne l'entendra plus jamais lui crier qu'il pue.

Elle va s'effacer de sa mémoire, ainsi que tout ce qu'elle ne lui dira jamais, comme à l'automne disparaîtra le merle. De sa mémoire, mais pas de ses os.

Et lui?

Le merle reviendra au printemps, Orthie, jamais. Elle lui lègue le silence, le vide et la colère, et tout ce qui meublera sa vie.



À cinq ans, il a la vie devant lui pour comprendre.

Qui voudra de lui? Pourquoi comprendre? Le merle reviendra-t-il au printemps?

(David Wells, 1870-1954, abandonné par sa mère à l'âge de cinq ans.)



## Dans Shefford en Canada

Le Canada nous offre des terres dans les « townships », pourvu qu'on défriche et qu'on ouvre des routes.

Ce serait une bonne occasion pour nous de repartir à zéro, de fuir ces guerres qui minent notre vie!

Je ne peux pas prendre le risque d'amener toute la famille dans un endroit à peine exploré.

Je dois partir seul, avec une pétition en main.

Tu pourras t'occuper des garçons et tenir la ferme jusqu'à l'automne prochain.

Si je pars maintenant, j'arriverai pour novembre et j'aurai le temps de me construire un abri pour l'hiver.

Je reviendrai au milieu de l'été, et si tout va bien, nous repartirons tous dans un an.

Tous, toi, les garçons, et même Bark, le chien. Nous serons tous ensemble.

Je me débrouillerai, rassure-toi!

D'autres sont partis avant moi et ils ont déjà tracé des routes. J'en ouvrirai d'autres, une fois arrivé dans Shefford, au Canada!



## Détachez-vous mon enfant (Lettre à Angèle Labonté)

Je suis lié comme tu l'imagines, ma chère Angèle, par le secret du confessionnal, mais je peux sans hésiter te révéler les dernières paroles que j'ai dites le jour où j'ai décidé de le quitter!

Ce jour-là, j'ai compris de manière définitive que ma place n'était plus au sein d'une église qui s'approprie les secrets des pauvres gens pour ensuite mieux les contrôler.

Tous ne pensent pas comme moi, et j'ai déjà imaginé, dans ma belle candeur, que mon rôle était de leur pardonner et de les aider.

J'ai compris aussi qu'il valait mieux, pour aider les âmes, sortir de cet édifice! Qu'il fallait comme eux s'immerger dans la vie pour mieux

la comprendre et, avant tout, pour mieux connaître la profondeur de leur affliction!

Théo ton père avait compris cela bien avant moi! Il m'a mis sur la route un jour alors que je rageais de ne pas le comprendre. Il m'a dit que pour cela, il fallait que je sois lui!

Comment peut-on être Théo? L'abnégation a des limites que je suis incapable de franchir.

J'ai compris que le vrai péché de toutes ces âmes qui s'agenouillaient à mon côté pour que je les écoute, pour que je devienne ce qu'elles sont, pour que je connaisse leur souffrance et que je leur pardonne, était d'être prisonnières d'une solitude qui les étouffait.

Alors un jour, peu après le décès de Théo, un homme que tu ne connais pas m'a demandé de le confesser.



## Détachez-vous mon enfant

Je savais qu'il allait encore me mentir et vouloir m'entraîner dans la tristesse de ses morbidités érigées en excuses, que seul le pouvoir divin pouvait lui pardonner, comme s'il les cautionnait d'avance!

Je ne pouvais pas lui refuser cette demande comme on refuserait de vendre un détergent à un client tout souriant. Salissons le plancher puisque quelqu'un le lavera pour nous!

Le pardon nous sera accordé pour avoir battu nos enfants, trompé notre femme, tué nos proches?

Profitons de cette largesse divine d'un Père qui nous aime au point de tout oublier?

J'en avais la nausée! Je ne suis pas à la hauteur de Dieu ni de ses desseins.

Je ne peux pas cautionner le mal par le pardon, par l'oubli, et encore moins par l'amour. Quel sorte de messenger serais-je?

Ma place n'était plus auprès d'un « père » que je ne comprends pas mais en qui je crois encore.

Il est venu à l'heure dite, s'est agenouillé.  
« Mon père pardonnez-moi... » et avant qu'il ait terminé, je lui ai dit ceci: « Détachez-vous mon enfant, détachez-vous de tout. »

J'ai laissé s'installer un certain silence. Je sentais sa déroute.

Détachez-vous de l'amour s'il vous conduit vers l'adultère. Détachez-vous de lui puisqu'il ne vous apporte qu'insatisfaction et mécontentement!

Détachez-vous de vos enfants si vous ne voyez en eux que des occasions de libérer vos colères, votre rage.

Confiez-les sans attendre à ceux qui sauraient les écouter, les entendre, les aider et, surtout, les aimer!

Détachez-vous de l'Église, de moi, de ce confessionnal, puisque je vous y retrouve trop souvent et toujours pour les mêmes mensonges! Tout cela n'est qu'un poids pour vous. Libérez-vous! Libérez-moi!

J'ai entendu un léger bruit comme si le prie-Dieu s'écrasait sous ses genoux...

Une sorte de bégaiement aussi. Peut-être un râle.

Il s'est agrippé à l'accoudoir.

Il n'était plus très jeune, ni très souple, et j'avais le sentiment de lui avoir enfoncé des clous dans les genoux.

J'avais le cœur sans doute aussi opprimé que le sien, et pourtant, je me sentais libéré.

Je me suis levé avant lui, je lui ai ouvert la porte en lui disant d'aller se faire pardonner par Dieu, et non par moi, et je lui ai offert de l'accompagner s'il se sentait trop faible.

Pleurait-il?...

(Cette lettre, Léo ne l'a jamais postée.

Il a invité sa nièce à le rencontrer le 31 décembre 1899, préférant lui parler de vive voix. Voir l'opus 2, *Le huis clos*.)



Déjà au paradis!

Je pense que le soleil lui a brûlé la cervelle au vieux monsieur Lapierre!

Alors que je pioche comme un damné sur ces cailloux d'enfer, il me dit: « Le bonheur n'est pas dans un moule mon garçon, et tu dois souffrir pour fabriquer le tien! »

Je le regarde comme on regarde un verre de terre au beau milieu d'une pomme.

Je lui ai peut-être envoyé une grosse pierre sur la tête pour qu'il dise de telles sottises?

Et si je dois souffrir pour fabriquer mon bonheur, alors je suis déjà au paradis!

J'y suis depuis longtemps!

## Sur le chemin de la détresse

### Orthie

*L'histoire de quelques personnages qui font partie du décor d'une certaine époque. Une époque ni toute blanche ni toute noire. Ici, fictive et romancée, celle d'Orthie Spaulding, mère de David Wells né en 1870. Personne ne connaît vraiment la vérité. Ni sur quelle route, ni à quelle heure. Ni pourquoi. La vérité disparaît après l'événement et se transforme dans la mémoire des protagonistes.*

*Sur un chemin qui conduit vers la détresse, une jeune fille se perd dans la tourmente de ses réflexions, Orthie, 16 ans, tout juste sortie de l'enfance.*

*Elle vient de donner naissance à un garçon qu'elle a baptisé David, du nom de son père, un jeune homme à peine plus âgé qu'elle et dont elle n'a plus de traces tellement il a su s'effacer à jamais de sa vie.*

Je n'aurais jamais dû écouter les histoires de ce morveux de Wells qui m'a mis ce bébé dans le ventre! Lui avec ses petits yeux comme des larves noires et visqueuses!

Lui avec ses lèvres moites et bleuies!

Lui et son corps huileux et puant!

Je lui crèverai les yeux si je le retrouve!

Pourquoi je n'ai rien dans la tête? Pourquoi les garçons ne cherchent que mes seins, mes jambes?

Pourquoi ce n'est pas eux qui font les bébés?

Je voudrais bien le voir avec ce crapaud dans les bras, à se faire téter la poitrine!

J'aurais voulu le voir ce Wells, à quatre pattes dans le fossé, le cul en l'air, alors qu'une chose molle et criarde lui sortait d'entre les jambes!

J'aurais dû l'abandonner, mais les Beard ont entendu mes hurlements et ils sont venus prendre l'enfant...

Et je les ai suivis. Et je suis là à m'arracher les cheveux dans cette charrette!

C'est des bonnes gens les Beard. Madame Beard a soigné ma rougeole comme si j'étais sa fille.

J'aurais voulu une mère comme ça au lieu d'une folle qui me tape dessus avec des bouteilles de whisky!

J'ai même pensé que madame Beard pourrait... mais pas avec un enfant. Je suis de trop dans cette vie d'ordures, bonne à recevoir des coups, à me laisser berner, à ne rien comprendre.

Ils ont plusieurs chevaux les Beard, alors j'ai attelé la jument Biskit et j'ai galopé plus loin que l'horizon, vers le bas, presque à la frontière. Là, derrière les montagnes où on ne me retrouvera pas!



Ils dormaient.

Moi et la jument, pas de bébé.

Moi et la jument seulement, très seulement.

## L'homme qui marchait

Quand toutes les pommes tombent dans le même panier, ce n'est pas par miracle, et ce n'est pas bon pour ceux qui n'ont pas ce panier!

Le plus triste, c'est qu'elles vont pourrir si on n'en fait pas bon usage!  
Personne n'en profite, même pas l'idiot qui les a cueillies!



Ceux qui veulent tout ne donnent rien.

La vie me l'a répété souvent.

Ceux qui donnent tout ne demandent rien.

Je le sais.

Le monde est drôlement fait!

À quatre-vingts ans, tout ce qu'on peut changer, c'est en marchant!

À vingt ans aussi.

Pas nécessaire d'attendre d'avoir quatre-vingts ans!

J'ai usé mon corps et toute son armure en marchant pendant des années, seulement pour libérer mon âme de la peur de perdre ce que jamais elle n'apportera à mon dernier voyage!



### Sur l'autel de vos ambitions

On ne peut plus vous croire.

On ne peut plus écouter vos mensonges et souffrir les promesses que vous vomissez.

On ne pourra se souvenir de vous avec respect que si vous respectez la Terre qui nous appartient, mais que vous pillez uniquement pour vous, sans partager.

Vous n'arrachez de nos lèvres que le mépris, l'indignation et l'horreur!

Vos sacrifiez sur l'autel de vos ambitions l'âme et le bien de tous. Comment pourrions-nous supporter plus longtemps la guillotine sourde et aveugle que vous maintenez sur nos têtes?



**Comment c'était sur les rails?**

Quand on me demande : comment c'était la construction du tronçon ?

Je leur montre mes mains calleuses comme la peau d'un poisson. Ils attendent que je réponde quelque chose de plus évident. Alors je prends leur main molle et douce dans ma patte rugueuse, je la serre doucement, et ils sursautent un peu.

Ensuite, je plonge au plus profond de leur regard et je dis : « quand vous aurez des mains comme l'écorce d'un érable, râpeuses comme une pierre des champs, vous ne me poserez jamais plus cette question.

Vous connaîtrez la réponse. »

Ils attendent encore plus de précision, plus de vérité, comme si c'était possible!

Et je termine en annonçant : « ce jour-là, jamais plus vous ne voudrez manger de lièvre, de brochet, d'écureuils et de haricots! »

Et je ris.

## Chaque coup de hache

Je vous dirais, chers fidèles, que pour faire lever les esprits, il faut les nourrir de la bonne façon.

Il est faux de croire que les gens ne comprennent pas. Certains sont peut-être plus lents, mais ils finissent par comprendre.

Il y a toujours en nous quelque chose qui cherche et quelque chose qui résiste, quelque chose qui ne veut pas bouger.

Chaque coup de hache donné dans l'obscurité laisse pénétrer un peu plus de lumière.

Chaque effort retenu, au contraire, épaissit la noirceur.

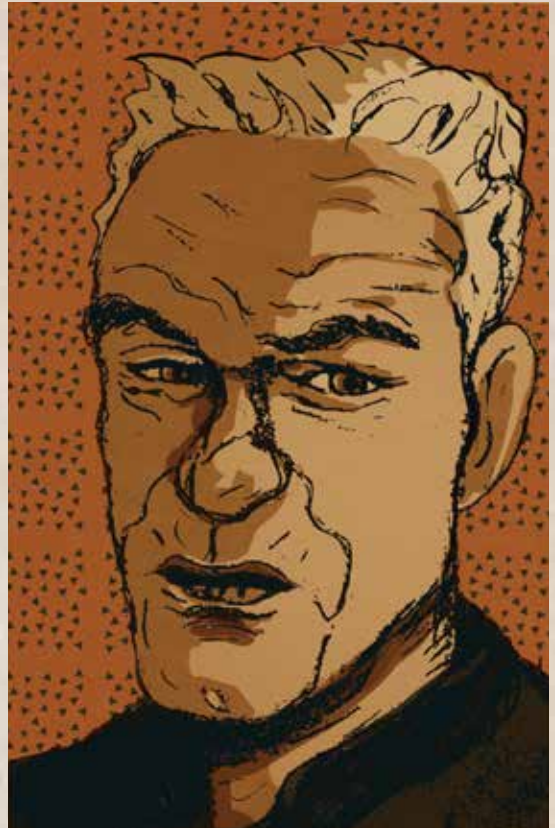
Je ne vous dirai pas quoi faire pour éveiller vos âmes et vos esprits.

Je suis venu aujourd'hui pour vous faire mes adieux en espérant que vous garderez de mes paroles ce qu'il y a de plus sage!

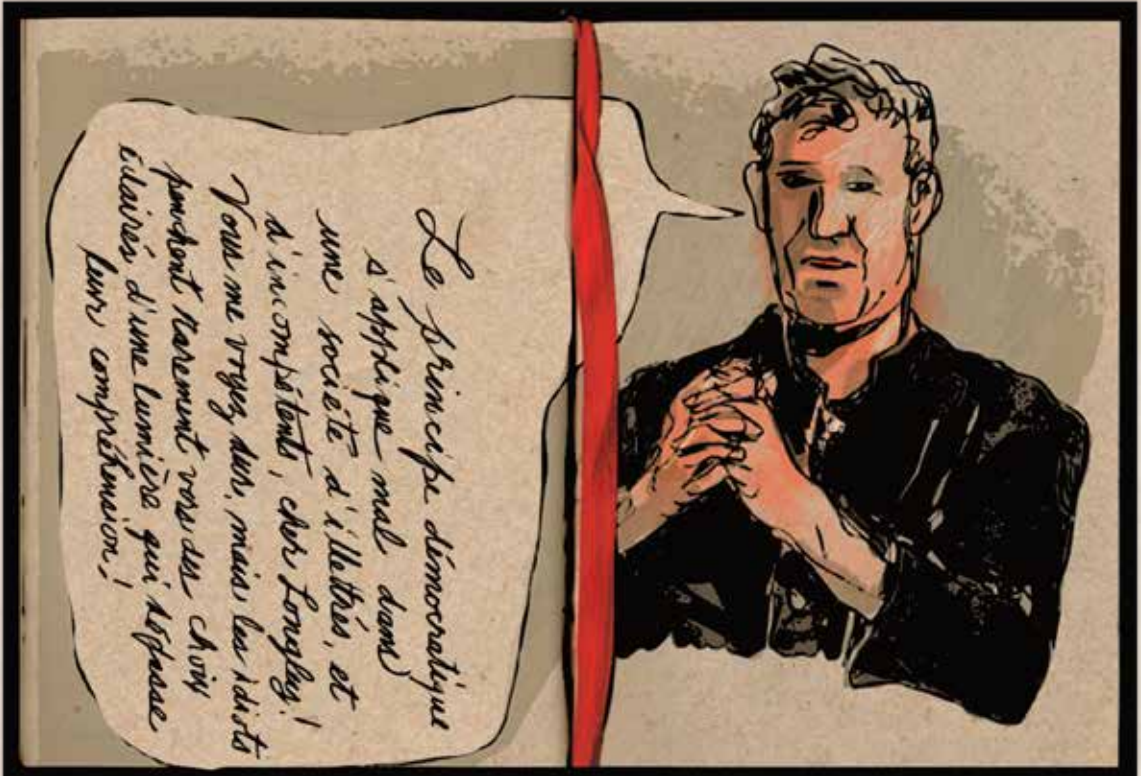
Quelques-uns parmi vous savent déjà et en fait, donc, vous le savez probablement tous... que je quitte la prêtrise pour répondre à un appel, à une passion plus laïque qui me conduira vers l'architecture! Vous me reverrez sûrement dans cinq ans, qui sait (voir l'opus 2, *Le huis clos*)?

Je me souviendrai de vous comme on se souvient d'un ami, de sa patience, de sa compréhension, et je sais déjà que votre générosité et que votre bonté me manqueront!

Soyez aussi patients avec mon successeur que vous l'avez été avec moi!



## Principes



Le principe démocratique s'applique mal dans une société d'illettrés et d'incompétents, cher Longley! Vous me voyez dur, mais les idiots penchent rarement vers des choix éclairés d'une lumière qui dépasse leur compréhension!



L'espoir, c'est la terre qui meuble  
notre âme. Si on ne la travaille  
pas, il n'en sortira rien!



si on  
attend que  
la pluie fasse  
croître des  
miracles dans  
un sol où on n'a  
rien semé, il  
n'en sortira  
rien!

## Comme le fils d'Armand



Il y a des jours, on croirait que le ciel nous punit sans raison avec ces ruisseaux de pluie qu'il nous jette sans arrêt sur la tête! Je ne vais plus rester longtemps dans l'écurie de monsieur Armand.

Lorsque j'ai quitté les Beard, il m'a préparé un petit coin au fond de l'écurie sur le plancher au-dessus des chèvres et des chevaux.

— C'est temporaire, mon garçon. Tu pourras rester ici jusqu'à temps que tu trouves un petit travail et à condition que tu t'occupes des chèvres. Tu sais comment traire?

— C'est comme pour les vaches et le lait est meilleur!

Depuis cinq jours, il pleut.

Cinq jours que monsieur Armand attend avant de semer, sinon les grains vont pourrir. Il n'est déjà pas content, comme tout le monde, mais il ne veut pas perdre ses grains et ses récoltes! Alors là, ils serait dévasté!

On attend.

Moi, dans l'écurie, en regardant les chèvres à travers les ouvertures poussiéreuses des vieilles planches. Parfois une chèvre me salue. Bèèè!

Au dessus des bêtes, la pluie tambourine comme une enragée en crachant des cailloux sur le toit de tôle.

Monsieur Armand m'a donné un couteau et quelques couvertures que j'ai ajoutées à celles que madame Beard avait enroulées près de mon petit baluchon.

Elle souriait toujours madame Beard, et elle ne lésinait sur rien. Jamais sur les sourires! Maintenant, elle vit dans les nuages.

— Tu dois apprendre à bouturer, mon garçon, à marcotter, à greffer pour assainir et pour multiplier les plantes, les arbustes.

Comme ça, tu pourras trouver du travail plus facilement, mais surtout, tu pourras produire des plants pour te nourrir. Il faut commencer maintenant, je vais t'apprendre!

« Un arbre, c'est vivant qu'il m'a dit. C'est doux et parfumé. Les pommiers surtout, c'est comme des mains qui cherchent le ciel.

Une lame, c'est des millions d'années avant d'arriver chez le forgeron! ».

Il en sait des choses monsieur Armand. Et il sait comment me les apprendre.

Les pommiers, avec cette pluie, ils ont perdu toutes leurs fleurs et les gros pétales sont tombés près du potager, comme une neige flétrie.

J'espère que le pollen a eu le temps d'être fertilisé pour donner quelques fruits?

Je ne sais pas beaucoup de choses. Sur tout et sur rien.

Je ne sais que ce que les gens comme monsieur Armand, madame Winona, les Beard et d'autres, veulent bien m'apprendre.

Je ne suis pas comme le fils de monsieur Armand, Gilles, qui fait sa quatrième à l'école du rang sur la bute, juste derrière la voie ferrée près du ruisseau.

Avec cette pluie, il n'y a rien d'autre à faire que de penser. Et lorsque je pense, il n'y a que des questions dans ma tête, entre les souvenirs parfumés de cèdre ou de sapin collés au bout de mes doigts, ou ceux de la chorale de grenouilles près des marais, collés dans mes oreilles.

Alors j'imagine que je suis comme Gilles, cheveux coiffés, avec des vêtements bien blanchis, avec des

bottes sans crottin et quelque chose de brillant dans le regard, qui le rend plus respectable que le gros Lester Brixes, aussi morveux que son chien.

Gilles aussi a un chien, Tougri, beaucoup plus gentil que le chien de Lester.

Je ne lis pas assez bien pour comprendre tout ce qui se cache dans les livres de Gilles, des secrets que je ne connaîtrai jamais.

Madame Winona l'institutrice m'a appris un peu d'alphabet en jardinant, pendant les vacances scolaires.

— Le vocabulaire David, c'est les mots qui décrivent le monde. Tu peux l'apprendre ailleurs que dans les livres à condition d'être très attentif, de bien écouter ce que les gens disent, de poser des questions, mais toujours discrètement...

Discrètement ?

Elle me disait des phrases comme ça, madame Winona, pour semer quelque chose dans mon cerveau.

Moi, j'ai toujours le sentiment que mon cerveau, c'est comme un potager, comme un jardin, et qu'il faut y semer régulièrement des graines de connaissance ! Même l'hiver.

Il y a des mots qui entrent, d'autres qui ne parviennent pas à entrer, et quelques-uns qui finissent par rester !

Lorsqu'il pleut comme aujourd'hui, je répète en litanies ceux qui sont restés pour les empêcher de partir ! Je manque de mots, il ne faut pas que je perde ceux qui restent !

J'aimerais bien pouvoir les cultiver comme on cultive les radis, les carottes, et avoir plus d'images pour nourrir mon cerveau !

Alors, en attendant que la pluie cesse, j'ai pris le couteau de monsieur Armand pour sculpter un poisson dans une branche de pommier ramassée près de l'écurie.

J'aime gratter les branches de pommier.

C'est le cinquième « grattage » depuis une semaine. Je pourrai les mettre dans le ruisseau, et peut-être je les retrouverai en bas, dans la vallée...

Je fais très attention de ne pas sculpter mes doigts, comme monsieur Armand le répétait en riant ! « Le talent ça vient avec les doigts.

Ne les coupe pas ! ».

« Ce sera toi le dessinateur des pommiers, me répète monsieur Armand.

Toi, le chien Tougri et moi, nous savons parler aux pommiers... Prends soin de ce couteau, ne le perds pas ! ».

Lorsque les gens prennent le temps de me parler, j'écoute. Ils ont beaucoup plus à m'apprendre que ce que je pourrais leur apprendre. Je ne vais pas jouer au plus fin avant de le devenir !

Tougri est venu me rejoindre. Il sait grimper dans l'échelle de la grange. Il ne sait pas descendre. Alors il saute par la fenêtre cassée dans le tas de foin tout trempé par la pluie et pressé comme une vieille semelle.

Je pense que c'est Gilles qui lui a ouvert la porte. Il est aussi gentil que son père.

Avec cette pluie, mes poissons se rendront peut-être au fleuve, peut-être à la mer ?

On m'a parlé de ces choses-là en pointant la main vers le sud et vers l'est, là-bas, par en haut.

Le fleuve, la mer, que je ne verrai jamais sauf dans mes rêves. Ça respire le sel, me dit-on. Je ne sais pas si je respire dans mes rêves.

Peut-être mes poissons deviendront des baleines ?

Peut-être je pourrais vivre dans une baleine comme Joe Nasse?... Il est parti de loin, paraît-il ! Personne ne sait s'il va revenir... ni quand ?



Mon dos entend tout et ce que les gens ne disent pas avec des mots. Ils le disent avec des regards! «...C'est un bon à rien, un paresseux, un lâche!» Comment peuvent-ils savoir cela? Comment peuvent-ils le penser? ... Peut-être je suis tout ça... mais je ne suis pas sourd!



Je peux lire qu'ils ont eu de la chance, une famille pour veiller sur eux, de la chaleur le jour où ils sont nés... Rien de ce que j'ai reçu!



Je peux lire dans leur regard, sans même regarder, que ceux qui on reçu toutes ces chances sans le demander furent ceux qui n'en ont aucune en se disant «Dieu veuille que je ne sois jamais ainsi». Je peux lire tout cela sans même savoir lire, sans les mots, mais aussi, qu'il reste encore de bonnes âmes!



## Le murmure des herbes

« La terre ne t'appartient pas petit David, elle n'appartient à personne, et encore moins à ceux qui croient la posséder!

Mais tout l'espace qui s'offre à tes yeux jusqu'aux plus lointaines montagnes, le ciel, les nuages, tout cela t'appartient! Tout ce que ton regard peut embrasser, cela t'appartient, cela nourrit ton cœur et le cœur est bon avec ce qui le nourrit ».

La Terre me parle. Je le sais, je le sens. Elle me parle partout où je vais, partout où je regarde, partout où je respire sans même regarder. Elle vibre en moi avec son langage à elle. À elle et à moi, et nous nous comprenons.

Elle répand ses parfums après la pluie, après les premières récoltes de foin, le long des champs dans la douceur des asclépiades, elle chante avec les oiseaux, butine sur les marguerites, court et sautille avec les renardeaux.

Elle remue les branches et fait frémir les feuilles au passage du vent, elle fait danser les mulots, les musaraignes, et les papillons.

Elle vibre partout sous mes pieds, doucement et parfois, follement.

Elle rit, elle pleure et je l'écoute.



Je n'ouvre pas la bouche qu'elle m'a déjà compris et nous nous apprivoisons, elle et moi. Elle a tout à offrir sans rien demander.

« Tu es un bon garçon petit David!

Tu m'écoutes, tu me respires, tu m'entends et tu m'aimes.

Comprends-tu cela, petit David? »

Je ne comprends pas tout ce que la Terre me dit, mais je sens que parfois, elle souffre comme moi, du mépris des gens ou de leur ignorance.

Et je lui répète que je l'écoute, que je suis toujours là, qu'elle est belle et que je l'adore plus que cette pauvre mère qui a disparu quand j'avais cinq ans, et alors, elle s'adresse au ciel et déplace un nuage et je souris.

Elle comprends que je suis un pauvre innocent!

Je crois qu'elle aime quand on lui sourit. Dans l'herbe, devant les fleurs comme un tapis, sous l'eau noire de la rivière qui cache des secrets. Devant les arbres où je grimpe pour entrevoir les montagnes. Sourire.

J'ai neuf ans et déjà je comprends cela.

Je n'irai jamais dormir sur les bancs de la petite école au bout du rang, ni lever la main pour signaler que je ne comprends pas.

Ils apprendront bien des choses que j'ignorai toute ma vie, mais ils ne sauront jamais lire la Terre comme moi, ils ne connaîtront jamais la vie qui foisonne dans les herbes, sous les pierres, au creux des arbres, dans les ruisseaux.

(David Wells, neuf ans, debout au sommet de la colline, chemin Alderbrook.)

## Pour répondre à ta question

Une dame Drapeau sur le chemin Stagecoach en région de Brome m'avait demandé au chevet de son père, parti de France comme maman il y a trente ans.

Le messenger était un jeune homme, début vingtaine, pas très grand mais costaud, qui avait semble-t-il couru jusqu'ici!

Je lui ai confié le nécessaire pour le dernier sacrement, un petit flacon d'huile bénie, mon bréviaire.

Je l'ai fait monter dans le carrosse à ma gauche et nous sommes partis à destination en prenant le chemin de Foster jusqu'à Frizzle, comme tu l'imagines.

Ni lui ni moi ne parlions beaucoup. Lorsque je lui ai demandé son prénom, il a répondu à mon grand étonnement, David. La plupart des gens confondent leur nom et leur prénom.

Puis il a précisé, David Wells.

Son accent était à peine perceptible, mais son regard aussi triste que le mien, morose comme un ciel qui allait exploser.

Il suffit de peu de choses pour nourrir notre esprit. Nos yeux se posent furtivement sur le tremblement des feuilles devant nous et ils s'égarèrent dans des histoires inachevées.

Le grincement des roues d'un carrosse nous entraîne dans une tragédie improbable, alors que le parfum des foins fraîchement coupés nous ramène à l'enfance.

Nous chevauchons librement les nuages, naviguons dans les ruisseaux, grimpons sur les rochers en un seul clignement de paupière!

À droite, un sentier nous rappelle une promenade, à gauche, un arbre nous en inspire une autre, et toute la Nature semble vivre dans notre âme, respirer comme une musique, pétrir nos humeurs.

Nous comprenons si peu de choses avant que la mort nous reprenne!

Pourquoi vouloir tout arracher aux autres alors que rien de cela ne compte? Pourquoi vouloir les convaincre de ce que nous ne comprenons pas?

Je cherchais à arrêter mes pensées sur ce monsieur Drapeau, ami de maman. Ils étaient arrivés ici par le même bateau.

Pendant plus de vingt-cinq ans j'ai accompagné bien des gens vers leur dernier voyage. Tu me trouveras insensé, chère nièce, mais je me demandais toujours qui m'accompagnera, mon heure venue?

Je pensais d'abord à moi, étrangement!

J'espérais seulement qu'une dernière présence, humaine ou autre, soit là pour me reconforter avec un peu de douceur.

Et alors seulement, je revenais auprès de ces âmes, parfois en détresse, parfois égarées, parfois presque sereines, en me disant que je devais leur offrir une dernière caresse du bout de mon doigt pour leur dire que je les aimais.

J'espérais pour eux qu'une autre main les accueillerait ailleurs pour les conduire vers la paix. Que pouvais-je faire d'autre?

Nous sommes tous égaux devant la mort, mais il m'est arrivé parfois de faire mon devoir avec réserve devant certaines âmes sombres et violentes, que la vie n'avait jamais apaisées.

Nous ne sommes pas tous égaux devant la vie!

David m'a demandé où allait la vie lorsqu'elle partait de nous? Je n'avais pas de réponse pour David. Il faut attendre notre heure pour le savoir David.

Moi je veux laisser mon âme dans la forêt, a-t-il ajouté avec candeur. Madame Claudia m'a dit que le corps avait une âme. Quelque chose que rien ne peut saisir qui illumine et qui vibre, qui donne la vie, la tristesse et la joie, quelque part en nous... Elle dit vrai, n'est-ce pas?

Je ne voulais pas répondre à cette question, mais j'ai dit que madame Claudia était une gentille personne et que les gentilles personnes n'ont pas de raison pour mentir.

C'est le seul échange que j'ai eu avec ce David Wells, chère Angèle, pour répondre à ta question.

## Le cheval

Le cheval n'est pas que beau, c'est un ami, un allié, un guide.

Il peut être doux, travaillant, docile et serviable, attachant, protecteur, racé, fidèle, puissant, rapide, parfois théâtral, parfois tragique, parfois même féroce, mais toujours admirable... en somme, magnifique.

Sans lui, l'humanité piétinerait peut-être encore!





### Une winchester

Il m'avait dit que je ne pouvais pas partir avec cet enfant qui grandissait en moi... Que je devais être forte, plus forte que lui.

Il cherchait à me rassurer.

Nous avons grandi ensemble.

Il était toujours comme ça, avenant. Tout peut changer!

Avenant, mais curieux et instable.

Il devait bouger, aller voir ailleurs.

J'ai prié pour qu'il revienne.

Il m'avait dit dans deux mois.

— Dans deux mois le petit sera là, et moi aussi!

Le petit est arrivé depuis deux mois, mais pas lui. Pas un mot, pas un signe.

Au moment de partir, il m'a laissé la vieille winchester de son père lorsqu'il m'a embrassée sur le seuil de la porte.

— Tiens, prends ça, on ne sait jamais.

Et il est disparu au galop sur son cheval.

Lorsque son fils aura trois ans, s'il n'est pas revenu, je prendrai la winchester, l'enfant et je partirai aussi.

La winchester, c'est seulement si je le rencontrais par hasard.

Lui ou une autre bête.

N'importe quelle bête!



## Le vent

J'ai vu le vent soudoyer les branches dans un sifflement inquiétant en provenance de l'ouest.

J'ai senti qu'il s'était chargé d'humidité au long de son parcours.

Il était accompagné d'une flotte nuageuse qui glissait en aval vers l'est, remodelée et repeinte à une vitesse étonnante.

C'était le moment d'arrêter la marche, de trouver aussitôt un abri pour la nuit qui serait sans doute orageuse!

J'ai pensé que personne ne savait où j'étais, qui j'étais et où j'allais. Il m'arrivait aussi de l'ignorer moi-même!

Le vent ne pouvait transporter de moi qu'une vague odeur de tristesse, une illusion vite déchirée entre les branches.

Je me suis accroché à mon chapeau en me disant qu'il couronnait modestement le roi de la solitude! Il me l'a arraché, mais j'ai gardé le cap, j'ai gardé mon rêve.

Ce vent était chargé du parfum boisé de tous les solitaires accrochés comme moi à quelque chose.

Je me sentais un peu moins seul.

À peine.

Puis, aussi sauvagement qu'il était apparu, il est tombé comme un filet de lumière lancé par le soleil dans la mer de mon désarroi.



## Le voyage de la pierre de HENRY WELLGE

J'ai fait porter cette pierre à la gare par deux jeunes gens costauds qui l'ont rangée prudemment et de manière sécuritaire dans le wagon, sur un siège voisin du mien que j'ai dû payer le même prix que mon billet! Cette pierre m'accompagne partout, comme une épouse fidèle et irréprochable! C'est sur elle que repose ma mémoire.

Le voyage entre Milwaukee et Waterloo s'est déroulé de façon charmante au fil de ces magnifiques paysages qui semblent valser entre les Adirondacks et les Appalaches!

J'ai été très étonné par la beauté et par la prospérité de ce petit village, et aussitôt la pierre déposée dans la chambre de l'hôtel Waterloo, je me suis mis à la recherche des promontoires et des sommets les plus élevés d'où je pourrais, le lendemain, faire le relevé topographique des lieux.

J'ai regagné ma chambre un peu avant la noirceur pour échapper surtout au tumulte enivré du salon où, j'en avais l'impression, tout le village s'était réuni pour fêter ce qui ne mérite pas d'être fêté.

Non, je n'ai pas eu à payer un lit pour ma pierre que l'on a déposée sur une petite table devant une fenêtre accoudée vers l'est, sur la rue Foster. De là, j'apercevais une colline que j'irais certainement arpenter dès les premières lueurs du jour!

Coffre à dessin en bandoulière, feuilles pour croquis dans un grand carton recouvert de cuir, je suis monté lentement dès l'aube vers cette colline au bout de la rue Lewis.

L'accès n'était pas facile, mais j'ai pu suivre un sentier, sans doute battu par un troupeau de bêtes, révélant une vue splendide qui n'allait pas cependant m'être utile pour dessiner le village.

Le ciel semblait plutôt en rogne et j'ai décidé d'aller visiter l'*Advertiser* où monsieur Parmelee m'avait invité à utiliser la presse de l'hebdomadaire.

J'avais pensé rencontrer le photographe, monsieur Frégeau, mais je me suis ravisé en imaginant que la présence d'un dessinateur allait le refroidir.

Pour reconstituer la morphologie d'un paysage, il faut marcher, il faut le parcourir lentement et analyser chacun des muscles qui caractérisent son anatomie.

Comme rien ne s'annonçait tel que je le prévoyais, j'ai finalement opté pour une randonnée vers la petite montagne de Shefford d'où j'aurais un aperçu en élévation sur les courbes de la vallée.

On m'a préparé un cheval et je suis parti au trot, multipliant les arrêts pour dessiner le paysage, un peu comme un casse-tête qu'il me faudrait reconstituer à l'envers, pour le transférer sur la pierre.

L'ascension du mont de Shefford s'est révélée plus compliquée que prévue, alors que l'horizon s'annonçait, lui, de plus en plus menaçant.

Un paysan au pied de la montagne a bien voulu héberger ma monture et il m'a suggéré une piste le long des mûriers qu'il prétendait facilement accessible.

Sans doute à mains libres, pensais-je, mais avec le bagage qui m'enveloppait comme une armure, c'était une autre histoire!

J'avais déjà dans mes cartons une quinzaine de croquis et je prévoyais en ajouter autant du sommet de la montagne. Le sol était encore frais et boueux et on y trouvait de nombreuses gales de neige presque noire.

J'étais venu ici seul, et seul, j'avais pataugé jusqu'au milieu de mon ascension lorsque le vent s'est levé de l'ouest, cherchant à me dépouiller avec rage de tout ce que je trimbalais.

Le combat était inégal, et alors que mon coffret virevoltait autour de mon cou, je m'accrochais au carton pour ne pas qu'il s'envole comme un cerf-volant emportant je ne sais où tous mes dessins!

Et il s'en envolé. Et mes dessins aussi. Et je dévalais la pente pour le rattraper pendant que la boucle qui fermait l'enveloppe de cuir se dénouait, accrochée à une branche, au moment où je posais la main dessus!

Je cherchais à voir où le vent transportait les feuilles dessinées un peu plus tôt. Et puis, aussi subitement qu'il avait surgit, le vent s'est éteint.

J'aurais peut-être la chance de récupérer une partie de mon travail s'il ne revenait pas!

Dans ma dégringolade, je me suis retrouvé épinglé comme un papillon au beau milieu des ronces d'un buisson de mûriers!

L'aventure la plus humiliante qui me soit arrivée et que jamais je n'arriverais à expliquer à l'hôtel, lorsqu'on me verra rentrer, les vêtements et le visage en lambeaux!

C'est alors que je fis la rencontre la plus inattendue de ce que je croyais être un ours, mais qui n'était qu'un gamin. Il avançait vers moi, un sourire triomphant accroché au visage, feuilles de dessin et carton en main!

Ne bougez pas, dit-il, je vais couper les branches et vous sortir de là.

David Wells, je me nomme, et voici vos images. C'est des jolis dessins!

Je ne sais pas si je l'ai remercié de la bonne manière, mais je lui serai toujours reconnaissant! Bien que je fasse peu de portraits, je lui ai demandé de poser quelques minutes et je lui ai donné le dessin.

Le temps de ranger mon attirail et il s'était envolé, comme le vent!

«David Wells, je me nomme» et il était disparu!





1888, David Wells, dix-huit ans

Parfois, quand tous les grillons ont fini leurs discours et que le crapauds les ont mangés, lorsque les chouettes ont mangé les crapauds et que les moufettes sortent de leur trou alors que les corneilles retournent au nid, quand toutes les rumeurs se calment et se préparent à dormir, je sens passer des ombres entre les arbres.

Pas seulement des renards ou des coyotes, ni même des ours ou des loups, mais des êtres qui viennent de nulle part, que je sens mais ne vois pas et qui me racontent la misère des hommes.

Ceux qui sont enchaînés à la terre.

Ceux dont les enfants sont disparus.

Des plus vieux que moi, partis je ne sais où...

## Hommage aux prédécesseurs

J'ai toujours été curieux de savoir qui avait préparé le terrain pour moi. Qui avait ouvert le premier sentier dans la forêt, aplani le sol, érigé des bâtiments de bois, de briques, qui? Il m'est toujours impossible de considérer que ce qui a été fait avant moi ne l'a été que pour moi. Alors?

Alors? Si l'on comprenait mieux ceux qui nous ont précédés, peut-être comprendrions-nous un peu mieux pourquoi nous sommes ici?

Voilà quelques-unes des questions qui m'ont poussé à me pencher sur le projet *Corvus*. Je crois naïvement que si je rends hommage à ceux qui ont généreusement façonné le paysage qui m'enchantent aujourd'hui, j'aurai peut-être (même maladroitement) servi à quelque chose de plus grand que moi-même. « Ces gens-là » ne travaillaient pas uniquement pour eux-mêmes, mais sûrement aussi, pour être fiers d'eux-mêmes, de ce qu'ils allaient nous laisser.

Ne vivre avec pour seule mémoire que soi-même, c'est vraiment s'appauvrir et appauvrir les autres!





## Un homme bon

Monsieur Collins est un homme bon. Il a perdu madame Collins, son épouse, il y a un an, mais jamais il n'a négligé ses trois enfants, ni la ferme, ni les animaux. Je nettoie l'étable tous les matins.

C'est sur mon chemin d'été. Le soir, ce sont les enfants qui font ce travail.

Il m'a donné un poêle de fonte et quelques outils. J'ai laissé le poêle derrière l'écurie.

Il est trop lourd à porter! Je viendrai le chercher un jour, peut-être, si quelqu'un veut m'aider avec un cheval et une charrette.

Parfois je vois qu'il ne cache pas sa tristesse lorsqu'il travaille au champ.

Il se retourne comme si madame Adeline était encore derrière son épaule. Il baisse la tête.

Je peux sentir le poids de son âme du fond de la grange d'où je l'observe.

Il s'approche du cheval Tim comme s'il allait lui faire une confidence, puis s'arrête un long moment dans un silence et lui peigne la crinière et le museau avec ses doigts.

Les mouches s'envolent et reviennent aussitôt sur le pauvre animal!

Les premiers jours après le départ de sa femme, les voisins venaient l'aider pour les travaux, mais surtout, pour le consoler et pour préparer des repas. Je crois qu'il aurait préféré rester seul.

Madame Collins me laissait toujours un bon plat près de la mangeoire.

Maintenant Patricia, sa fille orpheline, a pris la relève.

Les voisins Labonté aussi sont gentils.

Ils ont deux fils, Léo et Théo. Théo est comme moi, pas tout à fait dans sa tête, plutôt ailleurs... Léo lui, parle à Dieu.

J'ignore ce qu'il lui raconte dans sa longue robe noire.

« Bonjour Dave! On ne vous voit plus souvent au village ces derniers temps! » me lance-t-il, lorsque qu'il trotte avec un livre dans la main, devant le presbytère. Je l'entends parler au livre dans une langue que je ne comprends pas.

*Dominus vobiscum.*

Moi, je ne sais pas parler aux gens et encore moins aux livres.

Je me demande toujours s'il faut leur parler, ce qu'il faut leur dire. Ils se demandent la même chose sans doute!

Je souris.

Au printemps à la débâcle, je leur dis «*Hi!* La rivière a débordé et le pont du chemin Stagecoach est inondé. Attendez quelques jours avant de passer par là!». ».

Je pense que c'est pour ça que Lenny Collins me tolère sur sa ferme. Je reste silencieux comme Poussière.

Quand on souffre un deuil, rien ne nous console, ni les paroles, ni les mines attristées.

Lenny sait que je suis comme un animal, que je serai juste là, tout près, en silence, comme son chien Poussière, et que je ne vais pas lui donner des bouquets de paroles dont il n'a pas besoin.

Il n'a besoin que du silence. Ça, je lui en donne plein, et sans les mouches!

Les enfants lui ressemblent et la petite Patricia, la plus jeune, souvent en larmes les premiers mois de vide, faisait ses travaux avec ses deux frères Stef et Andy comme si tout était normal. Eux pleuraient sans doute aussi, cachés quelque part.

Elle a de la chance d'avoir un père comme Lenny Collins. Et lui, une fillette comme Patricia.

Lorsque quelqu'un disparaît dans les environs, j'accroche une épingle sur la manche de mon paletot. Alors le souvenir de ces personnes reste sur mon bras. Elles ont toutes un nom ces épingles, et mon bras parfois devient lourd. Madame Adeline Collins, épingle numéro trois.

Moi je comprends monsieur Collins et son chien Poussière. Parfois, je revois le sourire de madame Adeline dans les nuages.

Les nuages, c'est mes livres. Je sais lire les nuages, mais je ne sais pas qui mettra une épingle sur le bras de mon paletot lorsque je partirai?

Je passerai comme un nuage et on n'épingle pas les nuages!

## Le postier

Je sais comment devenir invisible, mais seulement l'été lorsque l'eau du ruisseau est assez chaude et que je peux tout me tremper avec et sans vêtements! Alors, personne ne peut me sentir venir et personne ne peut me voir ou m'entendre.

Je glisse comme les couleuvres derrière les buissons, j'avance comme une moufette, à petits pas méfiants, je respire comme un papillon, et on ne me sent pas. On ne m'entend pas, mais moi, j'entends tout, je vois tout!

J'aime bien parfois laisser croire que je ne suis pas là et je m'approche discrètement, comme les vers sous la terre. Je disparaiss dans les feuilles, dans le foin, et j'écoute.

Souvent, chez madame Winona, j'écoute à quelques pas du puits, derrière les petits cèdres. Rien d'indiscret, sinon, je m'éloigne. On entend tout ce qu'elle dit comme si on était près d'elle. Moi j'entends des sons très loin.

Un jour, le postier est venu lui demander comment je pouvais livrer la poste.

Comment peut-il livrer la poste s'il ne sait pas lire, demandait-il avec sa drôle de bouche où il manquait des dents? Il ne sait pas lire, répondait-elle, seulement quelques mots, mais il connaît son alphabet et il sait compter.



C'est vrai, je pensais, madame Winona, elle me connaît, elle m'a appris ces choses-là!

Et elle ajoutait des précisions au postier.

Si vous lui montrez la première lettre du nom du destinataire, il s'en souviendra. Il saura qui c'est et il pourra livrer le courrier! Le postier faisait la grimace, parce qu'il pensait toujours que je suis idiot et que je ne pouvais pas reconnaître les lettres.

Et puis, à force d'expliquer, madame Winona a convaincu le postier de m'employer pour livrer le courrier! J'étais heureux, mais surtout, j'étais fier. Alors, je suis reparti vers mon nid, comme si je volais vers la lune, en remerciant madame Winona dans ma tête et partout.

Le postier ne m'a pas engagé parce qu'il croyait que je n'étais pas idiot, mais parce qu'il avait un œil sur madame Winona qui, elle, n'en avait aucun sur lui.

Il m'a trouvé une charrette, un cheval et du courrier. Et j'ai livré le courrier dans toute la région, comme si je savais lire!

J'arrivais à une porte avec la lettre et je disais solennellement, « cette lettre c'est pour monsieur Adams ». C'est écrit là, disais-je, en pointant du doigt la lettre du nom. Un bon truc que madame Winona m'avait appris!

Heureusement que Dieu l'a créée et qu'il l'a mise sur mon chemin!



## Voyez ce coffre!

Tous les crayons, les pinceaux, toutes les encres, tous les papiers sont rangés méthodiquement, comme vous le constatez, dans les cases adaptées à chaque instrument. Ce petit coffre me suit partout!

Il est de ma fabrication, inspiré par celui de mon frère et longuement étudié, avant de me lancer dans la coupe et dans l'assemblage du bois.

Il me suit partout, plus fidèle qu'un chien, aussi essentiel que l'air autour de moi!

J'ai convaincu Albretch de m'accompagner, il y a deux ans, pour parcourir l'Amérique.

Lui au Sud, chez les Américains, où je le rejoindrai plus tard, peut-être dans un an.

Moi au Nord, dans le Canada, en commençant par un petit village du Québec, près de la frontière du Vermont, Waterloo, où je suis heureux de faire votre connaissance.

Nous avons appris notre métier en Allemagne avant de traverser vers le nouveau continent.

Nous avons là-bas une petite imprimerie où l'on publiait des reproductions en lithographie, des portraits de maisons et, souvent, de villages au complet.

Albretch fabrique nos plumes, et moi, l'encre que nous utilisons pour imprimer. Notre père nous a enseigné cela alors que nous étions tout jeunes.

Je dessinais avant de marcher, répétait-il à ses amis pour les impressionner! Dieu sait que pour dessiner, j'ai marché beaucoup plus que j'ai dessiné!

Nous faisons le relevé de tous les bâtiments dans le même angle, intégrés ensuite dans la topographie du paysage où ils se trouvaient.

Passionnant!

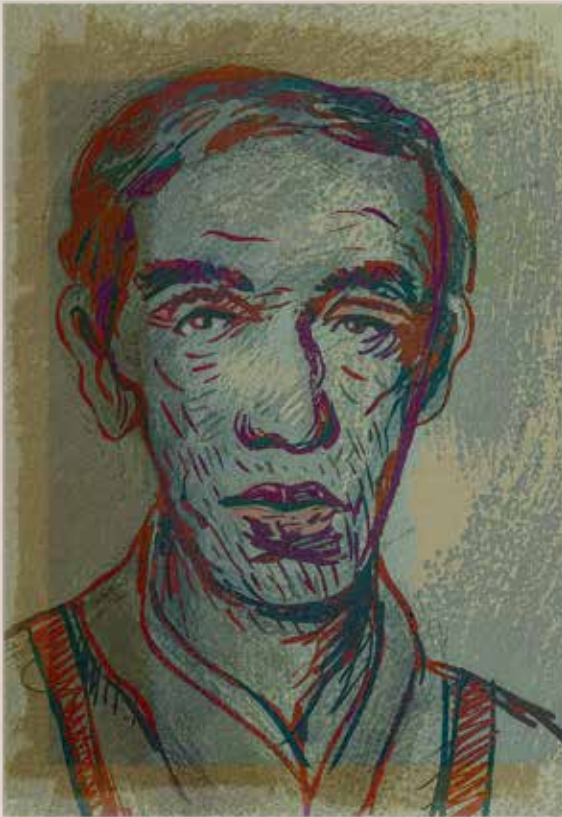
Une sorte d'anatomie par laquelle on assemble le squelette des lieux. Cela demande une patience infinie, une extrême précision, et une grande minutie! Croyez-moi!

Voilà l'histoire de ce coffre. Voilà toute mon histoire!

Laissez-moi vous montrer maintenant le fruit de notre travail avant de signer notre contrat...

Vous serez les tout premiers en Canada à présenter cet exceptionnelle lithographie de votre village!





### On est tous des idiots

Le premier des idiots, Norma, c'est moi !  
Comment ai-je pu imaginer qu'à quarante ans je pourrais suivre le rythme effréné de la construction de ce tronçon ?

Pourquoi n'ai-je pas compris qu'il aurait été beaucoup sage d'épierrer mon propre champ, d'abattre mes arbres et d'y construire ma maison ? Pourquoi faire pour d'autres ce que j'aurais dû faire pour moi, pour nous ?

Il est désormais trop tard pour reculer, et je me demande toujours comment je sortirai de ce bagne ? Je voulais te rendre heureuse, Norma, t'offrir terre et maison pour que nous puissions élever nos enfants.

Tu m'en voudras si je te dis que j'ai plutôt le sentiment de creuser ma propre tombe, surtout qu'on vient de nous apprendre que nous ne serons payés que lorsque ce train d'enfer sera livré à la gare !

Cet animal de Foster n'a pas l'argent nécessaire pour terminer la construction de la locomotive !

Je crois bien que ce soir, lorsque nous serons tous rassemblés autour d'un feu, nos oreilles bourdonneront encore après toutes ces explosions qui cassent la montagne.

Nous nous regarderons du coin de l'œil, tête penchée, en pensant que nous sommes tous des idiots pour nous être embarqués dans ces travaux, sans prendre plus de précautions, sans nous informer sur nos salaires !

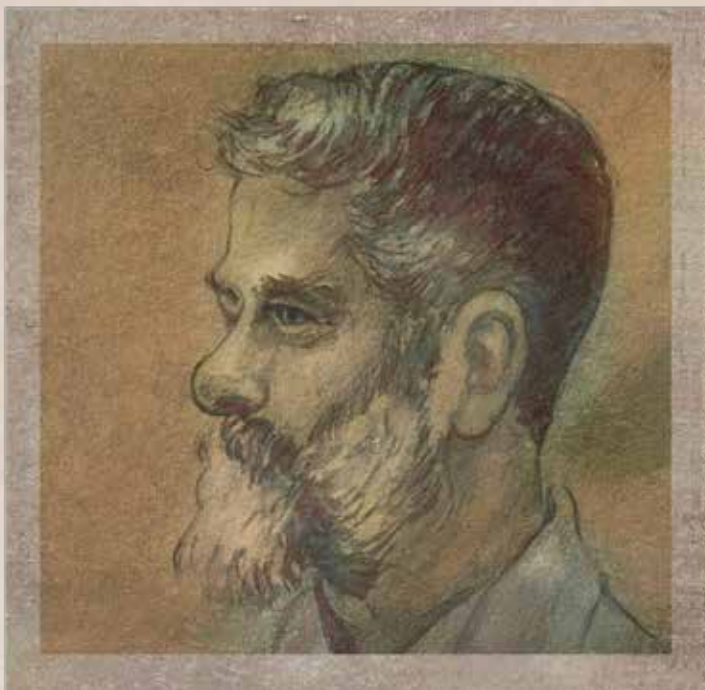
C'est que le travail est plus rare que les promesses qu'on nous a répétées au sujet de nos gages et de nos conditions de travail.

C'est avec nos mains que nous taillons la forêt. C'est avec nos mains que nous pulvérisons les rochers, que nous aplanissons les pentes. Avec nos mains et notre dos !

Quand tu liras ce mot, je serai peut-être sur le chemin du retour, les mains vides, le cœur aussi. Mais je t'entends me dire « Sois courageux Alfred, ne désespère pas. Tout finira par s'arranger ! »

Et si je ne rentre pas, c'est que tout se sera arrangé ! Et je t'écrirai encore comme je le fais pour les autres ici, qui ne savent ni lire ni écrire ! Je t'écrirai pour que tu me rejoignes et que nous achetions cette terre.

Ton vieil Alfred tout éreinté !



## Une chaudière de plomb

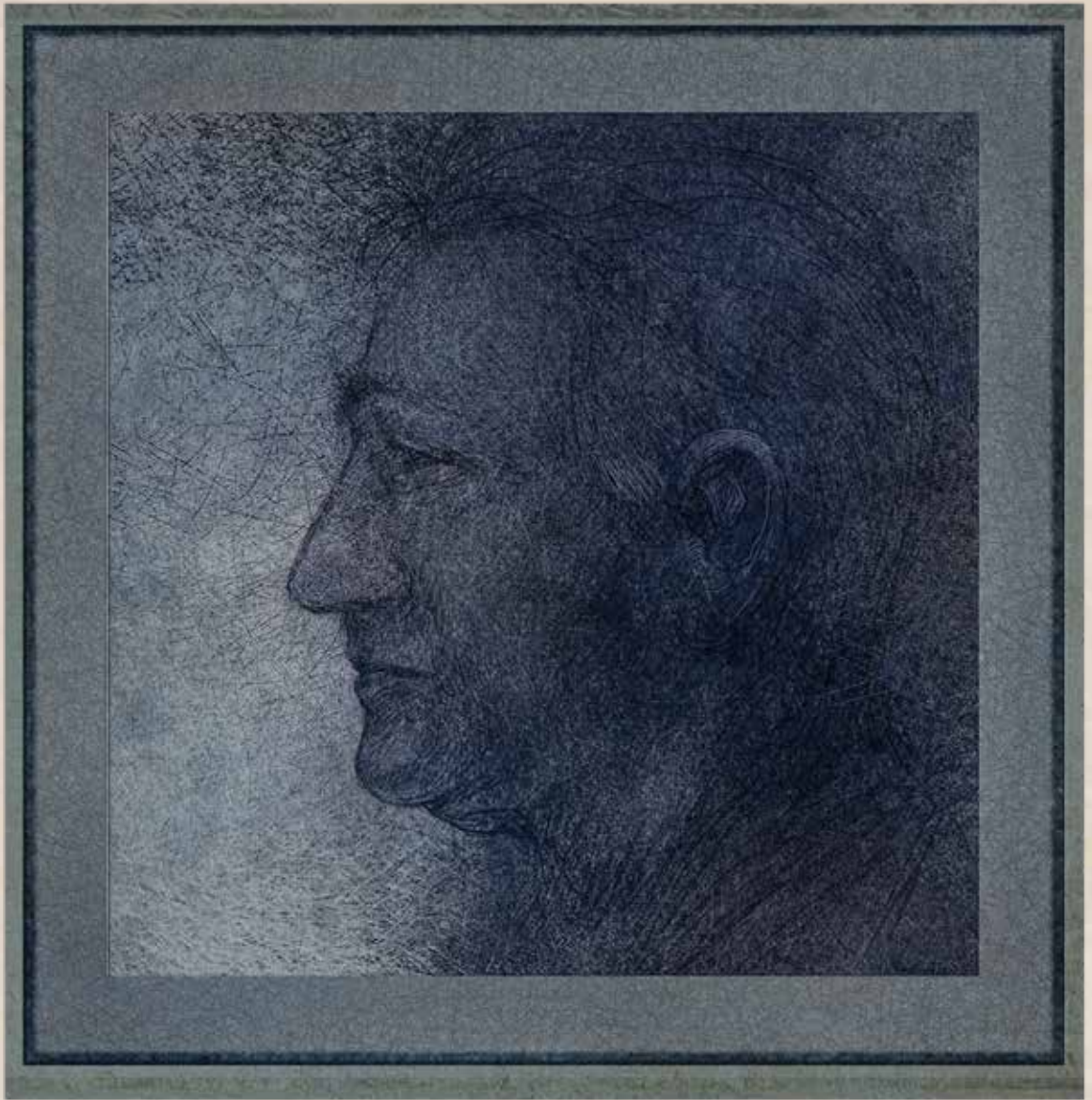
Je pense à toi, chère Marie... si je savais écrire, je t'enverrais le message qu'en ce jour, j'ai connu le désespoir et qu'il était trop tard pour abandonner!

Le ciel s'est vidé comme une chaudière de plomb sur ma tête pendant les six heures de marche où j'avais à peine dans cette forêt dense et impénétrable par moments, comme si elle ne voulait pas de moi!

J'avais le cœur plus lourd que mes vêtements, que la charge qui parfois glissait sur mon dos, et je pensais que j'aurais dû rester près de toi... Mais j'ai fini par me faire un nid avant que la nuit tombe.

Le ciel s'est asséché et le soleil est apparu quelques minutes dans une lueur céleste. Si je savais peindre, je t'enverrais le tableau d'un ciel tout d'or qui m'a redonné espoir...

Je savais bien que cette aventure ne serait pas sans peine et sans douleur, mais je sais désormais qu'elle n'est pas sans espoir!



## Oncle Léo

Il est parti il y a deux ans, à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

Le temps était encore très doux pour novembre, et oncle Léo s'est éteint dans son sommeil, sans bruit, dans un silence qu'il chérissait. Il était en visite à la maison pour conseiller notre aîné, Théo, vers des études en architecture. Théo marche avec bonheur dans les traces de son oncle.

Il ne reste plus que moi, désormais, dans la lignée des Labonté ! C'est peut être le vent qui crépitait dans les feuilles ou la chaleur du soleil sur le manche du râteau qui m'a rappelé, en fin d'après-midi, le souvenir de sa douce présence.

J'ai l'âge qu'il avait lorsqu'il a décidé de troquer la soutane contre quelques équerres et une table à dessin, à cinquante-trois ans (voir l'opus 2, *Le huis clos*).

Je me souviens de l'invitation qu'il m'avait faite le dernier jour du siècle, dimanche, le trente-et-un décembre 1899, pour me remettre un petit héritage qui m'avait profondément bouleversée !

Un conte que grand-maman Agnès avait écrit et illustré en deux copies, une pour chacun de ses fils (voir l'opus 1, *Le conte*).

Il faisait tempête ce jour-là, mais nous étions bien au chaud près du foyer dans son petit logement à évoquer ses souvenirs de jeunesse avec papa, alors qu'ils avaient poussé ce fameux train...

Grand-maman s'était passionnée sans réserve pour l'image, pour le dessin, pour la photographie, et surtout, vers la fin de sa vie, pour la gravure à pointe sèche.

Grand-papa lui avait fabriqué une petite presse et elle s'amusait à graver minutieusement et patiemment sur les plaques de cuivre, ses « mémoires » comme elle le répétait !

Elle m'a légué cette passion de même que tout l'équipement nécessaire, plaques, ciseaux, burins, pointes, presse, papiers et rêveries.

Avant la noirceur, j'ai couvert les amas de feuilles avec de vieilles planches, quelques branches, et je suis rentrée à l'atelier choisir une plaque pour graver le portrait d'oncle Léo, tel que ma mémoire l'a retenu, tel que mon cœur veut le préserver.

Oncle Léo a dessiné les plans de notre petite maison. Nous vivons dans son esprit, et lui, à travers nous.

Oncle Léo était de ces êtres qui changent pour le mieux le cours de votre vie. Il m'a fait comprendre qu'on perd tout à vouloir tout garder.

Il m'a fait comprendre que tout ce qui reste de notre vie, est immatériel et impérissable. « On n'avance pas en traînant des fardeaux inutiles, chère Angèle, libère-toi ! ».

## Les animaux

Les animaux se reproduisent pour leur survie, par instinct. Je l'ai observé, je l'ai appris.

Ils protègent leurs petits et abandonnent les plus faibles en obéissant à une loi gravée dans leurs gènes pour maintenir une population forte et résistante.

J'ignore sous quelle loi naturelle, par quel instinct, ma mère m'a abandonné. Étais-je faible? Étais-je si insupportable qu'il valait mieux m'oublier? À quoi pensait-elle? Pouvait-elle penser?

Parfois, ce ne sont pas les petits qui sont faibles, mais les géniteurs. Je ne lui reproche rien à cette femme. Elle m'a donné le nom de celui qui l'a fertilisée, un nom que je ne voudrais pas porter.

Ce sont des questions qui me suivent depuis que je marche dans ce pays où elle ne vit plus.

On n'en veut pas aux animaux parce qu'ils obéissent à leur instinct, à leurs lois. Je suis seulement curieux de savoir à quelle loi ma mère obéissait.

Il y a des jours où les questions sont plus lourdes que la veille. À mon âge, j'ai le droit de choisir quel jour sera plus triste qu'un autre, même sans raison...



## Jour de pluie

Les jours de pluie, le menu de la journée est simple, des pommes de terre et parfois, un brochet.

Le soleil s'est bien caché, sous une épaisse nappe de plomb, pour ne pas voir la pluie qui tombe en cascades incessantes depuis que je suis réveillé par le chant des oiseaux mécontents, comme moi, de cette température de grenouilles!

Et quelle humidité!

Les grenouilles et les ouaouarons sont contents!

Sur le toit de branches, de sapinage et de bouts de bois, le ciel crache des petits grêlons dans un rythme monotone qui donne envie de dormir!

J'attends.

Peut-être l'intelligence apparaît lorsqu'on attend et qu'on ne fait rien?

Peut-être le bonheur est-il plus compliqué que je l'imagine? À vrai dire, si c'est le cas, j'ignore comment compliquer les choses!

Peut-être si je ne bouge pas et qu'il pleut pendant des jours et pendant des nuits, je me réveillerai au milieu d'un lac, sur une toute petite île?



Peut-être que quelqu'un viendra m'expliquer tous les mystères de la vie, et qu'il apparaîtra devant moi comme un chevreuil lumineux?

Peut-être les gens du village ont un calendrier pour les jours de pluie, alors que moi, je le cherche toujours dans le ciel, dans le vent?

Peut-être je pourrais me rappeler le nom de toutes les épingles sur la manche de mon manteau? Mais c'est trop triste.

Peut-être je ne devrais pas me souvenir de ceux qui sont dans le ciel, et peut-être qu'ils tombent dans les gouttes de pluie pour voir comment on va? Je ne sais pas... Je ne sais rien!

Peut-être je devrais aller à la rivière en bas, me faire tout tremper et pêcher une carpe, une barbotte ou un brochet pour souper?

Peut-être je pourrais garder seulement mon pantalon. Comme ça au moins, le reste de mes guenilles sera sec? Personne ne vient ici, et si une moufette m'aperçoit, elle ira se cacher, affolée!

Les moufettes ne se font pas tremper. Elles se promènent après les averses. Mais elle se font parfois laver! Peut-être? Je n'en sais rien!

Peut-être je pourrais semer autre chose que des pommes de terre, tiens?

## Théo

Le premier des enfants, je dirais presque avec certitude, des garçons.

C'est quelque chose que je sens profondément sans savoir pourquoi.

Cet enfant est né à côté de notre univers, dans un monde qu'il est le seul à connaître.

Je n'ai pas l'intention de le sortir de son monde. Je peux seulement le réconforter lorsqu'il visite le nôtre.

Il ne m'a pas fallu beaucoup de temps pour comprendre que c'est lui qui allait m'éduquer, m'apprendre son langage, m'amener ailleurs comme on le fait avec les livres de ces auteurs qui nous transportent au-delà de notre quotidien.

Il nous arrive tous de chercher à nous ancrer sur un univers secret et de vouloir y rester, surtout lorsque l'humanité déraile autour de nous.



L'âme dérive facilement, entraînée par des mesquineries, par des lâchetés, par des peurs et par de petites saloperies qui n'ont rien à envier aux grandes.

Mais comme Théo parfois, on finit par émerger de ces vagues sombres

pour remonter vers des eaux plus calmes, sous un ciel marine moins trouble.

Moi, avec ce garçon, dans une promenade sur un chemin de terre, au vert, nulle part ailleurs que dans la Nature, entre ciel et terre. Deux mondes côte à côte.

Lui, je ne sais où, qui me tient toujours la main!

Air pur, mur à mur, d'un côté comme de l'autre, dans ces mondes imprévisibles où nous nous évoluons.

Je suis sa mère après tout! Il a besoin d'une mère, même là où il est!



## Monsieur Vence

Notre nouveau voisin nous salue tous les matins après la traite.

Un homme dont la simplicité reflète surtout une grande générosité, une grande bonté, et pour qui la vie, du moment qu'elle se déroule au grand air, est un cadeau. Un être qui comprend les choses par leur fonction plutôt que par leur définition ; très utile lorsqu'il faut réparer un engin, un râteau, une charrue!

Pas besoin de chercher comment faire. Tout est déjà enregistré au bout des doigts, dans les veines.

Monsieur Vence. Un peu timide, juste un peu. Au champ, jamais.

Il a repris la terre de monsieur Adams qui, après le décès de sa femme, est retourné mourir dans le Maine auprès de sa fille Lucia. Il parlait toujours de Lucia, comme d'un ange.

Il promettait de nous montrer une photo puis, il est parti. Nous n'avons jamais vu la photographie, mais elle portait sans doute les ailes d'un ange, Lucia!

Monsieur Vence n'a pas de famille, seulement un chien, West.

Alors, nous sommes là pour lui s'il a besoin de quelque chose, d'un peu d'aide.

Pour remplacer une poutre dans la grange, vaut mieux être deux. Un pour tenir la poutre et l'autre, pour soulever la grange!

Bien sûr, on sait faire mieux, ne croyez pas tout ce que je vous dis!

Aider, c'est notre richesse à nous, les paysans.

Une banque où personne ne compte et ne comptabilise.

On ne se parfume pas pour aider, on ne se demande pas si notre chapeau est au bon endroit sur nos mèches de cheveux, lorsqu'il nous en reste! On n'évoque pas les ampoules au creux de nos mains comme excuse!

On ne regarde jamais notre montre, si toutefois on en cache une quelque part dans une poche crasseuse. Il n'y a pas d'heure pour le retour des aides, elles vont où elles veulent et on ne les attend pas!

Vaut mieux tenir un râteau qu'une montre. Le soleil sait toujours quelle heure il est! Ceux qui croient que la terre est sale ne la connaissent pas!

On se moque de nous, la paysans, les culs-terreux, mais ne croyez pas qu'on se lèche les doigts pour essuyer le purin, quand même!

Les citadins ne connaissent rien. Sans nous, ils n'auraient ni œufs, ni poules, ni rien à cuire pour garnir leur assiette! Ni laitue, ni fromage, ni carottes, ni viande, rien!

Ils ne savent ni atteler un cheval, ni réparer une roue! Mais ils savent critiquer et condamner! Ça, ils l'ont appris rapidement, comme par magie!

Entre nous, s'ils se payent notre tête parfois, nous on se paie leur cul, mais n'en parlez pas!

Il arrive parfois qu'on trouve un peu de purin dans les légumes. Faut bien les laver!

Au village et dans les rangs, c'est autre chose, on se respecte, on garde le meilleur!

Bienvenue chez-nous, monsieur Vence!



## David Wells

Pas vite je sais compter depuis que madame Winona m'a appris. Après dix c'est vingt, puis trente, puis quarante... et pareil comme avant dix. Vingt-et-un. Vingt et deux. Trente et trois...

J'aurai bientôt dix-sept ans, toute une vie déjà!

Je sais qu'il y a cent et onze pommiers dans le verger des Draper. Je les ai tous bouturés. Et je sais bien d'autres choses aussi!

Les arbres entendent tout et ils me racontent ce qu'ils entendent, ce que le vent leur rapporte.

Certains disent que David Wells est un voleur. D'autres, qu'il est simple d'esprit.

La vérité reste silencieuse.

S'ils savaient que les simples d'esprit n'ont pas besoin de voler pour être en paix, ils le murmuraient quand-même. Le mensonge meuble le vide.

La terre et les arbres ne mentent pas, les petits animaux non plus!

Je m'éloigne des têtes vides qui ne voient les autres qu'avec la boue des marécages qui remplissent leur tête!

Je serai le vent dans les arbres et par eux que j'aime, aimé.

Dix-sept ans je suis, parce que monsieur Beard m'a toujours rappelé qu'en août 1870, le mois huit et le jour 25, je suis né dans le fossé près de chez-lui, devant de l'écurie.

«J'ai entendu ta mère hurler Wells, et ma femme et moi pensions qu'elle avait rencontré un ours! C'était le jour du 25 août et l'ours, c'était toi, petit bébé qui venait d'arriver dans le fossé!»

Les gens qui ont un cœur comme monsieur Beard n'ont pas la tête vide!

Dix-sept ans, je serai vieux, presque un homme! Les

arbres en ont vu passer des têtes bien vides. Je ne veux pas qu'ils m'oublient, qu'ils disent: une autre tête vide!

David Wells écoute les arbres et le vent, ça lui suffit. Ils ne mentent pas!

C'est moi David Wells, le voleur et le pauvre d'esprit! Le roi des arbres et du vent!

Les pommiers diront «c'est David Wells qui nous a soignés. C'est King Dave qui nous a guéris!». Ils diront la vérité. Et le vent racontera ça aux arbres, partout.

Ah! Si le vent remplissait les têtes vides!

Je serai dans le vent dans les arbres et par eux que j'aime, aimé.



## Le long de la rivière comme dans un rêve

Je m'arrête parfois à quelque pieds de la rivière Fessenden, lorsque le soleil chauffe plus chaud que le fourneau du forgeron!

Et puis, avec l'âge, les pattes ne portent plus comme avant! Je dois mesurer mes distances afin de pouvoir atteindre l'un de mes nids ou de rentrer vers celui que j'ai quitté. Il faut parfois que je m'allonge.

J'ai trouvé cet îlot de buissons où je peux m'étendre et me rafraîchir. Où je peux fermer les yeux et partir comme l'eau de ce ruisseau vers des endroits que je ne verrai jamais, mais que je peux soumettre à mes rêveries!

J'ai vu souvent des chevreuils, et même des ratons, venir s'abreuver de cette eau fraîche et presque calme sous le feuillage épais du rivage. Parfois, une famille de renards. Je me dis que je suis un peu comme eux, libre de courir où je veux, quand je veux. Mais je ne cours plus!

Ma liberté se heurte à ceux qui me saluent ou qui se moquent de mon boitillement, comme souvent les enfants impolis le font. En gardant bien leurs distances.

Ce sont surtout des garçons, dont la témérité s'éteint rapidement lorsque je lève les bras et que je tends mon bâton vers ces petits singes, qui aussitôt me fuient comme des poules qu'on veut plumer avant de les embrocher!

Pauvres petits singes qui se croient tout permis! Un vieillard claudiquant, un rien les effraie. Et on va faire des hommes avec ça?

La rivière me semble parfois moins libre que je l'imagine, forcée de suivre son cours pour se diluer dans un lac. Elle ne peut ni s'arrêter, ni dévier où elle veut. Et elle finit par disparaître.

J'observe une grive au ventre orange lutter avec un ver. Elle me rappelle un merle de mon enfance. Je me tais, puis je m'endors.

Je suis vieux. Combien de temps je le serai?

Il semble parfois que ma vie glisse dans un lit, comme celui du ruisseau, et que bientôt, ce ruisseau sera sec et qu'à mon tour, anonyme, je disparaîtrai sans qu'on le sache, dilué dans le lac lors d'un rêve...

La chaleur m'épuise et personne à qui m'en plaindre dans l'herbe indifférente autour de moi!





## De l'ordre dans les idées

Alors que je marchais à peine, papa me répétait : « Mets de l'ordre dans tes idées mon garçon, comme dans l'atelier » ! Papa fabriquait des chaises, des meubles, et même des prothèses.

Dans l'atelier, chaque chose revenait vers son île après usage. Tout était rangé pour répondre rapidement au regard qui la cherchait. Sur le mur nord, les scies, les équerres, les gabarits pour calibrer, tantôt des modèles de roues, de chaises, de manches de haches ou de couteaux, de cadres de fenêtres ou de tout autre objet de bois.

Sur celui de l'est, les ciseaux, les gouges, les lames, alors qu'à l'ouest, juste en face, séchaient de longues planches de pin, d'érable, de tilleul, de chêne, de cèdre, qui parfumaient l'atelier.

Et enfin, autour de la grand porte du mur sud, un établi consacré à la ferraille, une constellation de petits objets destinés à des assemblages tenons et mortaises, à des ajustements disparates, des

boîtes de clous, de vis, un étalage de laboratoire pour fabriquer des colles, des peintures, des vernis et d'autres mystères dont seul mon père et Dieu avaient le secret !

Et enfin, sous le tablier de l'établi, un grand tiroir où s'entassaient de jolis dessins d'ornement, de plans de toutes sortes.

« De l'ordre dans tes idées, mon garçon, comme dans l'atelier ».

Je me demande encore si j'ai des idées où si ma tête n'est pas plutôt remplie de bric-à-brac, comme dans un musée où on entasse sans distinction tout ce que le hasard met à notre portée.

Peut-être parfois ai-je des idées, une gibecière dans laquelle rassembler les émotions, des mots pour les définir ? Je les sens vaguement, je ne les vois pas, tant mon cœur et mon esprit ont pris le large.

De l'ordre.

Dans ma tête, chaque chose est un nombre, et chaque nombre est lié à un ensemble et associé à une couleur. Ce sont peut-être des idées ?

Comme ces îles de quenouilles qui, lorsque j'étais enfant, erraient sur le lac, mes émotions vagabondent et béni soit celui qui parviendra à les ordonner avec des mots ! Mais est-ce vraiment nécessaire ?

Peut-être qu'avec le temps...

Papa m'a appris tout ce qu'il savait en menuiserie. Un jour, il m'a confié la fabrication des prothèses pour le pied de la jeune Clara.

Alors, toutes mes idées et toutes mes émotions se sont dirigées vers mon cœur, dans un ordre remarquable, avec bonheur !



## Je ne savais pas

Je ne savais pas comment on devenait un homme, mais j'ai vite compris comment on quittait l'enfance, comment s'éteignait sa candeur!

Je pensais connaître le monde alors que je ne voyais pas encore les limites de mon corps et de ma volonté. Étourdi, sans voir plus loin que mon nez, je croyais tout savoir!

Je n'ai retenu qu'une chose, malheureusement, une seule, que personne n'a eu besoin de m'expliquer...

Désormais, je ne pouvais ni abandonner, ni reculer pour corriger mes erreurs!

## Le billet de Laurie McPherson

Avant que je parte, elle a glissé un mot dans la poche de ma chemise, un petit papier légèrement tacheté et plié avec précision comme le font les institutrices dans les écoles. Elle me regardait de biais en souriant.

Laurie, mon Irlandaise. Laurie McPherson.

Elle m'a dit que les paroles qu'elle avait soigneusement copiées venaient de son père, un homme qui « cuisinait » les mots comme personne !

Ces mots, elle me les a lus et relus pendant que je grimaçais. Et j'ai fini par les mémoriser sans les comprendre.

*Comme en Irlande, résiste aux caprices des vents !*

*Comme un enfant qui sort du ventre de sa mère, n'y reviens jamais.*

*Les étoiles ne se rencontrent pas, mais leurs lumières se croisent !*

*Laisse ton miroir, tu n'y trouveras rien avant la fin du soir*

*L'âme de mon chien scrute mon cœur avec ses deux hublots tout noirs*

*Et tu me manqueras, comme l'air dans mes poumons sous une mer de larmes !*

*Et tu me manqueras comme le sang dans mon cœur tout vidé de ton charme*

De tout mon bardas, ce papier si léger dans ma chemise pèse comme une brebis portée sur mes épaules, tel qu'on le voit dans les images pieuses.

Je longe une rivière qui bientôt me conduira dans un petit village logé au creux de quelques collines. Tantôt, des marais vaseux, tantôt des pierres ou des troncs gluants et, parfois, un sol nu et sec où il est reposant de marcher.

Elle voulait me suivre. J'ai dit non, pas cette fois. Je reviendrai lorsqu'on m'aura attribué mon lot et lorsque j'y aurais construit un abri.

Alors, sous le dandinement des branches, je murmure « Les étoiles ne se rencontrent pas, mais leurs lumières se croisent !... » Mais leurs lumières se croisent... Comme le sang dans mon cœur, tout vidé de ton charme.

Pourquoi écrivait-il ces paroles, McPherson ?

Pour qui ? Pour Laurie ou pour moi ?

Le sol nu et sec vibre sous mes pas. Je marche.





### Confession de Léo à Angèle

J'avais précipité mon cher frère Théo dans le gouffre insensé de la construction d'un réseau ferroviaire.

Irréfléchi et aveugle comme on l'est à quinze ans.

À son insu, je l'avais enrôlé dans ce bataillon de forçats qui, pendant des mois, allaient raser la nature pour y planter des rails.

Combien de fois l'ai-je observé peiner contre ces rails sans dire un mot? Parfois il m'observait aussi, et c'était pour me décrocher un sourire.

J'avais cru bien faire pour protéger Théo, sans comprendre qu'en fait, c'est lui qui me protégeait.

Comment comprendre Théo qui me répétait souvent que « toute chose cache une porte dont il faut posséder la clef »? Quelle est ta porte, Théo, où est sa clef?

Je souffrais malgré tout qu'on se moque de lui, alors que dans son monde, la morsure des mots ne pouvait pénétrer.

Les sarcasmes de ces abrutis ne l'atteignaient pas, mais ils m'écorchaient au passage.

Avec les années, Théo a collectionné les « clefs ». Il m'en a laissé quelques-unes.

Quelques portes se sont ouvertes et d'autres sont resté inaccessibles.

La vie s'est adoucie autour de lui, et j'avais parfois l'impression d'avoir vécu un mauvais rêve...

Les idiots sont morts idiots et on n'y change rien.

La paix s'était installée dans l'esprit de mon frère, le calme, la sérénité. Pas encore pleinement chez moi.

Théo a épousé Clara qui a donné naissance à Angèle.

Oui, toi, ma chère nièce, toi. Toi!

Tu es la plus précieuse de mes clefs! Voilà pourquoi je me confesse.

Il n'y a que ta mère qui a su qu'il était inutile de comprendre ton père et, plus simplement, qu'il suffisait de l'aimer comme il était.

## L'hiver s'il neige, c'est encore plus doux

Ce soir-là et celui du Nouvel An, je m'approche du village vers minuit. Jamais je n'oserais entrer dans l'église, mais je sais où me cacher pour entendre les chants les plus merveilleux.

Je regarde l'éclairage et les reflets des vitraux sur la neige et je me dis, David, quand tu partiras, le ciel pourrait chanter comme ça !

Madame Draper me laisse toujours un plat à l'entrée de l'étable où j'irai dormir cette nuit. Elle a perdu son fils il y a trois ans. Il avait mon âge. La septième épingle à l'épaule, sur la manche gauche. C'est Allan.

Avant de reprendre la route de la forêt, je prépare le traîneau pour sa visite demain chez sa fille Elma qui habite en bas de la colline. Elle peut marcher de la ferme à l'église, mais se rendre chez Elma, c'est à une heure avec les percherons et ça monte !

Les lumières des vitraux sont plus belles dehors que dedans. Là où je suis, j'entends les petites voix de la chorale comme des voix d'anges venus de très loin. C'est mon plus beau cadeau depuis soixante-dix ans. »

(Dans la tête de David Wells, 1940.)





## Vers le nord

Je croyais qu'en fuyant vers le Canada, dans les *Eastern Townships*<sup>1</sup> en Québec, j'allais échapper à cette guerre civile<sup>2</sup> qui ravageait mon pays. Je croyais que je trouverais la paix et la tranquillité, mais il fallait survivre.

Je suis monté vers le canton de Shefford, offert il y a très longtemps à un certain Savage, où, semble-t-il, je pourrais trouver du travail et, qui sait, peut-être un jour acheter un lopin de terre pour y élever une famille.

Alors que l'union de Lincoln au nord et les confédérés de Davis au sud s'entretuaient pour mettre fin à l'esclavage, on construisait en Québec dans le canton de Shefford, un réseau ferroviaire d'avant-garde, qui allait s'étendre à travers tout le Canada. Quelle chance!

On m'a dirigé vers Frost Village, puis vers Waterloo, où j'ai pu m'engager pour la construction d'un tronçon entre Shefford et Waterloo.

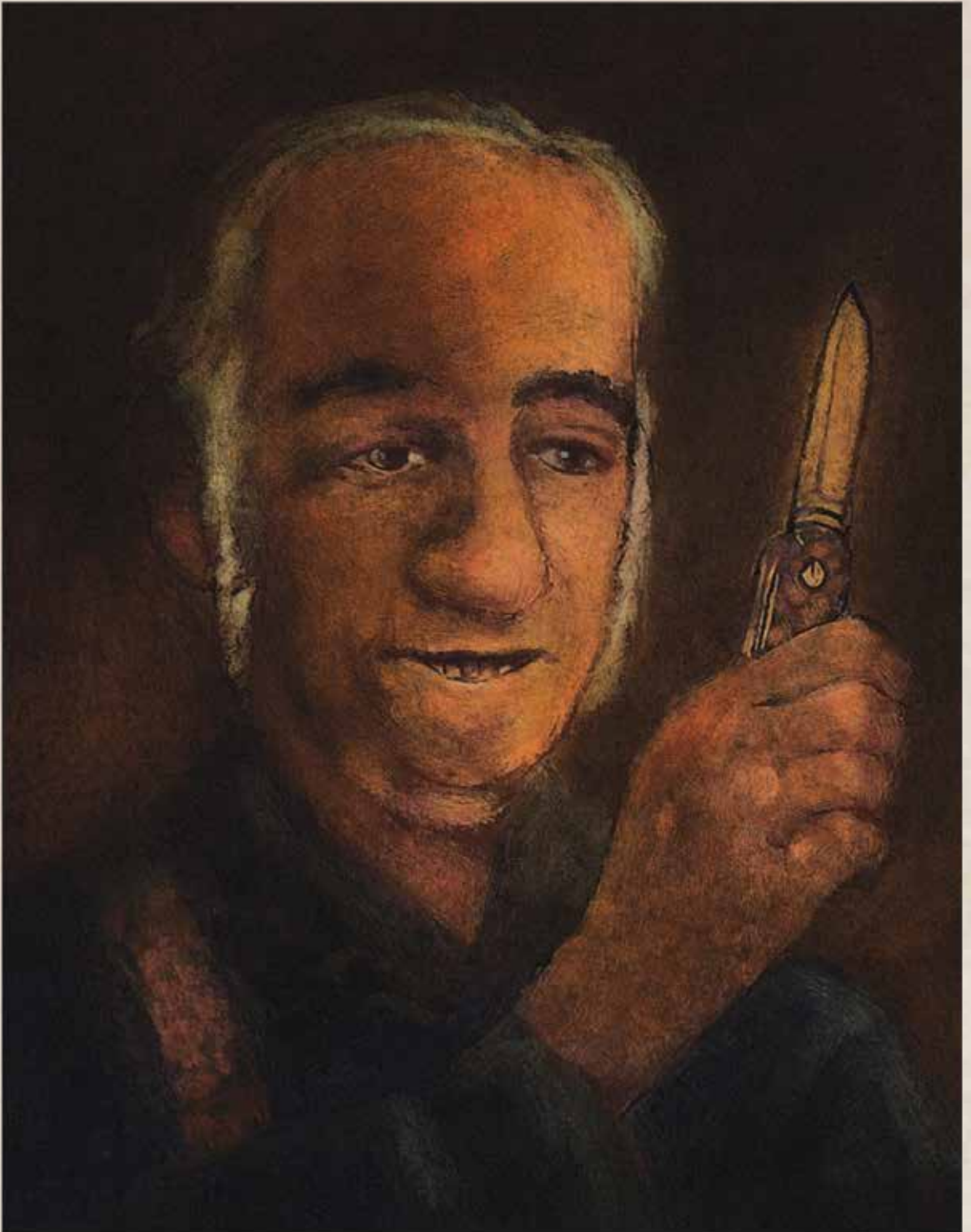
J'écris ces mémoires en espérant qu'un jour, je puisse transmettre à mes enfants le chemin qu'il m'a fallu parcourir pour qu'ils puissent un jour vivre librement sur leur propre terre. Pour que peut-être ils puissent voyager dans ce train et visiter ce qui restera de leur famille dans le Sud.

Il m'arrive en ce jour de regretter cet exode en Québec, alors que je voudrais quitter ce chantier d'enfer où je suis devenu l'esclave des rails!

Il m'arrive aussi de croire que c'est avec la gentille cantinière Marguerite que je pourrai fonder une famille! Nous nous sourions souvent, c'est bon signe!



1. On a traduit *Eastern Townships* par « Cantons-de-l'Est », bien qu'il ne s'agisse pas de division par « cantons », tel qu'on l'entend par exemple en Europe (en Suisse).
2. Guerre Civile ou guerre de Sécession, qui pendant quatre ans (1861-1865), opposa l'union du Nord aux confédérés du Sud, dans un combat pour l'abolition de l'esclavage.



## Le couteau

Lorsque j'ai dit à ma femme que j'avais donné un couteau à David Wells, elle s'est écrasée comme un vieux sac de pommes de terres sur le banc près de la porte, en se couvrant le visage de ses mains encore violettes du jus des betteraves qu'elle venait de peler.

Elle murmurait que j'étais devenu fou!

Elle me connaît bien Edna, elle sait bien que je suis déjà fou!

Elle m'a vu souvent parler à ce garçon qui n'appartient à personne et que personne ne réclame! Elle connaît bien ce garçon qu'elle nourrit tous les automnes, lorsqu'il vient travailler aux pommes!

Elle sait bien qu'il n'est ni idiot, ni voleur, ni malfaisant. Que c'est seulement un pauvre garçon abandonné qui n'a personne d'autre que la Nature pour le consoler.

J'ai pensé qu'il fallait lui donner une chance au petit. Il n'est pas malin, et puis c'est un vrai travaillant, il est fier, et je me suis dit qu'il pourrait apprendre à bouturer, à marcotter.

Il aimait bien m'observer lorsque je bouturais. Il posait toutes sortes de questions. Pourquoi je coupais des bouts de branches là plutôt que là? Pourquoi celles-ci plutôt que celles-là, et pourquoi pas plus longues? Comment on les greffait? Il voulait tout savoir.

«C'est pour soigner les pommiers que vous faites ces entailles et ces greffons? Pourquoi ils sont malades?».

Alors que je lui répondais, je pensais à Gilles notre garçon qui s'est noyé il y a trois ans. Il aurait le même âge que Wells et j'aurais bien aimé qu'il me pose toutes ces questions, j'aurais bien aimé qu'il apprenne à bouturer, à faire le cidre...

Personne ne lui a appris à nager. Alors Wells, je ne voulais pas qu'il se noie dans la vie parce personne ne lui aurait appris à survivre.

«Mais non, ils ne sont pas malades les pommiers, je répondais, ils sont ignorants et paresseux comme ce gros fils de Brixes qui a renversé une voiture de briques l'été dernier! Tu te souviens, tout le monde riait? Tu voudrais essayer de bouturer?»

Et je lui répétais que la lame était comme un crayon qui redessinait les branches, les rendait plus fortes, plus productives, et qu'il fallait être très prudent. Très, très prudent!

«Un arbre, c'est vivant. C'est doux et parfumé, et les pommiers, surtout, c'est comme des mains qui cherchent le ciel.

Une lame c'est des millions d'années avant d'arriver chez le forgeron! Tu imagines, des millions d'années! Tu peux bien rire!

Un pommier c'est des années avant de produire. Alors, bouturer ce n'est pas un jeu, tu comprends?»

Je lui ai appris à bien polir, à bien entailler, à bien ranger le couteau dans sa poche, toujours la même, pour ne pas le perdre.

«Ce sera toi le dessinateur des pommiers! Ça te fait rire?»

Il n'y aura que toi et moi et le chien Tougri qui saurons comment parler aux pommiers, ce sera notre secret, alors, prends soin de ce couteau, n'est-ce pas, ne le perds jamais. Jamais, tu as compris?

Vérifie toujours avec ta main là où il devrait être. Ne l'abîme surtout pas! C'est ton meilleur ami après moi et Tougri. Et surtout, ne raconte à personne ce que je t'ai appris! Plus tard, si tu fais bien, je t'apprendrai autre chose...»

Il aura plus de chance que Gilles, je me disais. Quand-même!

1. Voir l'opus 2, *Le buis clos*.



## L'architecture

J'allais devenir un homme nouveau, peut-être en fait, celui que j'aurais dû être toute ma vie!

Sur le chemin de l'architecture, il fallait répondre à toutes les questions. On voulait savoir pourquoi j'avais quitté la prêtrise pour l'architecture à cinquante-trois ans?

On s'inquiétait sur mes connaissances de la langue anglaise et sur d'autres détails. Ne serait-il pas gênant de me retrouver parmi de jeunes étudiants, alors que je pouvais être leur père?

À cette dernière question, j'ai répondu en anglais et en souriant que dans la vie que je quittais, on m'appelait toujours « mon père ». « *I'm used to that* »!

Finalement, ce qui a convaincu le doyen de mon grand intérêt pour l'architecture, c'était de régler d'avance les frais d'études!

Pendant toutes ces années, il m'a fallu répondre aussi à la curiosité de ces jeunes gens, étonnés qu'un « vieillard » se mêle à eux. Les rumeurs courent vite. Tout se sait.

Oui, j'avais été *Father Léo*. Je ne leur donnais pas plus d'explications.

C'étaient, pour la plupart, de jeunes gens sérieux et de familles aisées. J'adorais leur enthousiasme et leur passion. Si jeunes, et ils savaient déjà où ils allaient!

J'imaginai souvent Théo qui m'épiait par-dessus l'épaule. « Je suis content pour toi, mon petit frère! Enfin, tu as compris que tu devais t'occuper de toi avant de t'occuper de moi! »

Je leur ai raconté l'histoire du train (voir l'opus 1, *Le conte*).

Personne ne me croyait. Les étudiants aimaient bien cette histoire et, jusqu'à la fin de mes études, tous les nouveaux me demandaient de leur raconter comment nous avions poussé ces wagons. « *Really? Unbelievable!* »

— *Really!*

Un « homme de Dieu » ne saurait vous mentir! « *Really!* »!

## Sors de ton nid et marche!

La première chose que le Soleil me dit tous les matins, c'est « lève-toi petit, sors de ton nid et marche.

Apprends tes leçons avant la nuit et n'oublie pas que je suis dans ton sang, que je coule dans tes veines, jour et nuit, sous le ciel le plus gris. »

Il m'a dit ça le Soleil. Je ne sais plus quand, avant mes dix ans peut-être.

Après dix ans, je ne me souviens plus comment on compte sur les doigts. Madame Winona me l'apprendra. Elle sait tout et elle donne tout ce qu'elle sait gratuitement, et en souriant.

Je ne sais jamais quelle leçon il y aura, mais j'ai toute la journée pour la trouver. Elle viendra.

Le Soleil, lui, trace des mots un peu partout avec des crayons de lumières et d'ombres. Au sol, sur les arbres, sur les rochers, partout.

Lorsqu'il me parle, j'écoute. Il ne m'a jamais trompé. C'est le seul qui est revenu tous les matins, même derrière les ciels de pierres grises.

Il tient sa promesse et je lui fais confiance. Je n'ai pas besoin de le chercher. Il m'accompagne toujours, même dans les lueurs les plus pâles. Je m'endors avec lui. Je me lève avec lui.

« Lève-toi petit, sors de ton nid et marche! »



## L'enfer

Longtemps je me suis plaint que les os de mon corps étaient tordus, mais malgré tout, j'ai eu plus de chance que le jeune Lawrence qui s'est cassé un bras, alors qu'il cherchait à dégager sa chemise accrochée à une branche, au moment où on criait « *timber* ».

L'arbre lui est tombé dessus. Crac! Ce sont des accidents qu'on ne veut pas imaginer et qui n'attendent pas notre permission pour frapper!

Nous nous sommes tous précipités pour sortir le jeune Lawrence de son pétrin, et je n'ai jamais vu un arbre si rapidement élagué!

Monsieur Ledoux, qui avait l'âge de mon père, a enlevé sa chemise pour improviser un bandage et pour maintenir le bras du garçon sur la poitrine. On voyait nettement la fracture. Il faut dire que monsieur Ledoux, torse nu, ressemblait à un ours!

Le contremaître Longley a fait atteler les chevaux et m'a demandé de conduire Lawrence au village, après avoir livré le chargement d'écorce à la tannerie.

En route, entre les gémissements de Lawrence, je me suis dit que la tannerie pouvait attendre et nous nous sommes rendus chez le docteur Evans qui, par chance, n'était pas absent!

En revenant de la tannerie, je me répétais qu'on a la chance qu'on a et que j'étais bien heureux d'avoir la mienne! Oh oui!

Je n'aimais pas la tannerie. Je crois que si l'enfer existe, il est encore plus agréable que la tannerie!

Je connais le fils et le père Royer, qui tannent les peaux dans cet atelier abject aux odeurs putrides et insupportables dont on n'arrive pas à se débarrasser même après plusieurs lavages!

Je préférerais l'enfer plutôt que de travailler dans ce charnier, surtout par cette chaleur où l'on suffoque déjà à l'air libre!

J'ai bien de la chance et je veux la garder!  
Et si possible, éviter l'enfer!



## Dessiner des corneilles

«Je pense que je devrais apprendre à dessiner des corneilles» confiait Agnès Fourdrinier Labonté à Philéas. Elles sont laborieuses comme toi, mon mari!

Agnès, la mère des garçons, Théo et Léo, dans l'ordre d'arrivée, entretenait un rapport singulier avec les corneilles. Qui peut dire pourquoi?

Elle en avait fait l'objet d'une conte (voir l'opus 1, *Le conte*).

Sans doute parce qu'elles sont toujours présentes, bien visibles, criardes, souvent méprisées, malgré tout très utiles. Ingénieuse, solitaires, grégaires et fidèles. Elles claironnent le printemps, mais aussi la mort dont elle nettoient les traces. Allez donc comprendre!

Agnès Fourdrinier, fille de militaire né en Normandie, deux juin 1827, avait suivi son père, veuf, vers l'Amérique en 1844. Sa sœur Adèle par contre avait préféré la France pour y élever sa petite famille.

La même année, elle rencontre Philéas Labonté, l'épouse et donne naissance à son premier fils, Théophile. Théo, plus simplement. Deux ans plus tard, Léo. Léo, tout simplement.

Ils s'installent près d'un petit village prospère où Philéas opère une menuiserie spécialisée dans la fabrication de chaises. Tout le monde a besoin de s'asseoir un jour ou l'autre!

Agnès était à l'affût de nouvelles technologies, et elle apprend bientôt la photographie tout en s'intéressant à la gravure, aux eaux fortes et à la lithographie.

Son grand-père était graveur, une tradition qui quitte difficilement les gènes familiaux. Adèle la tenait informée des nouveautés culturelles qui émergeaient en Europe.

«Je crois, oui, que je devrais dessiner des corneilles!»





## Le Roi est mort

En 2016, je cherchais l'endroit où l'on avait enterré le Roi en 1954.

Le cimetière « Sweet » lisait-on dans une chronique de l'histoire de Shefford. Recherches sur Internet. Cimetière Sweet, dans la région de Sutton Junction, sur le chemin Woodard, à la croisée du chemin Draper. Balade vers Sutton avec Jade, mon chien.

J'avais lu que quatre personnes s'étaient déplacées le jour de son enterrement. Le ministre qui officiait la cérémonie, le maire, son adjoint, et monsieur Beard fils chez qui il avait souvent été hébergé. J'ai pensé que s'il y avait quatre personnes le jour de mes funérailles, ce serait bien triste pour elles et très étonnant pour moi. Tout ce monde!

Sans doute le Roi aurait-il dit que le jour de sa mort, il ne serait pas là et que ce n'était pas la peine de se déplacer pour aller saluer un cailloux dans la terre.

Difficile de cacher que je lui donne raison!

J'imagine facilement que le Roi, à l'approche de ses derniers jours ici, avait déjà fait tous ses adieux, comme j'espère le faire moi-même.

C'est curieux, mais à l'idée de perdre la vie on l'aime davantage, on l'apprécie au-delà de toute exaltation, plus que jamais et sans arrêt.

Le Roi et moi avons connu des deuils, nombreux et cruels. Personne n'échappe à cette cruauté.

C'est ainsi qu'elle occupe la mémoire des survivants, de ceux qui restent, alors que pour les décédés, elle est plus généreuse, elle efface tous les deuils, toutes les douleurs, toutes les tristesses, les trahisons, les abandons.

Elle efface tout et, éventuellement, la mémoire de ceux qui nous survivent!

On ne saura jamais ni quand ni comment la mort nous surprendra, alors, ils vaut mieux se préparer à l'accueillir maintenant, à chaque nouveau jour qui nous est donné! Il vaut mieux s'en faire une amie à qui l'on parle doucement.

Et puis, il y a la vie!

Toutes ces pensées me traversaient la tête par un bel après-midi d'été alors que je roulais calmement en me demandant pourquoi je m'étais à ce point attaché au Roi, à ce David Wells, abandonné par sa mère à l'âge de cinq ans. Son père? Disparu, comme bien des pères épisodiques.

Cet abandon je l'ai connu moi aussi. Cet épais brouillard qui vous enveloppe à l'enfance, je l'ai traversé, tout comme Wells.

J'ai connu la Miséricorde et tout comme David Wells, sans doute, j'étais habité par une soif de vivre, aveugle à mes origines.



La vie, pour le Roi comme pour moi, n'avait pas besoin de savoir par où elle commençait. Elle s'intéressait surtout à sa destination, à l'envie de connaître, de découvrir. Ça ne s'explique pas. J'imagine que c'est une sorte de bénédiction.

Une fois au cimetière Sweet, je croise deux dames, les sœurs Draper.

Je leur fais un dessin de Wells et je leur demande si elles connaissent cet homme. Elles me répondent qu'il ressemble à King Dave. Comme c'est étonnant! Vous avez connu David Wells? Oh oui!

Sauriez-vous par hasard où se trouve la pierre où on l'a enterré?

— Pas vraiment, mais nous pouvons vous dire que ce n'est pas ici au cimetière Sweet!

Il y a deux cimetières Sweet. Cette famille « Sweet » devait avoir beaucoup d'influence! Le cimetière Sweet où repose le Roi se trouve à West Brome, disent-elles, sur le chemin Soles, à quelques kilomètres d'ici.

J'aimerais bien que nous reparlions de votre rencontre avec monsieur Wells.

Les deux sœurs sourient en regardant le croquis. C'est étonnant comme il ressemble à David. Oui, revenez prendre le thé, nous serons enchantées de parler de ce Wells.

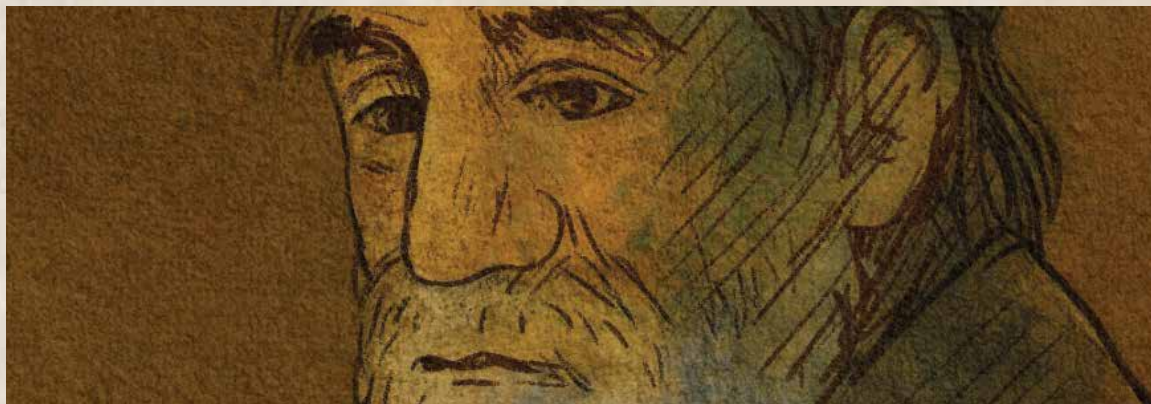
J'ai noté leur téléphone. Il faudra bien que je les appelle bientôt, mais avec cette COVID...

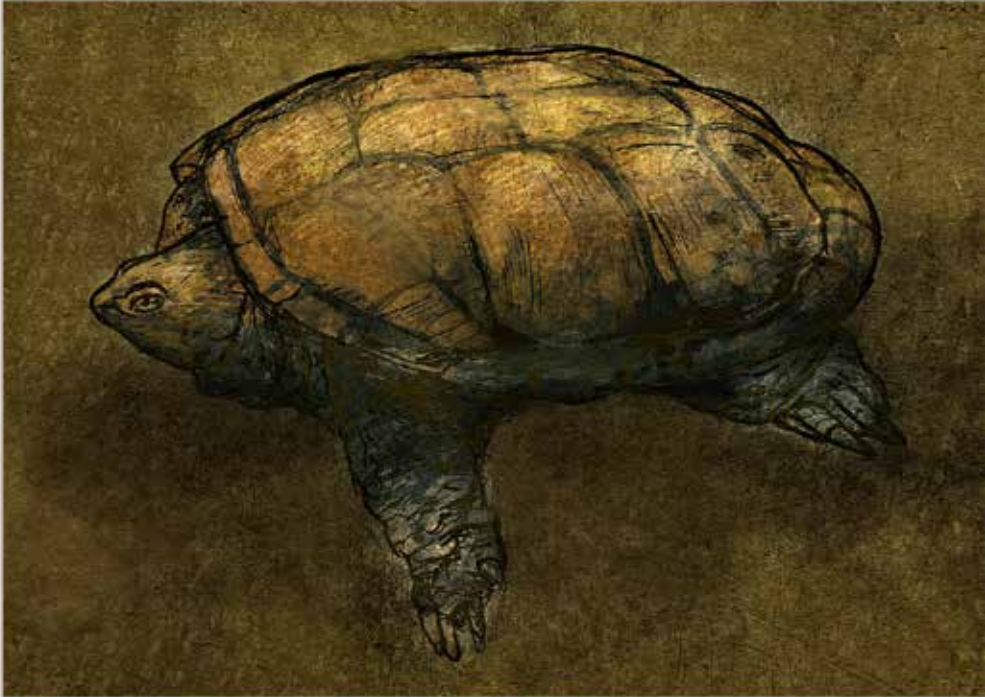
Le chemin Soles est très valonneux, tout à fait charmant et paisible. Le cimetière domine une butte près de la voie ferrée qui traverse un champ où paissent d'admirables bovins.

Du tertre, on aperçoit la montagne de Sutton et, derrière, la frontière du Vermont qui se dessine à l'horizon.

En avançant dans la vallée, on croise une route de terre nommée Wells. Il semble que la descendance Wells ait connu elle aussi une certaine influence!

J'ai pensé que j'aurais facilement pu être le dauphin du Roi Wells, mais je n'en suis pas digne, jamais je n'aurais le courage de suivre ses pas!





## À pas de tortue

J'ai souvent l'impression d'avancer à pas de tortue, et même, de perdre la notion du temps dans ce monde encore si étranger et sur lequel je n'ai que peu d'emprise, tant il me semble toujours aussi mystérieux que les étoiles dans le ciel.

Avant mon départ, je me suis informé et j'ai pris bien soin d'écouter les récits que me faisait William Hill de ses expéditions vers le pays du Nord.

J'ai noté tous les conseils qu'il a bien voulu me transmettre sur le soin à bien étudier le bagage que je devais transporter, sur la manière d'abattre les arbres en ligne, comme des dominos, et sur celle de faire fumer ou sécher les viandes pour mieux les conserver. Notes et croquis se sont multipliés.

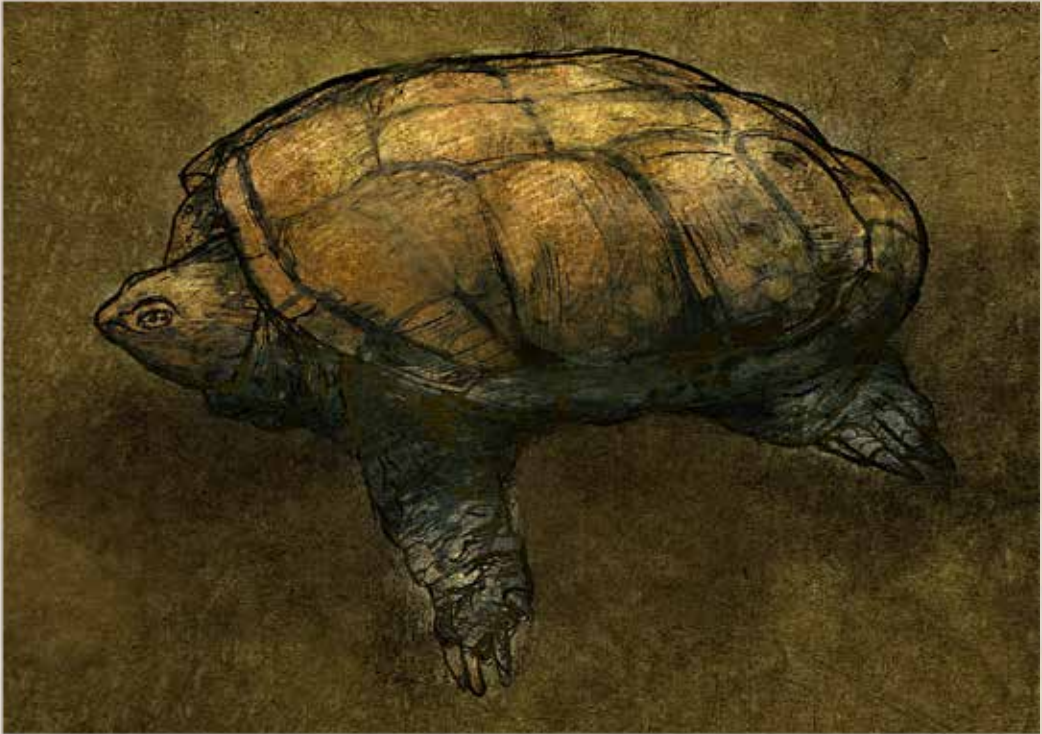
Monsieur Hill était une véritable encyclopédie sur pieds.

Je lui posais toutes les questions qui me hantaient depuis que l'idée de monter vers le Nord s'était ancrée dans ma tête, et cela pour apaiser mes craintes, pour me donner plus de courage, et pour lutter contre tout ce qui pouvait me retenir au Sud.

Peut-être auraient-ils besoin d'un boulanger au Nord?

J'en connais plusieurs qui ont rebroussé chemin, répétait Hill en haussant les sourcils. De jeunes ambitieux sans expérience qui se lèvent après le soleil et qui croient tout savoir, dans leur arrogante naïveté.

On les voyait revenir bredouilles. Ils n'avaient pas la force de traîner tout ce qu'il leur fallait pour résister à une journée d'efforts loin du confort de leur paillasse.



J'avoue que les provisions étaient plus lourdes et plus encombrantes que je l'imaginai, ce qui ralentissait mon ardeur! Pour survivre quelques semaines, il fallait partir avec de la farine, du sel, des viandes fumées, des fèves et des légumes séchés, et tout l'attirail nécessaire pour chasser, pour dépecer, pour cuire, pour allumer un feu, pour nourrir une lampe à l'huile, pour coudre, pour bûcher. Sans oublier le grand luxe d'un cahier, d'une plume et d'un encrier!

Il fallait apprendre à faire des cueillettes de fruits indigènes pour enrichir notre écuelle, noix de pin et de hêtres, glands, racines et autres tubercules. Tendrer des collets, se contenter parfois d'écureuils...

En somme, il fallait, comme une tortue, traîner sa maison sur son dos! Alors, même la plus légère des couvertures semblait nous écraser lorsqu'on la posait sur nos épaules!

Et puis, toujours en clignant des yeux, monsieur Hill m'instruisait de quelques recommandations essentielles sur l'hygiène.

Si tu ne trouves rien pour nettoyer la «profonde vallée», disait-il en riant et en pointant un doigt sur son derrière, tu peux toujours utiliser une pierre bien lisse ou un bout de bois que tu auras façonné et que tu pourras bien rincer dans une rivière ou dans la terre.

Résiste à l'idée d'utiliser des feuillages avant d'avoir vérifié leur résistance, mais surtout, leur arrogance, comme celle de l'herbe à puce que tu devrais reconnaître parce qu'elle se présente en groupes de trois feuilles!

Creuse avant tout un bon trou, couvre-le, et n'y reviens jamais! Il riait. Oui, il fallait ajouter au fardeau, une pelle!

Je suis parti.



## Alicia

Elle devait avoir dix-huit ans, peut-être dix-neuf, lorsqu'elle s'est présentée à Longley pour s'engager à la construction du tronçon Shefford-Waterloo.

Il lui avait répondu assez cavalièrement qu'il ne voyait pas comment elle pouvait lui être utile dans un travail qui répugnait même à des hommes très robustes !

« *I'm not a man* » avait-elle répondu en le regardant droit dans les yeux « *and I can do a lot more things that even a man can't do!* ».

« Je ne suis pas un homme... mais je peux faire bien des choses qu'aucun homme ne peut faire ». Bien entendu. Alicia était déterminée.

Elle avait besoin de ce travail pour s'occuper de l'enfant qu'elle attendait et qui viendrait peut-être dans huit mois.

« *Of course* », bien entendu, répondit Longley de manière sarcastique. Alicia ne savait pas baisser les yeux, ni abandonner.

Elle demanda à Longley s'il avait eu une mère. Il ne répondait rien, tout étonné et presque décidé à lui faire signer son registre. J'attends un enfant et je veux pouvoir l'élever comme votre mère a pris soin de vous.

J'ai besoin de ce travail autant que tout les hommes qui sont ici, parce que celui qui a fait cet enfant est mort il y a peu de temps, sur un champ de bataille. Je suis venue ici seule, après une marche de plusieurs semaines. Vous croyez que j'ai peur de bûcher, de pelleter ?

Longley commençait à céder devant la détermination d'Alicia. À vrai dire, il avait fléchi depuis le moment où il l'avait aperçue.

Votre nom ? Alicia, Alicia White.

Écoutez, mademoiselle Alicia White, vous me semblez bien courageuse et bien décidée ! Je ne suis pas convaincu que ce travail de cheminot soit fait pour vous et puis, comprenez-moi, je ne voudrais pas que les hommes, vous savez, se moquent de vous. Mais j'aurais besoin de quelqu'un pour les nourrir, pour entretenir le campement, pour porter de l'eau... et qui sait ?

« *Where do I sign?* ». Là, dit-il en lui tendant le registre, signez là, sous cette ligne. Écrivez votre nom suivi de « cantinière ». Vous savez écrire ? Longley regrettait d'avoir posé cette question !

## Se priver d'une vache

C'était mon deuxième voyage et, je l'espérais, mon dernier.

Cette fois, toute la famille allait suivre, Jane, Charlotte et James allaient m'accompagner. Nous partirions avec les cinq bêtes que Jane et les enfants avaient soignées pendant mon absence, sans oublier Abe, le chien.

Je n'avais pas imaginé que voyager à quatre personnes et à six bêtes allait être aussi lent et aussi compliqué!

Les enfants n'étaient pas plaignards et ils avaient appris à s'occuper des bêtes. Ils étaient responsables, travaillants, et totalement immergés dans l'aventure de ce voyage.

J'étais quand même heureux de retrouver la famille et de savoir qu'avec Jane à mes côtés, nous allions pouvoir installer tout ce monde sur la terre qui nous attendait au nord, et que j'avais préparée depuis plus d'un an.

Le convoi avait adopté un rythme qui finalement convenait à tout le monde. Nous prenions le temps de nous retrouver. Autour d'un feu aux repas, je racontais aux enfants tout ce qu'ils voulaient apprendre sur leur nouveau pays. Le plus difficile restait à venir à l'approche des montagnes.

Un soir, alors que nous installions le campement à l'orée d'une forêt, Abe s'est mis à grogner. Il avait flairé une présence qui pour nous restait invisible.

Jane s'est emparé de la winchester et nous avons suivi le chien qui semblait glisser sous les branches. J'ai rappelé Abe, alors que deux hommes, affolés par les aboiements du chien, jaillirent d'un buisson, le plus âgé avec une arme à la main.

« On prend vos bêtes », a-t-il lancé fébrilement.

« Les enfants, allez retrouver le troupeau et ne bougez pas », rétorqua Jane. Elle avait pris la situation en main avec un sang froid qui m'étonnait.



Le plus jeune des deux brigands cria de nouveau : « Les bêtes, on prend les bêtes! »

« Baissez votre arme, dis-je, vous ne prendrez rien. Ne soyez pas stupides. »

Jane visait le vieillard. Elle ajouta : « Ne croyez pas que j'hésiterai à tirer! »

« Où allez-vous, demandai-je? Vers le sud? Vers le nord? J'ai demandé au plus vieux avec plus d'autorité de baisser son arme. Écoutez-moi. On ne va pas passer la nuit à pointer nos armes les uns sur les autres. Je vous donne une vache et

vous partez vers le sud. Vous nous laissez tranquille et on ne vous a jamais rencontrés.

James détache la brune et amène-la ici.

Si vous voulez la vache, vous mettez votre arme au sol et vous partez avec la vache. Vous marchez une heure et vous revenez chercher votre arme là, sur ce tronc. Nous ne serons plus ici. »

Le fils a regardé son père avec dépit. Il vaut peut-être mieux perdre la vache que prendre une balle?

James lui a donné la vache. Ils sont partis.

J'ai dit au reste de la famille de suivre la piste vers le nord avec les bêtes. J'allais rester sur place pour m'assurer que les misérables n'allaient pas nous poursuivre. Le plus jeune est revenu, a pris son arme et est descendu rejoindre son père. J'ai retrouvé la famille, deux heures plus tard.

Je peux vous dire que nous sommes arrivés sur notre lot sans autre soucis. Une vache en moins. Nous n'avons jamais revu ces pauvres lascars et les bêtes se sont reproduites avec ou sans notre consentement! Au printemps, nous avions à nouveau trois vaches et un bœuf de plus.

C'est l'histoire que je raconte désormais à mes petits enfants avant de les envoyer au lit! Il vaut mieux se priver d'une vache que de se priver de vivre! Ces pauvres gens faisaient déjà pitié! Pas la peine d'en rajouter! Peut-être auront-ils appris quelque chose?



## Mes nids

Dans deux ou trois semaines, la terre va geler comme la lumière qui va mourir très tôt, avant cinq heures. Je vais préparer mes nids pour l'hiver, réparer la pelle de bois que m'a donnée madame Labonté l'an dernier à l'enterrement de son mari.

Son garçon Léo a fait des prières pour que le ciel ouvre les portes à son père, mais je pense qu'il n'avait pas besoin de prières pour ça, je pense que Philéas pourra jardiner comme il souhaitait au paradis.

Philéas, épingle numéro douze sur le rabat gauche du collet. Chaque âme a sa place sur moi, chaque épingle est une âme que je veux garder avec moi.

Madame Labonté m'a aussi donné les chaussures de son mari et une paire de bottes presque neuves, mais un peu trop grandes.

Avec du papier journal, elles seront parfaites pour l'hiver!

La tristesse lui avait rougi les yeux, le nez et les joues à force de pleurer.

Alors que j'allais partir avec les bottes, la pelle et les chaussures, elle m'a fait signe d'attendre, en balayant sa main doucement dans le ciel.

Elle m'a offert une valise qui attendait d'être offerte au seuil de la porte et qui contenait quelques vêtements toujours un peu trop grands.

Philéas était un géant! Sans un mot, elle a insisté pour que je garde la valise, puis elle est rentrée au chaud pour continuer à sécher ses larmes avant qu'elles ne gèlent sur ses joues.

Ce jour-là, vers quatre heures, jamais le ciel ne m'a paru aussi sombre.

C'était le cinq novembre. En clignant des yeux, la neige sera là et décembre et une nouvelle année! Et je serai vieux, bon pour le feu!

Personne ne viendra couper du bois pour moi, ni ramasser les branches. Personne ne viendra enlever la neige devant mes portes et tracer des sentiers pour que je puisse rejoindre les chemins de campagne pas très loin.

Madame Labonté avait caché des allumettes dans les poches des chemises de son mari. Elle avait tout prévu pour moi. Des chaussettes, une tuque, des gants qu'elle avait tricotés et elle avait enveloppé des galettes de sarrasin dans du papier pour remplir les gants.

J'ai regardé la valise et j'ai pleuré, alors que le jour fermait ses portes et ses fenêtres, seul dans les bois du chemin Santerre. Je ne sais pas où vont les larmes et je ne les ai pas retenues!

Dans sa douleur, elle avait pensé à moi, un pauvre, sans rien que les aiguilles des pins, des cèdres et des sapins comme tapis.

## Lettre à Angèle

Aussi pétri de vertu que je sois, ma chère nièce, je ne comprends bien que ce que j'ai moi-même vécu.

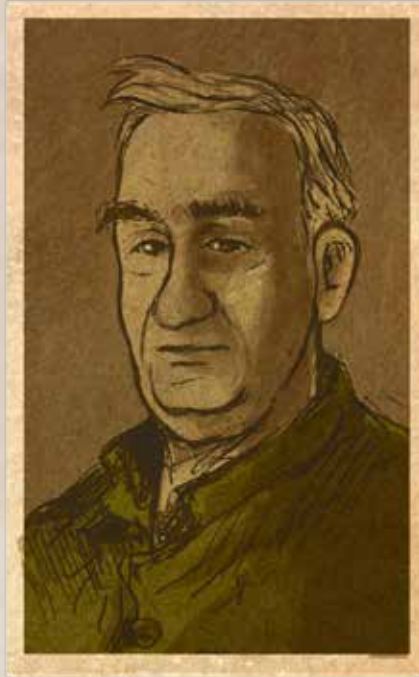
Si la douleur ne me fréquente pas, que sais-je d'elle alors que ma grossière indifférence baigne dans le formol de ma bonne conscience?

On ne comprend l'abysse du deuil que si la mort nous enlève un être cher. Je l'ai compris en perdant Théo, ton père, mon cher frère.

Comment trouver un soulagement pour ces âmes perdues dans un désert que je n'ai pas moi-même traversé, assourdi par trop de solitude?

Puis-je évoquer l'alibi de mon ignorance pour oublier ceux que la vie a défigurés, réduits à néant et meurtris jusqu'au plus profond de l'âme?

Quelle bouée tendre à celui qui, dans le plus obscur des désespoirs, cherche un secours, alors que tous l'abandonnent et même Dieu?



J'ai laissé ma foi s'écorcher aux morsures des épines et des ronces de ma naïveté, de ma lâcheté.

La douleur et la souffrance m'effraient comme une peste qui pourrait me ronger.

Chère nièce, comment pourrais-je désormais imaginer que, par un miracle divin, je puisse apaiser le désespoir de ceux qui souffrent au-delà de ma compréhension, alors que je suis réfugié derrière la myopie d'un bréviaire, agenouillé et impuissant?

J'espère que tu pourras me comprendre et me pardonner!

Je t'apprends donc, chère Angèle, par ce flot gênant de confidences, que je m'appête à quitter les ordres et peut-être à recommencer ma vie, sans hypocrisie, dans l'architecture.

Ton vieil oncle repentant, Léo.

Retrouve-moi le 31 décembre (voir l'opus 2, *Le huis clos*).



## L'amputation

À l'hiver 1913, je me suis gelé un pied. Monsieur Beard m'a conduit chez le docteur au village, et le docteur m'a dit : « cet orteil, il faut l'amputer ».

Je ne connaissais pas le mot « en puté », alors j'ai répondu « OK ! ». Il a tiré une bouteille du tiroir de son bureau, puis un verre, et il a rempli le verre et me l'a tendu : buvez !

Je n'aime pas l'alcool et, en prenant le verre, j'ai senti le whisky et j'ai regardé le docteur comme un idiot. « Avalez ça d'un coup Wells ! »

J'ai fait une grimace et j'ai calé d'un coup et, avant de déposer le verre, le docteur avait pris une pince et le petit orteil était tombé, tout bleu et laid comme un vieux glaçon, sur le plancher...

Il a tout recousu, le docteur, mais je lui ai remis tout son whisky sur le plancher avec l'orteil. Vous avez de la chance, il m'a dit, vous auriez pu perdre le pied ! Merci pour la chance, docteur, j'ai répondu.

Alors, depuis, je boite. Un an plus tard, une première guerre s'est déclarée. On n'a pas voulu de moi dans l'armée à cause de « la chance de mon pied », l'hiver dernier.

Je tirais bien, mais je boitillais, et on n'a pas voulu de moi. Il paraît que c'était mieux comme ça, qu'il valait mieux ne pas aller à la guerre.

J'ai entendu des horreurs et j'ai connu des garçons qui, partis à la guerre, n'en sont jamais revenus. On ne voulait pas me parler de ces choses-là. « Tu as eu de la chance, le boiteux King Dave, et tu ne le sais pas ! »

Je suis resté dans la région à boitiller d'une ferme à l'autre, à bouturer les pommiers de tout le monde et, lorsque la deuxième guerre est arrivée, on n'a pas voulu de moi encore, parce qu'alors, j'étais trop vieux. Soixante et neuf ans j'étais. Un vieux boiteux chanceux !

Entre ces deux guerres, le monde avait changé. Des choses inimaginables étaient apparues.

Plus besoin de trotter à cheval pour porter les nouvelles qui couraient désormais dans des fils installés entre les maisons, plus vite que le plus rapide des chevaux !

Même dans les campagnes, on entendait parler des gens de l'autre bout du monde dans de petites boîtes criantes. Comment font-ils pour entasser tout ces gens-là dans une si petite boîte ?





Les chevaux sont disparus, remplacés par des voitures qui roulaient partout! Des fils et des voitures partout! Des radios partout!

J'ai même vu, dans le ciel, des avions, des oiseaux de métal bruyants, et d'autres comme des ballons qui flottaient, des choses que, même dans mes pires cauchemars, je n'aurais pu imaginer!

Il ne faut pas que ces choses-là tombent dans la forêt, je me disais. Le ciel est fou!

Dans les champs, plus d'attelage de bœufs, mais des tracteurs qui labouraient la terre. Tout changeait et je n'avais pas le temps de comprendre. Je n'ai pas compris grand-chose dans soixante et neuf ans.

Le seul refuge où je me retrouvais en paix, c'était dans la forêt, loin dans le bois, là où les fils ne se rendaient pas. Là, je connaissais. J'étais chez moi parmi les animaux que les gens avaient oubliés, tant ils avaient les oreilles collées à leur radio!

Je voyais que le temps me grugeait et, qu'à mon tour, je disparaîtrais. Je ne savais pas comment leur dire que la Nature me suffisait, que je n'avais pas besoin de radio, de voiture, de tracteur.

Je ne savais pas comment leur dire que marcher même en boitillant me rendait heureux, que d'apercevoir entre les pommiers les montagnes de Richford ou de Frelishburg, de Sutton ou de Dunham, d'Iron-Hill ou de Shefford, me faisait rêver.

Je ne savais pas comment leur dire que j'avais grimpé pas à pas le mont Pinnacle en prenant tout le temps nécessaire, en goûtant chaque respiration comme le plus précieux des parfums, et en suivant les caprices du vent et que, le lendemain, je traversais Shefford de la même manière.

Je n'ai jamais su comment dire cela, la liberté, n'être attaché à rien, n'attendre personne, appartenir à la terre, n'aimer qu'elle et marcher avec elle... Jamais.

Combien de temps me reste-t-il?

Certainement pas assez pour que j'apprenne à parler!

Je vois que le temps me ronge... Et je m'enfoncé plus loin dans la forêt où un jour, il me rattrapera!

## Le cyprès ne brûle pas

Chère Angèle, chaque mois de juillet me déchire le cœur!

J'espère ta visite avant la reprise des classes. Tu me manques autant que ton père.

Le monde n'était pas fait pour lui, alors Théo l'a refait à sa manière, et ce monde Angèle me manque, comme la lumière pétillante de son regard, comme le mystère de ses silences et celui de ses sourires. Comme tout ce qu'il a laissé dans ton cœur.

Tu lui ressembles tant!

Lorsque les vents de juillet me rapprochent de l'automne, je l'imagine encore dans mon sillon au potager, dans l'atelier, derrière le treillis, partout où il respirait.

Il prenait un soin infini à entretenir les plantes du jardin, comme celles du potager, en les appelant chacune par leur nom. Il répondait à toutes tes questions avec une sorte d'émerveillement.

« Il n'y a pas de mauvaises herbes, petit ange, il n'y a que notre manière de les percevoir qui est pauvre. Tout n'est pas parfait, mais tout a un sens, même si parfois il semble absurde »!



Et tu lui demandais ce que signifiait « absurde ».

Il passait des heures avec toi pour t'apprendre tout ce qu'il pouvait, tout ce que tu voulais.

Oh, Théo!

Non, le monde tel que nous l'observons n'était pas celui dans lequel il vivait! Il cherchait à comprendre les choses, comme les choses se comprennent, sans le regard humain, avec leur âme propre et dans une harmonie qui le fascinait.

J'ai parfois l'impression de l'entendre dans l'atelier, entouré des prothèses qu'il a imaginées avec ton grand-père, et qu'il a fabriquées pour moi, pour mon pied, toute sa vie.

Il parlait avec la délicatesse de ses mains qui traçaient finement, aux ciseaux, les liserons ou les feuilles de chêne qui ornaient un dossier de chaise ou le pied d'un guéridon, et surtout, ma prothèse. Il parlait en tournant la tête pour me lancer des sourires impromptus.

Ses paroles me manquent! Et toi surtout.

Ta pauvre mère trop seule!



## Le progrès entre vos mains

Je vous regarde avec tristesse toi et les tiens,  
parce que le mépris n'y changerait rien.

Je vous regarde le plus souvent en silence,  
parce que vous n'écoutez que vos appétits  
démessurés, vos soifs qui assèchent la vie  
partout où vous passez.

Le progrès entre vos mains n'élève ni ne  
soulage rien, il rase tout.

Nous avons préservé ces terres pendant des  
milliers de générations, et vous les détruisez  
en moins d'une dizaine.

Je ne reconnais plus rien de mes ancêtres, ni  
leurs secrets, ni leur langage.

Vous effacez tout sur votre passage, et vous  
voulez que je marche avec vous?

Vous répétez que vous n'êtes pas responsables  
des gestes de vos parents et vous ne faites rien  
pour les réparer.

Dites-moi, de quoi êtes-vous responsables?



## Le grand départ

Il avait abattu en toute hâte une grande quantité d'arbres ce jour-là. Il avait appris à « sentir » le parfum des tempêtes, de cette neige humide et presque ferreuse qui traversait la peau.

Le vent l'avait tenu éveillé jusqu'aux premières lueurs du jour où il s'était affairé alors à éclaircir un petit sentier au bout duquel il espérait construire un abri de fortune pour passer l'hiver.

« Prends le temps de bien essarter les sous-bois pour éviter de glisser sur un tronc trop acéré qui te percerait une jambe ou même le dos. Sois prudent lorsque la neige est battue. Elle durcira le sol comme un lac gelé. »

Son père, Gonzague Berthiaume, l'avait souvent assommé de ses conseils avant son départ vers les cantons.

« Il n'y aura personne pour soigner tes bêtises là-bas, mon garçon ! »

Et des bêtises, il en avait rencontrées plus d'une ! Et personne pour les soigner.

À chaque coup de hache, il regrettait d'avoir perdu trop de temps la veille. Trop de temps à rêver aux renards, aux tourtes, aux daims, et pas assez au travail.

Il regrettait d'avoir accueilli les recommandations de son père avec l'insignifiante suffisance d'un adolescent étourdi !

« Je suis un idiot ! »

Entre chaque coup de hache, il scrutait le ciel où, venant de l'est, les nuages s'aggloméraient dans une masse lourde et sombre qui risquait de lui tomber sur la tête avant la fin du jour. Et puis...

Lentement, les flocons lui couvraient le visage alors qu'il ouvrit les yeux vers le ciel. Il allait se relever lorsqu'une foudroyante douleur lui traversa tout le corps et le paralysa.

« Je suis mort » pensa-t-il, incapable de bouger la tête, le dos, les jambes.

« Je suis mort, et je sais que j'ai vécu comme un crétin que personne ne viendrait saluer! »

Je me croyais plus grand que mon père, alors que j'étais toujours son petit garçon, étourdi et téméraire. Mes rêves et mes ambitions naviguaient au-delà de mes moyens. On rira bien de moi!

On dira: « le pauvre, il voulait construire un château, alors qu'il peinait à se tenir debout, une hache à la main! Comme un enfant, il a glissé et s'est fracassé le crâne sur un tronc. Il s'est empalé la poitrine sur une lame de chêne et le voilà figé, glacé, impuissant, prêt à mourir! Il n'aura pas vécu vingt ans. »

Après le Désarroi, l'Effroi vint le saluer.

Il lui ouvrit grand les yeux, sans qu'il puisse les fermer, afin qu'il puisse suivre cruellement les flocons qui se déposaient sur son visage. « Il vaut mieux te faire à l'idée que ton heure approche, mon garçon. Mais rassure-toi, tu ne sera pas seul. Sans doute la Tristesse viendra te prendre la main! »

« Ne sois pas triste mon garçon, lui murmura la Tristesse. Tu peux toujours marcher dans

les plus beaux souvenirs de ton enfance, courir en riant dans les champs de foin.

Ton père t'aimait bien. Il voulait te donner toutes les chances et tu as pris ce que tu pouvais pour ton âge. Ne sois pas triste. »

S'en est allé la Tristesse pour laisser place à la douceur du Silence qui lui, ne dit rien. Il l'enveloppait tout simplement de rien, de l'absence de la douleur, de l'absence de la peur, jusqu'à ce qu'il comprenne que la Mort, si proche, n'était pas si terrible. Elle lui sourit de son plus beau sourire. Une autre porte à ouvrir.

Et le fils de Gonzague, les yeux déjà bien ouverts, pouvait contempler toute la lumière qui descendait du ciel comme un infini tunnel. Il quitta ce corps transit et glacé comme un iceberg et, sans comprendre comment, il comprit tout.

Il vit Gonzague et il vit sa mère, bras tendus, qui l'avait quitté en lui donnant naissance. Il vit tous les gens gentils qu'il l'avaient inondé de leur gentillesse. Il volait dans cette lumière qui réchauffait le cœur.

Un lièvre s'était approché, puis un renardeau et une tourterelle. La mort était douce, et la lumière, pénétrante. Il n'était plus seul.

Gonzague reçut en janvier 1861 une lettre qui lui annonçait la mort de son fils.

Un accident terrible, écrivait-on.

Il vint chercher la dépouille trois mois plus tard, au printemps, en pensant que la mort l'attendait lui aussi, mais qu'elle aurait dû le prendre avant d'emporter son fils unique. « Elle arrange les choses comme elle veut, et il faut apprendre à vivre avec! »



## Sur la trilogie

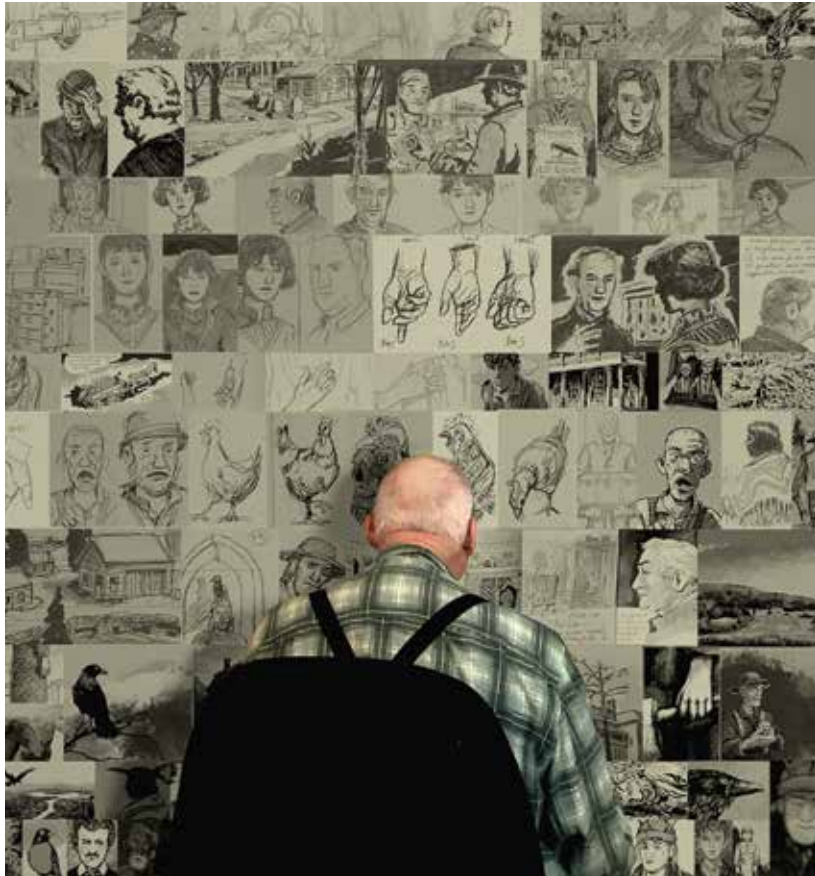
Si la trilogie *Corvus* est un hommage aux pionniers qui ont façonné le pays pour qu'un jour nous puissions y vivre confortablement, l'opus 3, *Les cartouches*, est un hommage à la « poésie du courage », à la beauté des âmes généreuses.

On ne peut pas s'acharner quotidiennement à défricher et à construire sans être animé du désir de créer, de contribuer et de participer à une certaine évolution des choses, sans le support de l'âme.

On ne peut pas vivre quotidiennement en friche dans la Nature sans finir par s'y attacher et par l'aimer, par aimer sa complexité, sa force, son équilibre. Si la hache martèle l'écorce, l'arbre finit par marteler l'âme! Rien de tout cela ne s'explique vraiment, sinon que par une expérience d'osmose avec le milieu dans lequel, on évolue!

Daniel Racine Berthiaume 2022





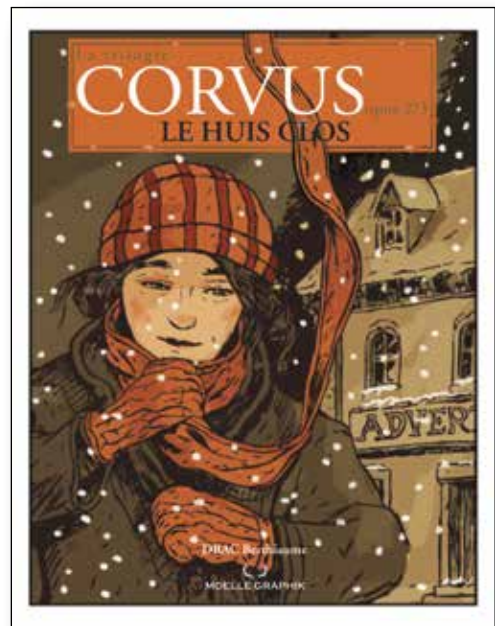
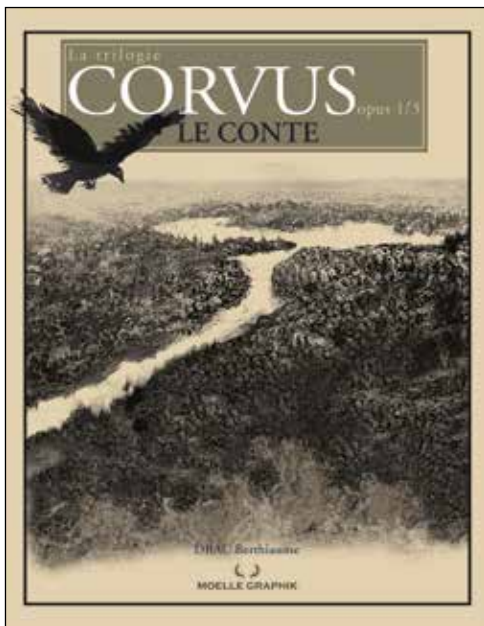
L'auteur en réflexion devant quelques-uns des milliers de dessins réalisés patiemment pour *Corvus*.



# LA TRILOGIE *CORVUS*

NE MANQUEZ PAS L'OPUS 1, *LE CONTE*,  
ET L'OPUS 2, *LE HUIS CLOS*,  
DISPONIBLES EN LIBRAIRIE OU SUR LE SITE:

[WWW.MOELLEGRAPHIK.CA](http://WWW.MOELLEGRAPHIK.CA)









### La trilogie *Corvus* se décline en trois opus :

**L'opus 1, *Le conte***, relate un événement qui s'est produit dans les années 1860 dans les Cantons-de-l'Est, alors que des cheminots ont dû tirer un train à bras d'hommes sur plusieurs kilomètres afin d'être rémunérés.

**L'opus 2, *Le huis clos***, met en abîme l'opus 1, se concentrant sur Léo qui, avec son frère Théo, a vécu l'épisode du train remorqué par des hommes. Il est par la suite devenu prêtre et il s'apprête dans la cinquantaine à changer de vie.

**L'opus 3, *Les cartouches***, trace par des dessins aux styles variés et de courts textes le portrait des pionniers qui ont défriché la terre et construit les premières voies ferrées des Cantons-de-l'Est. Cet opus est disponible gratuitement en format PDF à [www.moellegraphik.ca](http://www.moellegraphik.ca).

**Définition de cartouches, nom masculin :** Dans l'écriture hiéroglyphique, boucle elliptique qui entoure le nom du pharaon. Ornement qui encadre un titre, une inscription, en forme de feuille à demi déroulée. Dans un dessin, une carte, emplacement réservé au titre, à la légende.

DRAC Berthiaume dans cet ultime opus s'en donne à cœur joie, défiant les conventions et amalgamant croquis, dessins, peintures, illustrations à des segments de textes, des bouts de phrases, des citations, des lettres, des souvenirs et des dialogues, tels une célébration de l'éclectisme, rendant un hommage éclaté aux pionniers des Cantons-de-l'Est!

ISBN 978-2-923701-82-0



9 782923 701820 >